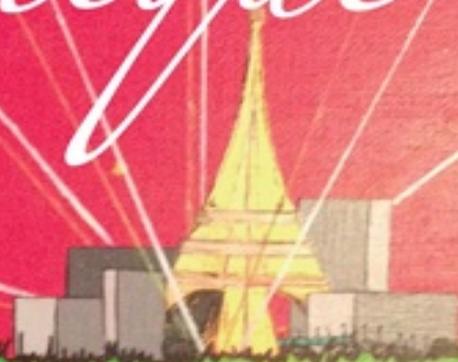


Astrid El Chami

*Je suis comme  
vous,  
Unique!*



La Bourdonnaye

Edition numérique

Astrid El Chami

*Je suis comme  
vous,  
Unique!*



La Bourdonnaye  
Edition numérique

**La Bourdonnaye -Édition numérique**

<http://www.labourdonnaye.com>

[contact@labourdonnaye.com](mailto:contact@labourdonnaye.com)

Illustrations : © Charlotte El Chami

## TEXTE INTÉGRAL

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

@ La Bourdonnaye - Édition numérique, Copyright Juin2012

ISBN EPUB : 978-2-824-20093-4



# L'AUTEUR : Astrid El Chami



**A**strid El Chami est d'origine franco-libanaise. Après avoir grandi en Belgique et en Afrique centrale, elle s'installe à Paris en 1999 avec sa mère et sa sœur. Aujourd'hui, elle y vit encore en compagnie de son chat. Diplômée en journalisme, *Je suis comme vous, unique !* est son premier roman.

# JE SUIS COMME VOUS, UNIQUE !

Vingt-cinq ans. C'est l'heure du premier bilan et aux yeux d'Emma, il est moyen, voire complètement nul.

Jeune et déjà ex-journaliste, cette Parisienne pétillante et mille fois reconvertie vient de poser ses bagages aux *Galleries Lafayette*, maison incontournable pour toute nana mordue de mode. Excitée à l'idée de débiter sa première journée de travail, Emma n'oublie cependant pas ses amours en crise et la période orageuse que traverse sa maman.

Mais la *pin-up* a tendance à voir la vie plus rose que grise comme elle préfère croquer dans un millefeuille que de s'étouffer avec un yaourt à 0 %.

Aujourd'hui, Emma remet les compteurs à zéro pour faire de sa vingt-cinquième année, son année... Alléluia !

# SOMMAIRE

## COUVERTURE

## TITRE

## CRÉDITS

## L'AUTEUR

## PRÉSENTATION *JE SUIS COMME VOUS, UNIQUE !*

## SOMMAIRE

### PREMIÈRE PARTIE

Intro

Chapitre 1 : De rêves en désillusions

Chapitre 2 : L'ex de toujours n'est plus

Chapitre 3 : Une journée comme une autre

Chapitre 4 : Ça siffle dans la marmite

Chapitre 5 : Parce qu'on le vaut bien !

Chapitre 6 : Du changement dans l'air

Chapitre 7 : La vie

Chapitre 8 : *Money, money, money*

Chapitre 9 : Bienvenue à Boa Vista

Chapitre 10 : La rupture

Chapitre 11 : De bébé et d'amour

Chapitre 12 : Un Noël prometteur

Chapitre 13 : Coup de cœur et pleurs

Chapitre 14 : Le bilan

### SECONDE PARTIE

Premier scénario

Second scénario

## REMERCIEMENTS

# QUATRIÈME DE COUVERTURE

# PREMIÈRE PARTIE

# INTRO

« Where can I find toilets ?

— Straight after Zara. »

« Bonjour, merci, au revoir », comme d'hab' c'est pour les chiens, et encore les chiens ont droit à une petite caresse. Ah ! ces touristes sans gêne pour qui souvent la politesse s'est oubliée dans les bagages, et ces Français qui, pour la plupart, ne sont que des flâneurs du dimanche. Pensez-vous qu'ils pourraient m'accorder un peu d'enthousiasme en me déclarant par exemple : *j'adore cette petite jupe en soie et ce gilet, oh mon dieu, il est tellement chou ! Je peux les essayer ???* Mais il n'en est rien, *nada se pasa...* Ils explorent les rayons sans conviction. Et voici donc ce que je pense lors de ces moments où la lassitude m'a déjà amplement gagnée : mais meeeeerdeeee ! Chers clients, vous êtes dans un lieu mythique où la mode vous tend les bras ! *The place to be* pour claquer ses euros, ses dollars, ses yens, ses CFA, bref *the place to be* pour claquer l'AR-GENT ! Mais mes pensées, hélas, n'ont aucun pouvoir. À croire qu'ils se sont vaccinés contre la fièvre acheteuse.

Il est 16h 30, soit déjà sept longues heures durant lesquelles je cogite, je regarde les gens passer, repasser et parfois re-re-passer derrière ma petite caisse (qui n'encaisse pas grand-chose d'ailleurs) et d'où j'admire aussi certaines vendeuses qui semblent avoir perdu leur âme. Sur leurs visages, on pourrait même y lire : *bienvenue dans le monde merveilleux où le temps est éternel*. En ce qui me concerne, mon temps, je le passe à écrire ce que je vis sur mon lieu de travail, entre autres. Et c'est ainsi que chaque matin, mes petites jambes me conduisent jusqu'aux *Galleries Lafayette*, ce grand magasin dont la réputation prestigieuse n'est plus à faire. Il y a encore peu, j'étais cliente de ces ô *Galleries* ! que je vénérerais tant. Aujourd'hui, elles se sont emparées de mon corps, de mon esprit et je suis ainsi devenue une salariée parmi des milliers d'autres.

Alors, vous vous demandez sans doute qu'ai-je de si intéressant à vous raconter depuis mon comptoir-caisse ? Pourquoi me suis-je soudainement retrouvée avec un stylo entre les mains et ce bout de feuille blanche ? Alors qu'en réalité je devrais être en train de travailler, du moins essayer. Sans vous mentir, je creuse dans ma cervelle afin de trouver une réponse. Et cependant, j'ai peut-être ma petite idée...

D'abord, une amère frustration me ronge depuis que mes études ont marqué un STOP final, une fois mon diplôme en poche ; ma fibre journalistique est aujourd'hui au point mort, et la déception timide mais présente dans les yeux de ma mère me laisse depuis sur ma faim. Ensuite, il y a aussi cette envie d'assouvir tous les articles politiques que je n'écrirai jamais, ce qui explique le fait que j'écris un bouquin pour nanas ! Il n'y a aucun rapport je vous l'accorde. Bref, le but final de cette aventure serait alors de voir quelques étoiles illuminer les yeux de ma mère et ainsi y lire une fierté garantie jusqu'à la fin de mes jours. Plus sérieusement, écrire des histoires est mon échappatoire. Alors si vous êtes une mordue de Maupassant, cette lecture n'est clairement pas pour vous. Je ne fais pas de la grande littérature, je fais MA littérature.

C'est pourquoi : je ne vais pas philosopher, je suis bien trop nulle pour ça (6/20 au bac), je ne vais pas donner une raison au fait que la planète se réchauffe et que l'ours polaire est en voie de disparition (Nicolas Hulot s'en charge très bien) et je vais encore moins me casser la tête à savoir pourquoi notre si cher pays n'a jamais de pognon (Tonton Mitterrand, Chichi et Sarko-Ray Ban, ont sans doute leur petite idée à ce sujet). Non, ce que j'ai à vous raconter est moins prise de chou, c'est

même bien plus *fun* !

Mon bouquin, c'est un peu de mon histoire, une jeune parisienne de vingt-cinq ans. Une Parisienne peut-être un peu comme vous. Une jeune femme qui a des rêves plein la tête, mais qui a un peu de mal à les concrétiser, allez savoir pourquoi. Une jeune femme d'aujourd'hui qui se trouve dans une époque où elle doit se battre pour trouver son job, se battre dans une société qui ne fait pas de cadeau, se battre pour dénicher l'amour (enfin ça, c'est la cerise sur le gâteau), se battre tout simplement pour trouver elle aussi sa place dans cette capitale que les Américaines chérissent tant.

Mon inspiration se base évidemment sur le petit bout de femme que je suis, mais aussi au travers du personnage de Carrie Bradshaw, pour la mode et l'écriture, et de celui de Jennifer Aniston pour ses histoires de cœur et sa joie de vivre. Je suis fan.

La musique aussi m'est souvent indispensable comme : *Nova* ma radio fétiche, excellente pour découvrir de nouveaux artistes ; Michael Jackson et son génie ; Britney Spears pour me rappeler qu'après sa descente aux enfers, j'en ai conclu que c'était définitivement une superwoman. Sans oublier Bob, celui qui ambience ma demeure et ses trente-deux mètres carrés. À huit ans, *No woman no cry* berçait déjà mes oreilles.

Pour m'inspirer (ou plutôt me soutenir), il y a également Jack mon gros matou noir de sept kilos. Oui, j'ai bien dit sept kilos. Il n'était même pas conçu qu'il songeait déjà à la bouffe. Jack est câlinou, fou et maladroit.

Et enfin pour terminer en beauté (ne me jetez pas derrière les barreaux pour ce qui va suivre), il y a aussi ces petites cigarettes qui font rire... et qui donc, m'inspirent.

Alors amies lectrices, êtes-vous prêtes à suivre mes aventures parisiennes ? Je vous souhaite une bonne lecture...

# CHAPITRE 1

## DE RÊVES EN DÉSILLUSIONS

Un d'perdu... Et un énième de retrouvé ! Non mesdemoiselles, je ne parle des mecs, mais de ces activités professionnelles, vous savez celles qui vous permettent d'être à découvert dès le 10 du mois. Généralement on appelle cela un job et, au fil du temps, on lui accorde même un lien affectif, le qualifiant ainsi de « putain » de job. D'ailleurs à notre époque, combien de Parisiennes passent obligatoirement par la case « job » ? Réponse : beaucoup. Et parfois même, il paraît impossible de franchir la case suivante. Alors, m'étant fait une raison après avoir décroché un ixième boulot, je me suis dit ceci : pourquoi pas ? Pourquoi ne pas faire carrière dans un de ces jobs, après tout ?

Avec persévérance, j'arriverai un jour ou l'autre à grimper les échelons et ainsi de simple vendeuse, je passerai responsable, puis manager de secteur puis, enfin, je goûterai à une place au siège de la société pour laquelle j'en aurai chié. Et puis après dix ans de bons et loyaux services, je claquerai tout pour ouvrir une maison d'hôtes au fin fond de la Dordogne. Bref, avant cela j'ai du chemin à parcourir et comme je suis une fana de la mode je me prédestine donc dans ce secteur, ce gigantesque poulailler composé de cocottes en tous genres : les crâneuses, les gentilles, les hypocrites, les voleuses, celles qui deviennent de vraies complices, les stylistes en herbe qui ne se sentent plus pisser ou encore celles qui peuvent vous snober parce qu'elles lèchent les pattes de plus grandes cocottes. Mais passons... J'ai signé mon nouveau contrat début mars, de l'année 2010. La marque à laquelle j'octroie mes compétences de vendeuse a posé ses bagages quinze jours avant mon arrivée aux *Galleries Lafayette*.

*Mary Windaway*. Une marque tendance, fraîche et changeante reflétant le romantisme, le *jungle* ou encore le rock. Soit ce qui me permet de penser que ça va cartonner. Les gens vont se ruer, les cabines d'essayage seront pleines, la caisse explosera et les allées seront couvertes de sacs *Mary Windaway*. À bas la concurrence et vive la gloire ! Après avoir été journaliste, après avoir vendu des tours Eiffel au pied de Notre-Dame, après avoir goûté à l'immobilier et pour finir, après avoir bossé brièvement pour deux trois marques de fringues, je me décide enfin à m'engager sérieusement. Comme je l'ai dit, je suis diplômée en journalisme, cette fonction qui en fait rêver plus d'un, et pourtant... Et pourtant, la réalité m'a vite remis les pieds sur terre quand j'ai découvert que la précarité me tendait les bras. Mon jeune talent, je le prêtais malgré moi aux rubriques *people*. Pourri certes, mais vendeur. Écrire que Britney avait la garde de ses enfants ou que Jude Law avait, oh my god ! trompé Sienna Miller avec la nounou, c'était juste intellectuellement complexant. Car moi, je voulais être journaliste spécialisée dans l'actualité étrangère pour la télévision, une sorte de reporter. Mais pour que cela arrive, il aurait fallu attendre mes premières rides : *couvrir des évènements à l'étranger ??? Ce n'est pas demain la veille, faudra commencer au bas de l'échelle !* Le bas de l'échelle, ce qui voulait dire des horaires de dingo pour faire tout ce dont je n'avais jamais rêvé... Je me souviens lorsque je bossais pour cette émission où le niveau de bêtise battait tous les records... Je n'étais même pas journaliste, on m'avait proposé ce poste à la fin de mes six mois de stage au sein d'une grande chaîne privée : *bon... Ce n'est pas exactement ce que tu souhaitais, mais... La prod en régie c'est cool aussi !* Ainsi, j'étais directement propulsée au statut d'intermittente du spectacle, un statut pour lequel je me suis administrativement complètement paumée. M'offrir ce poste, c'était chouette de la part de mon boss Oscar (quel canon !), qui s'est montré génial durant ces mois de stage où j'ai été exploitée

jusqu'à la moelle. Je m'en souviendrai toute ma vie, car je me suis quasi prostituée aux yeux de ma rédactrice en chef pour qu'elle daigne reconnaître mes compétences et mes efforts. Six mois passés à ses basques et je peux vous dire qu'elle m'en a fait baver la salope... Levée 6 heures pour quitter les bureaux à 20 heures (minuit trente a été mon record), des kilos que je perdais à vue d'œil et du stress à gogo, c'était mon cocktail quotidien. Dans ce contexte délirant, il y avait aussi l'animatrice. Certes, elle avait les atouts physiques bien placés, mais elle n'avait en revanche pas inventé l'eau tiède. Sa principale préoccupation consistait à se procurer les journaux *people* que je ramenaient pour l'émission. Je me souviens d'une fois où il en manquait un :

« Emmmmaaaaa ! »

*Oh merde ! elle ne l'a pas loupé...* Pendant que j'étais en régie à préparer le direct avec l'équipe, Madame l'animatrice se faisait pouponner dans sa loge.

« Emmmmaaaa !

— J'arrive, j'arrive, que se passe-t-il ? »... Alors que je devinais exactement l'objet de sa demande.

« Il se passe qu'il manque un magazine !

— Ah bon ?

— Emma, me dit-elle d'un ton solennel, il me faut TOUS les titres, je dois voir ce qu'ils écrivent sur moi. Bon, ça va pour cette fois, mais je te donne l'argent pour que t'ailles acheter celui qui manque et ramène-le avant que l'émission ne commence. Merci. »

Je croyais rêver, sur quelle planète étais-je ? Ce n'était pas Madonna ! Voilà ce que je subissais tous les jours. Mais le pire, c'était donc ma rédactrice en chef. Je l'ai trouvée cool, attachante, rigolote... le premier mois. Après ça, elle était un cauchemar ambulante et l'hypocrisie ne l'étouffait guère (en même temps, ce n'était pas un scoop, le milieu voulait ça). Le *summum* ? Sa voix stridente et ses milliers d'appels par jour : *t'es où là, tu fais quoi !?! Je suis sur le trône et j'étais justement en train de penser à toi...* Je l'ai maudite elle et ses demandes irréalistes et culottées. 22 heures, un soir comme un autre où mon corps et ma tête étaient en mode « légume ». Je grignotais. Grignotais seulement, car la simple idée de me faire correctement à manger me démotivait en un quart de seconde. Le temps de cuisiner, manger, me démaquiller et me doucher faisait que je retrouvais mon oreiller à 23 heures environ. Or, de loin, je préférais privilégier des instants de plus sous la couette à me détendre devant la chaîne animalière. Parfois cependant, je me permettais le luxe de m'offrir un repas « complet » : *Mc Do* ou jap. Waouh ! Donc ce soir-là, vers 22 heures, je grignotais devant la télé après une journée bien remplie, comme chaque jour que Dieu faisait, avec une seule envie en tête, prendre un bain et fumer une de ces petites cigarettes qui font rire. Fallait bien en rire quand soudain ma pire ennemie se mit à sonner : *dring, dring, dring*.

« Oui Emma, je te dérange... ? »

*Non, non ! Je suis très contente de ton appel, car justement tu me manquais. On ne se voit que cinq jours par semaine soit environ cinquante heures, alors non, bien sûr que tu ne me déranges pas à 22 heures...*

« Non, tu ne me déranges pas, qu'est-ce qu'il y a ? »

Et d'une voix mielleuse (synonyme de grand service), ma rédactrice en chef m'annonçait une agréable nouvelle :

« Je suis désolée, tu ne devines pas quoi ? J'ai complètement oublié d'envoyer les textes aux

animateurs pour demain ! Faudrait que tu retournes au travail les envoyer. Je te remercie, t'es vraiment top géniale ! »

Quuuuuoiiii ? Mais je m'en fichais d'être top géniale, surtout que Madame l'animatrice ne lit pas ses textes. Ah si, pardon ! Pendant qu'on lui met son mascara bien sûr, que suis-je bien sotté ! Mais c'est avec exaspération que j'exécutai sa demande. Trop cool, j'adorais ce stage... Et pendant que d'autres se prélassaient devant un bon film, j'avais la chance de me taper trente minutes de métro avant de me retrouver dans cet immeuble froid qui abritait nos rédactions. Il n'y avait qu'une grosse poire pour ramener ses fesses à cette heure-là au bureau et tout ça pour du *people*, non, mais j'vous jure... Quel cafard ! Et dans moins de huit heures, j'étais à nouveau dans ces locaux avec cette folle. Je songeais sérieusement à m'offrir un sac de couchage lorsque je vivais ce genre de situation. Nez à nez avec son ordinateur, j'observais autour de l'écran tous ses gris-gris plus *kitch* les uns que les autres. Son mot de passe... Son mot de passe... Et merde, voilà que je m'en souvenais plus ! Mais quelle poisse, il ne manquait plus que ça bon sang ! C'était un de ces mots de passe pour *teenager* du genre « hello kitty » ou « dicaprioloveyou », un truc débile. Je n'avais surtout pas envie de la rappeler, sa voix m'horripilait, je préférais encore creuser dans ma cervelle et trouver ce foutu mot de passe. Il finit désespérément par arriver : « bettyboop ». Comment avais-je pu oublier un truc aussi logique ? Clic, clic, clic c'était envoyé. Le souci dans cette histoire, c'est que mon statut de stagiaire ne me permettait en aucun cas de refuser une demande. Si tel était le cas, je prenais le risque que cela me coûterait pour « l'après-stage ». Mais malgré la boule au ventre que j'avais chaque matin en allant au taf, cette expérience m'a sacrément forgée. Et une fois radiée de mon statut d'étudiante, s'en est suivi une autre tout aussi glorieuse. En pleine recherche d'emploi, je finis par décrocher un contact pour écrire dans un magazine... *people*, encore. Bref, je n'avais pas le luxe de cracher même sur ça et je décidai donc de prendre conseil auprès d'une des animatrices de l'émission pour laquelle je bossais en régie.

« Ça craint non ? Écrire pour un magazine *people*... »

— Attends Emma, prends ce job, ça te fera une expérience. Et puis au début tu penses que tu peux choisir ? Non, si tu crois que le fait de présenter cette émission c'est ce que j'avais imaginé, tu te mets le doigt dans l'œil ! » m'avait-elle lancé d'un ton frustré.

— OK j'accepte ! »

Donc, commencer en bas de l'échelle... Normal, vous me direz ? Certes, sans doute normal dans la majorité des cas, tout se mérite, mais je n'avais pas envie d'attendre et surtout je n'avais pas envie de gagner des *peanuts* pendant dix piges avant d'avoir un salaire décent. Je ne savais pas forcément ce que je voulais, mais au moins je savais ce que je ne voulais pas. Alors voilà, cela fait maintenant trois ans que je suis diplômée, soit trois ans pendant lesquels je me suis demandée ce que j'allais faire de ma vie. Vingt-cinq ans et toujours au point mort. J'entends encore ma mère me dire : *voyons Emma, l'immobilier, le journalisme, le souvenir, maintenant Sandro qui va prendre fin, va falloir vous décider ! Ça serait bien que vous vous posiez maintenant...*

*Un CDI je ne sais pas moi, mais ça me soulagerait...* Juste une parenthèse, ne soyez pas surprises par le vouvoiement que ma mère emploie lorsqu'elle nous parle. Il lui arrive même de vouvoyer nos animaux de compagnie, c'est pour elle une marque de respect, c'est plus « mignon et c'est comme ça » maintient-elle. Sacrée pression : la détresse de maman, les doutes de papa et de ma sœur, de mon frère qui me répète en boucle : *je n'ai jamais vu quelqu'un qui trouvait autant de taf que toi !* Merci frangin, c'est censé me rassurer, j'imagine. Il était impératif alors que je calme tout le

monde. Pour moi *Mary Windaway*, c'est une équipe jeune, c'est le début d'une marque sympa, c'est un premier point de vente aux *Galleries*, c'est une évolution rapide, c'est un salaire... Euh ! un salaire certes pas très jouissif, mais des primes mensuelles plus qu'alléchantes, *belieeve me ! And the best of the best* je bosse dans la mode, et oui, comme beaucoup d'entre vous j'adore ça. Génial, génial, génial ! Ça y est, toute la famille peut se détendre, relax, j'ai signé. Là, je jubile à l'idée de réaliser que tout est possible. J'ai des projets plein la tête, je peux rêver, construire, croire ! C'est LE taf qu'il me fallait...

Le jour J c'est demain. Je suis tellement impatiente de faire mon entrée aux *Galleries* que je m'imagine déjà : clac, clac, clac, mes talons et ma petite tenue sexy dominant les allées des *GL*. Dégagez tout le monde, oui c'est moi la nouvelle recrue du deuxième étage, et moi et ma marque allons désormais mettre le feu !

Les *GL* sont le *summum* de la mode ! Pour avoir fait mon shopping à *Bloomingdale's* à New York, de loin ce grand magasin n'arrive qu'aux chevilles des *Galleries*... Me voilà donc toute fraîche et motivée pour conquérir mes futures clientes. Je suis d'ailleurs tellement motivée par ce nouveau départ que j'estime essentiel de changer de tête. Sans négliger le fait que mes tifs ont sérieusement besoin d'un bon coup de ciseaux. *Ça fait combien temps que t'es pas allée chez le coiffeur Emma, ils sont terribles tes cheveux... Berk !* Une de mes mèches dans ses mains et un air dégoûté, c'est une phrase délicate signée Élodie, mon ex-responsable trop trippante avec qui j'ai noué une amitié. Mais merci du compliment. Pendant des jours j'ai observé mes cheveux et, oh que oui ! j'avais presque honte de leur vitalité inexistante. J'enchaînais alors queue-de-cheval sur queue-de-cheval. C'est donc la veille de mon fameux jour J que je pris les choses en main. Direction mon salon de coiffure fétiche du 17<sup>e</sup> arrondissement. Une petite trotte depuis mon humble demeure du 11<sup>e</sup>, mais il s'agit là de l'académie de Franck Provost. Seulement 11petits euros, pour trois heures de chouchoutage effectuées par des professionnels venus se perfectionner et supervisés par un superprofessionnel en la matière. Donc aucun risque de ressortir en chialant avec pour nouveau portrait la gueule de Mufasa. Aujourd'hui, je suis ravie puisque le superprofessionnel en la matière se trouve être libanais, je vais donc être deux fois plus chouchoutée. C'est en quelque sorte un compatriote puisque papa est originaire du pays du cèdre.

« Alors qu'est-ce qu'on vous fait, jolie demoiselle ? »

À cet instant, mes joues virent au rouge.

« Euuuh... Je ne sais pas trop, je sais seulement qu'aujourd'hui j'ai vingt-cinq ans, c'est dur, mais j'assume, quoi d'autre... ? Ah oui ! Demain je commence un nouveau job aux *Galleries*, donc je dois être canon, car y'a de la concurrence ! Je veux une coiffure qui change, jeune et moderne. Une sorte de plongeant ! »

OK, cela fait déjà deux ans que les copines de L.A., Katie Holmes et Victoria Beckham ont visité cette coiffure, mais ce n'est pas grave je suis la mode avec un cran de retard. Quelques heures plus tard, je me rhabille, toute fière de ma nouvelle coupe et fin prête pour aller crâner dans le Tout-Paris... Oh, mais non bordel ! Je pensais pouvoir cette fois y échapper, mais à croire, re-bordel, excusez le langage, mais c'est exactement le mot approprié à cette situation qui se présente une nouvelle fois à moi. Il pleut des cordes ! Comme à chaque fois, et si je peux dire le peu de fois que je décide d'aller chez le coiffeur, le soleil est au rendez-vous et comme à chaque fois que j'en sors, il pleut comme vache qui pisse. C'est devenu un rituel. Une seule question me revient en tête pour

la énième fois : pourquoi n'ai-je pas pris ce fichu parapluie (que je n'ai toujours pas acheté) ? Moi qui voulais faire escale dans le 4<sup>e</sup> pour retrouver mon *boyfriend*. Il s'appelle Louis et il est extra puisqu'il supporte mon caractère depuis bientôt quatre ans.

« Ça va chérie ? C'est gentil de venir me rendre visite avec ce sale temps. Le restaurant est plein, tout va bien... Excepté les Roumaines qui mentent toujours ces pauvres touristes. »

— Ah oui les *Speak english*, comment vont-elles ? »

Les *Speak english* c'est une façon plus *funky* pour dire les Roumaines. Faut savoir que le *Speak english* est leur fonds de commerce. En une journée les *Speak english* se font deux, voire trois fois votre SMIC quotidien ! De quoi laisser perplexe...

« En fait, tu ne remarques rien, mais je suis venue te voir pas seulement pour tes beaux yeux, mais aussi pour te montrer ma nouvelle coupe que tu n'as pas remarquée vu l'état de ma tête... »

— Mais louloute, même avec tes cheveux frisés t'es belle comme un cœur, t'as pas besoin du coiffeur pour moi. »

C'est fou cette capacité qu'ont les mecs pour vous dire que vous êtes canon alors que même un mouton frisé se foutrait de votre tronche. En fait, ils savent pertinemment que vous ne ressemblez à rien, mais le fait de dire que vous êtes belle leur évite dix minutes de pleurnicharde de notre part.

« C'est gentil chéri, mais ne te donne pas tant de mal, je sais que ma coiffure ressemble à un pot de nouilles chinoises. Mais je ne t'en veux pas, va ! »

Petit baiser et me voilà repartie sur mon *Vélib*, direction *at home* où mon petit Jack m'attend avec impatience... Jack, c'est mon miaou à moi. Celui qui me connaît, connaît Jack. Le compagnon le plus fidèle au monde.

Jour J. 9h30, jeudi 4 mars.

« Salut Emma. Ça va ? »

— Ah ! Bonjour Joëlle, vous allez bien ? »

— Alors, je ne vais pas pouvoir rester bien longtemps, juste le temps de te montrer un peu le stand, comment ça se passe... Ça fait quinze jours qu'on est là et ça démarre bien. On a beaucoup de bons retours. Et puis, il se trouve qu'on a cette place en coupole, c'est une vraie chance ! »

— Ne vous sauvez pas, je vous tiens ! Bonjour d'abord... Est-ce que tout va bien Joëlle avec la marque ? Cela met un peu de temps à démarrer c'est vrai, mais il faut y croire ! »

Pourquoi Joëlle rit-elle jaune à ces propos ? Dois-je m'inquiéter... ?

« Bonjour Maud, oui ça va, je vous remercie, d'ailleurs j'en profite pour vous présenter Emma qui travaillera désormais avec Gladys.

— Bonjour. Ça tombe bien, vous allez venir toute de suite avec moi Emma. Il faut que je vous fasse remplir une feuille d'inscription afin d'être inscrite aux *Galleries* et de pouvoir pointer.

— Pointer ?

—Oui, pointer. Tous les matins et tous les soirs, vous devez pointer à l'entrée du personnel, ça nous permet de vérifier si vous respectez vos horaires. »

Maud, c'est un p'tit bout d'femme brune à lunettes, légèrement comment dire... stricte, c'est ça, stricte et *speed*, une sorte de petit robot formaté *Galleries*. Mais elle semble sympathique. Maud

c'est aussi une des managers de vente du deuxième étage. Elle s'occupe de suivre les marques qu'elle a à sa charge, et apparemment, y'a du boulot...

« Quel est votre contrat ? »

— Euhh... Un CDD de deux mois pour le moment et après je passe en CDI ! » Ma fierté ne m'étouffe pas contrairement à cette petite pile qui semble s'en foutre royalement.

« OK, voilà avec cette feuille, vous vous rendez à l'entrée du personnel et vous allez au service pointage. »

Pointer, pointage, ça sent le collègue tout ça et ça ne m'enchanté pas. Et pendant que Maud me parle, j'observe cette curieuse atmosphère faussement silencieuse, car si on tend l'oreille on se rend vite compte que ces différents bourdonnements peuvent rapidement devenir un enfer. La musique et les *singles* à l'égérie des *GL* font office de bible sonore, les vendeuses se mettent en place, les bannettes de fringues défilent dans les allées, mais pour aller où ? C'est vrai ça ! Où sont les réserves ? Je me demande bien comment font les vendeuses pour caser tout ça ? Sans doute que je le découvrirai très bientôt...

« Emma, que faites-vous encore là ? Faut y'aller, y'a pas de temps à perdre ! Hop hop hop ! »

J'y vais, j'y cours, j'y vole, mais un petit hic cependant... C'est où le service pointage, Maud ?

À cette question fatale s'ensuit un grand soupir avant d'enchaîner un débit de paroles et d'informations pensant certainement que je connais chaque emplacement de marques au mètre près.

« Alors c'est simple, vous prenez l'escalator jusqu'au rez-de-chaussée. Une fois là-bas, vous allez voir le stand *Chanel*, puis le stand... Ensuite devant le stand... Là, vous passez à gauche du stand *Crème de la Mer*, vous verrez les caisses centrales et... Ensuite, vous verrez... Et puis là il y aura des escaliers, des grandes portes battantes et... » Blablabla et blablabla !

Ça fait déjà un moment que j'ai loupé pas un, mais plusieurs wagons. Si je récapitule ce qui vient de m'être lancé comme un boulet de canon dans la tronche, j'ai gardé en mémoire escalator et rez-de-chaussée. Mais comment font les Russes pour s'y retrouver ?

« Vous avez compris Emma ? Ça va aller... ? Car moi j'ai beaucoup de boulot qui m'attend. À plus tard ! »

— Ça va aller Maud, *capische* ! »

Domage que l'application *Around Men* exécute pas ce genre de missions. *Chanel*, portes battantes, c'est parti, le premier pas dans l'univers des *Galleries* est bel et bien déclenché.

« Joëlle, je dois m'inscrire au service pointage maintenant. Je suis de retour très vite. »

Très vite n'est pas exactement le terme approprié à cette mission. *Je reviens bientôt* ferait mieux l'affaire.

Trois bons quarts d'heure plus tard je suis enfin de retour. Un vrai parcours du combattant.

« Bon Emma, je te laisse, je dois y aller. Tu n'as qu'à te familiariser avec la marque et les lieux. Bon courage ! »

Finalement en tout et pour tout, on aura échangé quelques brefs mots. L'art et la manière de laisser quelqu'un en plan... Il ne me faut que de très peu de temps pour me rendre compte de la folie qui m'attend ici. Une grande bouffée d'oxygène, non je ne me laisserai pas impressionnée ! Clac, clac,

clac, comme promis je claqué des talons, la tête haute, sûre de moi. Je jette des regards rapides sur les marques et les vendeurs, faut dire qu'apparemment ce ne sont pas les sourires qui tuent dans cet univers. Vous êtes même plutôt un peu toisée, c'est fort agréable. *Welcome !*

Café, clope, ça c'est fait ! Ah oui, tout de même préciser que lorsque l'envie de fumer vous prend, il faut savoir qu'il faut compter vingt à trente minutes, car vous devez parcourir la moitié du tour de coupole pour rejoindre les escalators, ensuite il faut se faufiler dans la foule pour traverser ce géant hall afin de rejoindre enfin ces fameuses portes battantes marquées par un grand trait vert baptisées « sortie employés » ! Pfff... J'avoue que ma première clope, je la savoure. C'est un truc de dingue, car votre cerveau n'a pas le temps de cogiter ce qui se passe. De retour au stand, je remarque qu'il n'y a toujours pas de client... Mais non, mais non, Emma, il n'est que midi c'est normal, y'a personne. Y'a personne chez moi, oui ! C'est quoi ce délire, je ne sais pas pourquoi, mais au bout d'à peine trois heures de présence ici, je commence à me poser de sérieuses questions. Et je me répète en vain ce que m'a dit la marque en m'embauchant : *Mary Windaway a de très bons retours, c'est une marque qui va cartonner, les Galeries c'est le meilleur emplacement, tu vas voir ! On est dans les magazines ! Et puis les primes, elles sont alléchantes, la première commence à 350 euros si tu atteins 50 000 euros de chiffre mensuel !* C'est vrai que sur le coup ça m'a semblé un peu utopique, mais je me suis dit pourquoi pas, après tout j'ai travaillé avec des marques qui atteignaient ces chiffres. Et puis quand bien même, j'imagine que chez *Mary Windaway* ils savent de quoi ils parlent ? Ils ont fait une étude de marché... Enfin, j'imagine... ? Quoi qu'il en soit, mon cerveau cogite et c'est à ce moment-là que mes premiers doutes s'éveillent. Oh ! Le cahier des chiffres... Alors, que raconte-t-il de beau ? 15 février : 300 euros, 16 février : 80 euros, 17 février : 430 euros... 28 février : 0 euro... Quoi ??? 0 !!! C'est en tournant toutes ces pages que, oh mon dieu ! mon visage se décompose, j'ai des gouttes qui coulent sur mon front, je sens la panique m'envahir. Non, non, non ce n'est pas possible, pas encore un plan à deux balles. La réalité, c'est que *Windaway* c'est du vent ! En effet, la marque porte bien son nom ! Les chiffres sont lamentables. De grâce, dans quoi me suis-je encore embarquée ?

Il est 13 heures. Seulement quatre heures que j'ai entamé ce job et déjà j'atteins le *bad*. Quatre heures à peine pour voir que ce job était une vraie arnaque. On m'a vendu du rêve, mais comment ai-je pu tomber dans le panneau ? Encore... Et oui, car il y a quelques mois, c'était mon ex-patron de l'immobilier qui m'avait vendu du rêve. Un escroc de première : *vous pouvez vous faire beaucoup d'argent, le quartier est très très dynamique, vous allez rentrer beaucoup d'appartements et blabla et blabla. Les portes du paradis s'ouvrent à vous. Vive les croisières en méditerranée mad'moiselle !*

Résultat : deux mois sans toucher un rond, à galérer pour dénicher un pauvre appart' à vendre et à se prendre des portes au nez à tout va. Faire un déjeuner sur deux, le stress du pognon qui s'éloigne et creuse à vive allure votre compte. Bref, que du bonheur ! J'ai la poisse. Voilà ce que je me dis.

« Salut, c'est toi Emmaaaaa ? Moi c'est Gladys, on est collègues ! Je suis hyppeeer contente ! Tu ne peux pas savoir à quel point, oui à quel point et je pèse mes mots, je suis heureuse de te voir enfin ! »

Encore un peu et ce sont des larmes d'euphorie ou de désespoir, je ne sais pas, qu'elle va laisser pisser sur son visage couleur carotte. Qu'est-ce qui se passe ? On dirait qu'elle m'attendait comme le messie...

« Enchantée... Gladys. J'avoue que ta spontanéité... me touche ! Mais je suis également heureuse

de te voir, j'ai comment dire, pas mal de questions. »

Bizarrement, son expression se décompose. Son regard en dit long et je lis dans ses yeux comme dans un livre ouvert : *ma pauvre chérie, tu ne sais pas dans quoi tu t'es fourrée en t'engageant dans cette foutue boîte à arnaques et ces Galeries !*

« Des questions ? Bien oui, bien sûr des questions ! Je t'écoute : que veux-tu savoir ? »

— Biieeeeeen... Les réserves, les toilettes, le vestiaire, je ne sais pas moi... La cafétéria, le *Mc Do* aussi, il paraît qu'il y a un *Mc Do*, j'ai halluciné quand j'ai appris ça ! Comment ils font pour dissimuler l'odeur du *Big Mac*, c'est un vrai mystère, non ? Et en fait, je me demandais surtout... Comment marche la marque depuis que tu es là ? »

Et c'est avec un air désespéré qu'elle m'avoue :

« Ah, tu les as vus... ? »

— Vu quoi ?

— Tu les as vus... les chiffres ! C'est une catastrophe n'est-ce pas ?

— Oui, c'est le moins que l'on puisse dire. Je ne voulais pas y croire, mais je m'inquiète un peu ! »

— Bien tu peux. *Mary Windaway* ça marche que dalle ! J'm'ennuie à mourir et c'est d'ailleurs pour ça que je t'attendais comme le messie ! »

Tiens donc... comme le messie.

— T'as pas pris ta pause encore ?

— Non.

— Prends-la maintenant alors ! Et un conseil... déguste-la bien, car les journées sont très très longues ici ! Allez bon app' ! On s'parle quand tu reviens poulette ».

Je prends des allures de *twister* afin de dégager sur mon passage tout ce qui peut m'empêcher d'atteindre le plus rapidement possible la sortie. Ouf, enfin dehors. Et dehors d'ailleurs, parlons-en, c'est un autre enfer qui règne. Tous ces bus garés spécialement dédiés à la clientèle chinoise, meilleure clientèle des *Vuitton, Dior, Gucci*, etc. C'est à croire qu'ils achètent un sac *Vuitton* sans un amour réel, sans une joie intense ou encore sans émotion quelconque. Mais on imagine que revenir en Chine sans ces précieux c'est comme... pêcher ? Bref, il y a aussi tous ces embouteillages, cet énorme carrefour qui rejoint l'Opéra au boulevard Haussmann, ces klaxons, toutes ces fourmis qui courent, qui se bousculent, il y a aussi cette odeur de marrons qui cuisent sur le gril ou encore cette femme qui caresse son chat sur ses genoux et que personne ne voit. Heureusement, j'ai pu dénicher une terrasse chauffée isolée de ce brouhaha incessant.

« Allô, Paul ? »

— Hey ! Ça va ? Alors, ton nouveau job ? Raconte ! »

Pas le temps de lui répondre que je verse déjà des larmes de croco.

« Mais qu'est-ce qui s'passe ma choute ? Pourquoi pleures-tu ? »

— C'est une horreur, j'me retrouve une fois de plus dans un plan galère. J'en ai maaaaarre ! Pourquoi, mais pourquoi ? Je suis maudite Paul. Tu vois y'a des gens comme moi qui ne sont peut-être pas faits pour rentrer dans cette putain de vie active. Peut-être devrais-je songer à m'exiler sur une île à moitié déserte, je ne sais pas... Tant qu'à faire, autant servir des cocktails au bord d'une

plage à Bali, au moins là je saurai ce qui m'attend. Vie pépère, les pieds plongés dans une eau turquoise, petit bungalow et n'en parlons plus, *basta* ! C'est peut-être ça Ma Vie après tout !

— Emma, calme toi et explique-moi l'embrouille. » Paul est un ancien compagnon de lycée, le cœur sur la main et d'un calme extrême. Exactement ce qu'il me faut à cet instant précis.

« L'embrouille, c'est que la marque *Mary* machin chose, ne marche pas ! Ce qui signifie que les primes j'peux me les mettre là où je pense. Y'a du monde partout sauf chez moi. Les fringues sont trop chères, ce n'est pas connu, je suis en tour de coupole prétendue « la meilleure place », en fait c'est plutôt la place fantôme. Et puis, les gens ils sont fous aux *Galleries*, Paul... lui dis-je entre deux reniflements. Ils te font une analyse du style *je te relooke en une fraction de seconde*. Breeef !! C'est un tout et je suis déjà psychologiquement épuisée.

— Bon, bon... Emma ce n'est pas évident, mais prends du recul. Laisse-toi un peu de temps, peut-être que cela va finir par se débloquer et que...que tu vas cartonner ! »

Il est trop chou à vouloir me remonter le moral, la seule chose c'est que j'pense qu'il ne croit pas un seul mot de ce qu'il vient de me dire.

« Qu'est ce que je vais bien pouvoir dire à ma famille ce soir ? Eux qui se réjouissent pour moi. Emma qui prend enfin sa vie en main ! Ma pauvre maman, elle qui croit que j'ai enfin trouvé LE *job*... »

Eh oui, pauvre maman, elle s'inquiète pour moi malgré ses soucis... de santé. Cancer du foie. Une épreuve pas facile à gérer autant pour elle que pour nous ses enfants. Un stress et une peur permanente de la perdre. Car ma mère c'est mon tout. Mais cette fois, je ne la sens pas, sa putain de maladie. Ça fait plus d'un an en effet qu'elle se coltine différents traitements de chimio, et rien n'y fait. Pas de résultat, pas même l'ombre d'une stagnation, pire ça s'aggrave. Si en fait, il y a un mois après un bilan, elle nous a dit qu'il y avait une petite amélioration. Une lueur d'espoir ? On veut y croire même si j'ai senti qu'elle n'était pas convaincue par ses dires. Maman est un peu secrète.

« Bon mon cher Paul, j'dois te laisser, je repars courageusement affronter la suite des bonnes nouvelles. On s'fait une bouffe un de ces quatre ?

— Avec plaisir, j'te changerai les idées dans un bon coréen que je connais dans le 9<sup>e</sup>.

— Top ! J't'embrasse. »

## CHAPITRE 2

### L'EX DE TOUJOURS N'EST PLUS

Un mois s'est écoulé. Long. À croire que je fais déjà partie des doyennes des *Galleries*, alors qu'il n'en est rien ! Ici, ça vient et ça repart aussi vite qu'un coup de balayette. Mais attention, il y a aussi celles qui ont juré fidélité à cette institution de la mode ; c'est le cas par exemple de Josette (voisine marchandant de malheureux t-shirts à prix d'or) qui règne sur les lieux depuis trois décennies. Son état d'esprit s'est forgé au fil des années et après trente ans de maison, voici le résultat : un caractère à sympathie limitée dont le passe-temps favori se traduit par des ronchonnements permanents. Ses clientes sont évidemment les premières victimes, et gare à elles si toutefois elles abusaient un peu trop de son temps et osaient soumettre quelques désaccords sur leur marchandise. *Vous critiquez ? Et bien personne ne vous oblige à l'acheter, madâââme ! Ma foi, elles n'ont rien d'autre à foutre que venir se balader pour nous emmerder ?* Au moins, ça a l'mérite d'être clair, on peut mettre cela sur le compte de la courtoisie parisienne. Oui Josette, ça se sent, elle est blasée.

« Quelque chose m'intrigue... les *Galleries* sont encore en promo et on l'était déjà y'a trois semaines. C'est comme ça toutes les trois semaines ?

— Pfff... Ma pauvre, habitue-toi, c'est comme ça depuis des années. Savent plus quoi inventer pour attirer du monde, toujours pas compris que ça ne marchait plus. Ne cherche pas à comprendre...

— D'accord, mais là, ils intitulent les promos « 3 J ». Mais pourquoi « 3 J » si ça dure quinze jours alors ?

— Je ne sais pas moi... Parce qu'ils sont cons ! Mais tu n'as rien d'autre à faire que de me poser ce genre de questions ? »

Mes demandes lui tapent sur le système. La p'tite nouvelle, elle lui pose trop de questions inutiles. C'est son message. Le problème c'est que je suis curieuse. Même un truc débile, il faut que je sache. Les profs m'ont souvent dit la même phrase durant ma scolarité : *ma chère Emma, si vous apprenez quelque chose aujourd'hui et bien vous vous coucherez moins bête ce soir.* Pas faux. Mais alors pourquoi « 3J » pour quinze jours ?

« Tu le sais toi, Gladys ? »

Gladys, elle, a lâché l'affaire depuis un moment. Ses rêves se sont tout comme les miens envolés depuis le premier jour. Pour passer le temps, elle se planque dans la cabine d'essayage dans laquelle elle pratique diverses activités : rattraper des heures de sommeil, appeler son mec pour prendre des nouvelles de son chihuahua, se refaire une beauté ou encore éclater des points noirs.

« Je ne sais pas pourquoi « 3J »... Et puis je m'en fous royalement. Ce qui m'importe à cet instant c'est que j'ai débronzé. Tu sais quoi ? Je vais m'éclipser une heure plus tôt pour faire des UV et tu passeras ma carte au pointage.

— Tu rigoles, j'espère ! Du potiron tu vas virer à la carotte carbonisée... D'ailleurs t'as déjà été blanche dans ta vie ?

— Tu veux dire comme ta tête d'aspirine ? Au grand jamais !

— Ne juge pas sans savoir, j'ai pris une cuite hier soir. Et à ce propos, je vais prendre ma pause et

si tu n'y vois pas d'inconvénient je vais la prolonger. Disons de trois petits quarts d'heure... Toi tu dois bronzer, moi faut que je décuve. *Ciao ciao* ma belle, et bon courage !

— Non, ne me laisse pas sinon tu auras mon suicide sur ta conscience !

— Dans ce cas, je te conseille le saut depuis la coupole. Avec un peu de chance, tu finiras tes vieux jours avec un peu de grâce si tu vises le stand *Chanel*. »

C'est fou le nombre de conneries qu'on peut sortir quand on s'emmerde.

Aujourd'hui, Paris brille enfin après dix jours de sale temps. Soleil d'avril magnifique malgré un brin de fraîcheur qui perdure, mais qu'importe puisque j'ai rendez-vous. Vous pensez à un rancard ? Hélas je ne crois pas, sauf si l'on considère le fait que de déjeuner avec un ex, Daniel (c'est ainsi qu'il se prénomme) au *Café de la Paix*, lieu pour ma part romantique peut-être jugé comme un rancard. Surtout si l'on prend en compte que cet ex a bouleversé vos années lycée. Je remonte vers la Place de l'Opéra où les hommes en costard se croisent et dont certains dégagent une sensualité qui ne vous laisse pas insensible ! Ce que j'adore : lorsqu'ils vous jettent *The regard*. *The regard* qui dure quelques secondes, mais dans lequel on pourrait lire « t'es tout à fait mon genre ». À ce moment-là, le vôtre, mystérieux, laisse deviner que vous êtes inaccessible. Un jeu sensuel qui semble se dérouler au ralenti et qui finit par un sourire au coin des lèvres pour lui comme pour moi. Quelques secondes qui vous rendent belle et heureuse ! Le voilà. Vite, un p'tit coup de rouge à lèvres et des cheveux que je me presse de remettre en place. Je l'observe à travers la fenêtre du restaurant. Il est toujours aussi beau et je ne peux que soupirer quand je repense à notre histoire. Une passion de quatre ans sans queue ni tête. Ce jeune homme brun aux yeux foudroyants, et pour le coup, remplis de mystère, je l'ai rencontré le jour de mes dix-sept ans. Ce matin même, je m'étais pris une veste par un certain Victor : *tu comprends Emma, si je quitte ma copine pour toi, elle menace de mettre fin à ses jours*. Argument contre lequel je ne pouvais de toute évidence pas faire le poids, mais cela ne me découragea pas à prendre mon premier forfait chez un opérateur téléphonique près de l'*Odéon*. Dix-sept ans et je rentrais un peu plus dans la cour des grands, il fallait alors que j'accomplisse un truc d'adulte afin de poser une première pierre à l'édifice de ma future indépendance.

« Je peux vous aider, mademoiselle ? »

Le vendeur en question était... mignon sans plus. C'était surtout à mes yeux un grand dragueur prêt à lâcher ses clients pour vous prouver je ne sais quoi. Une drague d'amateur, mais je m'en fichais pour être honnête. En quinze minutes, j'avais mon forfait et deux jours plus tard je me repointais dans sa boutique furax de m'être faite entubée. Le *playboy* m'avait délibérément vendu un service dont je ne pouvais être titulaire aux yeux de la loi faute de ma non-majorité.

« Calmez-vous, mademoiselle. Je sais, je l'ai fait exprès, mais c'était pour moi la seule garantie de vous revoir. »

En deux secondes, mon capital Vénus avait atteint son zénith. Mon cœur battait la chamade, jamais un garçon n'avait fait une chose aussi romantique pour moi (vive la bêtise de l'adolescence). Et c'est ainsi que pendant près de trois ans, je me suis rendue à sa boutique quasiment tous les jours, avant, après, et souvent même, pendant les cours. Nous échangeions alors nos sentiments, mais toujours avec pudeur, nous discussions de tout et de rien, nous rigolions comme deux fous et nos cœurs battaient en rythme à coups d'intenses « boum boum » pour se dire bonjour et pleuraient lorsqu'ils devaient se quitter. Il me disait même qu'il se voyait faire sa vie à mes côtés...

Là où la bêtise de l'adolescence, comme je le disais, me rattrapait, c'est que nos lèvres n'ont goûté à la volupté de l'amour que durant... deux jours ! Eh oui, pas la peine de rire les filles ! Quatre ans de prise de tête, de pleurs, d'espoir de vie commune, de brushing pour n'être ensemble que deux jours. Que je vous rassure cependant, certaines lassitudes me poussaient à découvrir d'autres amourettes, mais c'était impossible de chasser ce foutu Daniel de ma tête, car il y était ancré. Notre histoire, c'était simplement un cocktail d'amour et de mystères (surtout pour sa part, je n'ai jamais compris quel obstacle il y avait entre nous) saupoudré en permanence de ce foutu dicton : *suis-moi je te fuis, fuis-moi je te suis*. Puis, j'ai décroché mon baccalauréat et lui est parti vivre en Israël. Pendant des jours, ma poubelle de chambre a ingurgité des kleenex imprégnés d'eau jusqu'à s'en étouffer... Mais enfin, je pouvais essayer de tourner la page malgré cette frustration qui m'habitait, à savoir pourquoi notre histoire ne s'était-elle jamais concrétisée. Deux ans plus tard, j'eus ma réponse par le plus grand des hasards et par la même occasion, je me pris une violente claque parce que j'allais entendre que Daniel ne nous avait jamais laissé de chance car je n'étais pas juive. Extraordinaire ! Je tombai des nues ! Jamais il n'avait eu le courage de me l'avouer, préférant ainsi me laisser désespérément espérer ! Quel égoïsme, voilà pourquoi je dis aujourd'hui qu'il a bouleversé mes années lycée ! Attention, les infos qui suivent sont tout aussi croustillantes puisque Daniel s'est marié et se trouve être aussi papa de deux mioches. Le confident m'indique cependant qu'il m'a aimé comme un fou. Possible, mais moi j'ai été stupide de l'aimer dans la démesure...

« Bonjour Daniel.

— Salut Emma. Tu es... magnifique. »

Waouh... Toi aussi t'es toujours aussi canon. Non, non, et non Emma ! Sois forte, pense à tous ces rendez-vous manqués et à tous ces mouchoirs que tu as mis en boule sous ton oreiller et au fond de tes poches d'ado naïve...

« Il paraît. Je te remercie. » Faut que je reste légèrement froide et distante. Qu'il sache que moi aussi j'ai continué ma vie !

« Alors t'es arrivé quand ?

— Hier matin. J'avais vraiment envie de te voir.

— Vraiment ? Ça fait quoi ? Trois ans qu'on ne s'est pas vus, qu'on ne s'est pas donné de nouvelles. Pourquoi voulais-tu me voir soudainement ?

— Tu me manques.

— Humm, intéressant... Et à ta femme et tes enfants aussi je présume ?

— Mais... comment es-tu au courant ?

— Contrairement à ce que l'on pourrait croire, Paris est petit Dan.

— Oui, j'ai fondé une famille... Mais ça n'empêche pas que j'ai toujours pensé à toi et que j'avais besoin de te revoir.

— On tourne en rond là. Tu veux quoi ? Avoir une copine quand tu mets les pieds à Paris ? C'est un peu trop facile... Tu ne penses pas ?

— Non pas une copine, juste toi. Je t'ai toujours aimée comme un fou. »

Mon Dieu, qu'il est craquant ! La vie est injuste.

« Pas assez apparemment, espèce d'égoïste ! Et puis tu ne t'es pas demandé par hasard si moi aussi

je n'avais pas continué ma vie depuis le temps ? Passé la bague au doigt et pondu deux trois gosses, hein ?

— T'es mariée, toi ? Je ne vois pas ce qui pourrait ressembler à une alliance à ton doigt ? Et des gosses ? Personnellement, ne le prends pas mal, mais j'te vois pas avec des enfants. Du moins... pas pour l'heure, sous-entend-il comme s'il pouvait être l'unique géniteur de mes futurs bébés.

— Arrête tes foutaises tu veux ! Pas ma faute si t'as fait le mauvais choix, tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même et à ce propos je plains ta femme.

— Madame, monsieur, vous avez fait votre choix ?

— Non pas encore. Enfin oui, apportez-moi un gintonic ! Merci.

— Mais tu bois de l'alcool ?

— Bien sûr que je bois, et je fume ! Et même des cigarettes qui font rire si tu veux tout savoir ! Je t'en prie, n'aie pas l'air choqué avec tes yeux de merlan frit... C'est vrai après tout, on s'est côtoyé quoi ? Pendant trois ans quasi tous les jours et tu ne connais pratiquement rien de moi. Alors je pense que tu es la dernière personne qui pourrait me juger. Donc, garde tes commentaires pour toi !

— Excuse-moi alors... Mais t'as changé Emma... Et tu es encore plus belle énervée. T'es devenue une vraie femme. D'ailleurs à ce propos, t'es toujours... pucelle ? »

Oui, un petit détail non-négligeable que j'avais oublié de préciser, chères lectrices. Quand j'ai connu ce cher garçon, j'étais comme il dit, pucelle, et monsieur voulait être « le premier et l'unique » à avoir le privilège de me faire découvrir les joies du septième ciel.

« Je ne le suis plus en effet, et ce, depuis la veille de mes vingt et un ans ! »

Ne soyez pas surprises mesdemoiselles, chacune son rythme et j'avais certaines exigences... dont celle de penser que le beau Daniel serait mon prince charmant.

« Quoi ? Comment as-tu pu me faire ça ?! Je suis tellement déçu Emma...

— Non, mais je rêve là ! Tu pensais être le roi du monde sur ton *Titanic* et que j'allais attendre éternellement que monsieur se manifeste un jour ? Mais ma parole, tu es sur une autre planète... Et tu sais quoi ?

— Non... Mais j'imagine que je vais le savoir...

— Toi, c'est ton arrogance qui me tue. Et en fin de compte, je suis bien contente de ne pas avoir connu mon premier plaisir avec toi ! »

Le déjeuner tourne au règlement de comptes. Même pas pris encore la commande que tous mes soldats ont pour ordre de partir sur le front. Cette fois, ma vengeance allait atteindre son but... Depuis toujours, Dan a remporté les batailles, mais moi c'est la victoire de cette guerre que je vais prôner, et ce, au nom aussi de toutes ces femmes qui comme moi, ont offert leur petit cœur de lycéenne à des garçons qui en aucun cas le méritaient !

« Votre gintonic madame. Vous avez choisi ?

— Oui, je vais prendre les langoustes...

— Très bien... Et pour vous, madame, qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

— Rien merci ! En fait, je n'ai pas très faim. Et d'ailleurs pour moi le repas touche à sa fin. »

Juste un bon remontant en guise de triomphe : mon verre cul sec avant de prendre mes cliques et mes claques pour partir la tête haute comme une princesse.

« Ah ! Un dernier détail, garçon : c'est mademoiselle. Et quant à toi Daniel, à jamais ! Je te laisse l'honneur de régler l'addition, réjouis-toi, car elle aurait pu être bien plus salée ! »

Telle une gazelle indomptable, je ne lui ai même pas laissé le temps de me rattraper. Je me réjouis à l'idée de me dire qu'après tout, il s'en mord les doigts. Mais une fois dehors, les émotions m'arrêtent quelques secondes au milieu de la foule. Tout va trop vite, trois ans sans nouvelles pour vingt minutes de retrouvailles. Soit vingt minutes pour dire adieu. Pour de bon, cette fois. Mes yeux retiennent autant qu'ils peuvent leurs larmes. Et finalement, nous avons toutes connu ce mec qui nous a fait perdre la tête au lycée. Celui avec lequel on s'est imaginé vivre heureuse et avoir beaucoup d'enfants... N'est-ce pas amies lectrices ?

## CHAPITRE 3

### UNE JOURNÉE COMME UNE AUTRE

Le temps, j'en ai à volonté. En revanche, les vendeuses d'en face n'ont pas une minute pour souffler. Non, chez *Sandro* on ne connaît pas la crise, loin de là. Je suis hors compète avec LA marque du moment. Les Parisiennes de bonnefamille ne jurent désormais que par elle. Et on est fier de travailler pour cette marque à marges abusives (comme la mienne et beaucoup d'autres), et ce, même si elle vous nourrit à coups de cahuet'. Oh merde, voilà Maud !

« Alors Emma, où en est-on du chiffre ?

— On en est à 70. Un malheureux t-shirt en coton pour lequel il a fallu que je bataille pendant près d'une heure pour enfin la voir sortir sa *Gold*. »

— Euuuh, 70 et il est 16 heures. Tout va bien, tout va bien... Allez Emma, croyez-y, ne perdez pas espoir !

— C'est ça. Il paraît que l'espoir fait vivre. » Mentir n'est pas son fort.

Blasée comme je le disais. Et comme la plupart du temps lorsque je suis sur ce fichu stand, je me distrais en regardant par-dessus la coupole. Ce que j'y vois ? Une sorte de PME chinoise. Pas de répit, les vendeurs sont au taquet et propulsent ainsi du parfum dans l'air à tout va (voilà la cause de vos maux de tête), les tiroirs sont fermés pour être rouverts aussitôt, on observe aussi des coups de blush, des bâillements, des fous rires entre collègues, des clientes qui ne savent plus quoi choisir et de nombreux sourires hypocrites pour remercier la gentille dame qui vient de s'offrir le nouveau mascara *Hypnose* de *Lancôme* dont miss *Pretty Woman* vante les mérites sur une affiche surdimensionnée. Le rez-de-chaussée ? Tout homme normalement constitué le fuirait comme la peste même si certains n'ont d'autre choix que de le fréquenter pour satisfaire ces dames venues des quatre coins du monde.

« Putain, j'ai les boules Emma, quel petit con celui-là ! »

Yann, c'est mon collègue juste à ma droite. Travaille pour *Claudie Pierlot*. Yann c'est la meilleure confidente dont toutes les nanas s'arrachent les conseils mode et mecs. C'est celui qu'on peut prendre dans les bras sans qu'il n'ait d'arrière-pensées. Et en plus de ça, il est hyper canon. Une sacrée perte pour la gent féminine.

« Qu'est-ce qui se passe, mon chou ?

— Il se passe que je me suis fait littéralement écraser le pied par un crétin d'homo, jusqu'ici c'était limite certes, mais pire encore lorsque j'attendais des excuses qui ne sont jamais venues ! Alors j'le rattrape et lui crie : eh, toi là ! Tu t'es pris pour la reine d'Angleterre ou quoi ? Les excuses, ça te parle ? Et là, il retourne ses talons, me toise de la tête au pied en mâchant son malabar et me répond : *je n'ai pas le temps de m'excuser. Tu permets ?*

— Hahaha ! Ils sont fous ici, je te le dis tous les jours, Yann !

— Je suis cho-qué, dit-il en posant sa main sur sa joue. C'est une petite peste mal baisée !

— Waouh ! Vous êtes durs entre mecs ! Mais j'ai compris, la réalité est que tu as le béguin pour lui. Il t'a résisté et ça te fait cra-qué !

— J'avoue que le scénario torride dans les vestiaires m'a traversé l'esprit... Il doit avoir une sacrée...

— Épargne-moi les détails, j't'en prie ! Au fait, t'as bossé toi ?

— Oh pas grand-chose, je suis à 1 400 et des poussières. Et toi ?

— Moi c'est toujours la catastrophe. 70 euros depuis 14 heures... Quoi ? Arrête de rire tu veux ? Il n'y a rien de drôle à ça. Oh et puis merde, je me casse, c'est l'heure !

— Excuse-moi Emma, mais ta situation est tellement comique !

— Au moins, j'ai le mérite d'en faire rire plus d'un... Un tour de bras pour se dire adieu et à demain mon chou ?

— J'en rêêêve... Un gros câlin ma belle. »

Je suis arrivée à un point où je ne mets même plus mes affaires dans le vestiaire. Tout est à portée de main sous ma caisse. 20 heures, l'hymne des *Galleries* nous renvoie dans nos appartements. C'est à mes yeux le meilleur moment de la journée. Chacun remballé ses affaires précipitamment et pendant un bref instant, on ressent pour la première fois de la journée une chaleur humaine, une sociabilité. Les escalators sont pleins, ça papote et ça fait le bilan : *quelle sale journée, t'as vu cette folle qu'on s'est tapée aujourd'hui ? Ou encore : tu fais quoi ce soir ? J'vais voir mon mec, rejoindre des copains dans un bar, faire un ciné.* La vie pour chacun d'entre nous démarre maintenant. Un moment de détente à venir indispensable pour évacuer. Votre cerveau est constamment alimenté de bruit, de musique et de blabla tout au long de la journée. Alors oui, 20 heures, tout le monde a le sourire et pour une fois, il est franc ! Le *summum* de l'excitation, c'est le moment où l'on pousse ces fameuses portes battantes « sortie employés ». Une fois poussé par le troupeau, chacun doit pointer son badge en guise de « dessert les fesses boss, je n'ai pas séché ». On se croirait à l'école ou mieux encore, dans un goulag. Une bouffée d'oxygène une fois dehors et une sensation folle de liberté. Je ne sais pas si mes milliers de collègues ressentent les mêmes sentiments que moi, mais en tout cas c'est l'impression que cela donne.

Mon programme ce soir ? Voir maman et dîner avec elle. Comme quasiment tous les soirs. Depuis que maman est malade, je lui consacre tout mon temps libre. Profiter de sa chaleur un maximum, car cette fois j'ai peur. Nos moments partagés sont privilégiés et il paraît que le soutien psychologique, c'est cinquante pour cent de la guérison.

20 h 10, les rues adjacentes aux *Galleries* sont bondées. Les embouteillages parisiens retrouvent vie. Pas toujours facile de trouver un *Vélib'*. C'est parti mon coco, en route pour Bastille. Il est rigolo, notre maire de Paris : *le Vélib' c'est super, c'est écologique*, à condition de ne pas se faire ratatiner. Entre les carrefours, les feux rouges, les bus, les voitures, les scooters qui se suivent parfois par dizaine et les piétons perchés sur la lune, c'est un vrai parcours du combattant. Il faut avoir des radars partout, jeter des coups d'œil à gauche, à droite, devant, derrière, en l'air, on ne sait jamais, une crotte de pigeon est si vite arrivée à Paris, bref il faut être au garde-à-vous, sinon c'est l'hosto ! 12B26, le code.

« C'est vous, poupette ? C'est ouvert.

— Coucou, maman.

— Bonsoir mimi ! Oh, mais vous n'êtes pas assez couverte Emma, ce n'est pas possible, vous allez finir par tomber malade.

— Mais non maman, ça va, ne t'inquiète pas, je fais partie de ces gens qui ne sont jamais malades. Ça sent bon, tu prépares quoi ? Laisse-moi deviner... Tu as fait ton bœuf aux carottes ! »

Maman gère extrêmement bien ce plat, c'est un véritable délice. Le sien est imbattable. Tout comme son gâteau au chocolat.

« Dans l'mille. Je vous sers une petite bière ?

— Avec plaisir. »

Maman sait que j'adore la bière. La *Heineken*. Elle, en revanche, vous ne lui en ferez jamais boire une goutte.

« Votre sœur est passée cet après-midi boire le café, puis la pauvre s'est assoupie sur le lit pendant une heure. »

Ma sœur Charlotte est comme moi, dès qu'elle a un moment de libre elle passe voir maman. C'est une artiste. Elle a ce coup de crayon qui épate, mais comme beaucoup de Parisiennes, elle a aussi ce job alimentaire. Alors elle parcourt les boutiques de souvenirs et propose toutes sortes de gadgets. Du moment qu'on y voit la tour Eiffel, c'est gagné. Pas tous les jours facile son poste de commerciale. Mais à Paris, tout est bon à prendre si l'on veut joindre les deux bouts, surtout lorsqu'on démarre sa vie active.

« Il est ravissant votre collier, poupette.

— Ah merci, je l'ai acheté aux *Galleries*.

— Attention à vos dépenses Emma. Bon, il est temps de passer à table, installez-vous, j'amène le plat. »

Deux heures sont passées et on a papoté. Papoté comme j'aime. Mais je sens que quelque chose ne va pas. Elle sourit de moins en moins, elle est songeuse et semble très fatiguée. Elle n'a une fois de plus presque rien mangé. Et elle tousse. Encore.

« Maman, ça va ? »

— Non pas trop poupette, j'ai encore vomi et j'ai du mal à respirer... Je ne sors même plus en ce moment. Mais ça va, ne vous en faites pas. »

Le problème c'est que je m'en fais trop. Ce n'est pas possible autrement. J'ai peur, tellement peur. Au point même, qu'en ces temps, je préfère ne pas m'attarder ! Ce qui l'arrange d'une certaine façon, car elle veut se reposer, son traitement l'épuise.

« Tenez mimi, je vous ai mis du bœuf aux carottes dans un *tupperware*. Et faites-moi plaisir en prenant mon écharpe, bon sang ! »

— Merci maman pour le diner, c'était délicieux. Bonne nuit et fais attention à toi, essaie de te reposer un peu. »

La nuit est fraîche, je rentre tranquillement à pied chez moi. Il faut dix bonnes minutes. Traverse la place de la Bastille, toujours animée avec les nombreux bars de la rue de Lappe. C'est gai, c'est agréable. Mon p'tit coup de cœur, c'est *Chez Pierrot*, ambiance des îles, on y boit du bon rhum. Moi qui n'aime pas particulièrement cette boisson, là-bas ça passe, même très bien ! Concoctée avec amour. Ensuite, j'attrape la rue de Charonne qui couvre quelques-uns de ces très bons restos qu'il faut dénicher. Paris c'est hyper cool pour ça. Au sein d'un arrondissement, vous apprenez à connaître votre quartier, ses boulangeries, ses fromagers, son libraire fétiche, un ou deux tabacs

habituels, le petit supermarché du coin... Toujours les mêmes têtes et du coup, votre quartier se transforme en village. Alors quand vous découvrez deux trois petits restos près de chez vous, vous êtes fière de partager ces trésors avec les gens que vous aimez. Mais petit hic qui plane sur cette atmosphère festive... Mon cœur bat très vite et quelque chose me tracasse. J'ose me l'avouer, mais c'est la santé de maman qui me cause tant de soucis. Je décide d'appeler Ingrid, ma meilleure amie qui se trouve être infirmière, ça tombe bien, car je peux trouver parfois des réponses à mes questions, et de temps en temps elle met un peu de baume à mon cœur. *Emma, faut y croire, je t'assure j'ai vu des cas pires que celui de ta mère et y'a eu des miracles !* Petit descriptif de ce sacré personnage : rencontrée à Carcado-Saisseval, lycée semi-privé du 6<sup>e</sup> arrondissement. Au départ, c'est un vrai mystère, mais on ne pouvait pas se blairer, et ce, sans aucune raison. On avait une amie en commun et quand l'une de nous débarquait, l'autre rebroussait chemin aussi vite que l'éclair, juste un bref « bonjour », histoire de... Six mois plus tard, l'école organisait un weekend à Bruges réunissant nos deux classes. À partir de ce moment-là, nous sommes devenues inséparables, grâce en partie aux joints qu'on roulait dans le bus et à cette fameuse boisson énergisante : *Dark Dog-vodka*. Au lycée entre autres, c'était n'importe quoi, on se retrouvait aux pauses ou dans les toilettes du lycée pour tirer des bangs, chacune avait le sien dans son sac (désolée maman). Boîtes de nuit à gogo et tout ce qui va avec. Vraiment n'importe quoi... Ensemble, on a fait les quatre cents coups. Ingrid est rayonnante, belle brune, sourire unique, toujours de bonne humeur, au point de prendre à la rigolade le fait qu'une dette de plus de 5 000 euros lui pend au cul pour cause de PV non payés (sujet des papiers verts : sa première voiture offerte pour ses dix-huit ans, une superbe vieille Ford Fiesta grise de 89, cabossée de partout, qui a supporté nos folies. Notre fidèle quatre roues avec laquelle on s'est fait arrêter plus d'une fois par les poulets. Le jour où Ingrid a réceptionné la douloureuse amande, elle a fini par s'en débarrasser, la laissant croupir dans un terrain vague). Aujourd'hui, ça fait deux ans qu'elle fait tourner en bourrique le Trésor public : *Ingrid, ils vont finir par retrouver ta trace, c'est l'argent de l'État, et l'État ne rigole pas avec ça*. Mais non, ça l'a fait rire. Vaut mieux le prendre comme ça après tout. Miss Badine est enceinte aussi. Farid, le futur papa est cool. J'ai toujours flippé de ne pas pouvoir supporter même en peinture le mec de ma *best friend*. Soulagement, il rentre dans mon estime.

« Ma poule ? C'est moi...

— Bien qu'est-ce qui se passe ma chérie ? Tu pleures ?

— Oui, j'ai peur pour maman. Elle tousse beaucoup, elle ne mange rien et elle vomit... Ça veut dire quoi, Ingrid ? Est-ce que c'est normal, est-ce que c'est grave ? »

Ingrid a du mal à parler, sa voix est hésitante. Sans doute sait-elle que ce n'est pas bon signe.

« Je ne sais pas trop, j'imagine que ce sont les effets de la chimio... Qu'est-ce qu'il dit son médecin ?

— Tu connais maman, elle est très vague, elle parle peu. Donc je ne sais pas ce qu'il dit, son oncologue. J'ai peur Ingrid, je le sens mal. J'en peux plus, c'est trop dur à vivre, j'ai l'impression qu'on ne vit plus justement. Toujours cette peur qui pèse en permanence sur nos têtes. C'est un cauchemar, j'aimerais tellement me réveiller...

— N'aie pas peur ma belle, ça va aller. Vous allez vous en sortir et ta maman aussi. Apporte-lui un maximum de soutien, n'oublie pas, c'est cinquante pour cent de la guérison. Essaie de te détendre et de laisser ton esprit aerepos.

— Oui, t’as raison... Je t’embrasse... J’arrive chez moi. Merci ma belle. Heureusement que t’es là.

— Bisous ma chérie, et appelle-moi si ça va pas. »

Je grimpe mes escaliers et du quatrième étage j’entends déjà des miaous, miaous, miaous. Faut comprendre que la journée pour mon matou a été sûrement très éprouvante après dix heures de sieste. Ce qui explique la détresse de son bidon qui crie famine. Un petit Jackounet comme le mien, y’en a pas deux. Plus je m’approche de ma demeure, plus les miaulements se déchaînent. J’ai deux réflexes lorsque je rentre chez moi. Musique et un débit de paroles gnangnan destiné à Jack.

« Ça va mon cœur ? T’as passé une bonne journée ? Mais c’est qu’il est mimi ce gros matou !

- Miaou, miaou ! »

Ça fait plaisir. Au moins lui, il est toujours content de vous retrouver. Bon OK, il est déjà dans la cuisine en train de se tortiller dans tous les sens pour que je lui mette à manger, mais ça n’empêche que, oui, mon chat m’adore et ne s’impatiente que d’une seule chose, me voir.

« Les voilà... tes... et merde, y’a plus de *Purina*. Bon, euh... Y’a bien une boîte de thon qui traîne quelque part... Dans le placard qu’il y a-t-il... Du *Maggi*, de la sauce tomate, mais y’a pas de pâtes, oh ! de la purée... périmée depuis un an et demi !? Faut vraiment que je fasse le tri, des épices. OK rien dans le placard. Le frigo ! Du beurre, deux pots de mayo, des *Corayas*, une vieille tomate... Mais toujours pas de thon. Réfléchissons peu, mais intelligemment comme dirait une personne sensée... Le congèle... Oh, un steak ! Bein voilà ! M. Jackounet d’amour va avoir un steak. T’es pas malheureux comme chat toi ! »

C’est fou comme on peut paraître bête parfois (voire toujours) avec son chat. Je m’imagine parfois être filmée à mon insu devant ce genre de situation. Ça fait peur... Ma tête me fait peur aussi. Je suis scotchée devant le miroir de ma salle de bain. J’examine tout. Mes cernes en premier, terrible. Mes rides ? Impossible, je n’ai que vingt-cinq ans ! Oh, trois vilains poils sur mes sourcils faut que j’m’épile. Tac, tac, tac, ça c’est fait. Petite douche, démaquillage, tisane pêche-cassis en ébullition, ouverture du lit, non c’est déjà fait comme chaque soir, vu que ça fait une éternité que je n’ai pas eu la moindre énergie de le faire. Me voilà sous la couette, préparation de la cigarette qui fait rire, yeux fixés devant mes séries (*Desperate Housewives*, *Entourage*, *Grey’s Anatomy*), c’est parti pour une heure environ de décompression. L’unique moment de la journée où je me sens loin du monde, loin de tout. Là, je soulage ma conscience d’un petit moment de répit.

Mes yeux luttent devant l’écran, et c’est à ce moment-là où je pense à préserver mon capital jeunesse. Éteins cette satanée télé et mets la radio en berceuse. Les voilà fermés et je pense, cogite, songe à ma journée, à l’avenir... à maman.

## CHAPITRE 4

### ÇA SIFFLE DANS LA MARMITE

Deux semaines plus tard. La fin avril approche à grands pas et il semblerait que cette journée ensoleillée cache des zones d'ombre. Une boule de feu qui risquerait d'en carboniser plus d'un. Le conseil du jour ? Éviter de s'exposer à toutes sortes de dangers, même si une première victime en fait déjà les frais...

« Non, mais c'est ça, t'es qu'un gros salaud ! Espèce d'enfoiré, tu m'as trompée et tu crois que je ne le sais pas ?? Petit minable va, tu vas brûler en enfer ! Et pour commencer, prends ça dans la tronche ! C'est la carte de mon avocat pauvre couillon, tes valises t'attendront ce soir chez la gardienne. Et ne t'avise pas de nous approcher ! Ah oui, j'oubliais à ce propos, n'espère pas une seconde avoir la garde de notre fille... Je vais te pourrir la vie !

— Mais chérie... Tout ça est complètement ridicule, laisse-moi t'expliquer... » Le pauvre malheureux se fiche pas mal du conseil du jour et s'avance vers son risque...

Cette femme qui hurle aux abois écarte sa main et d'un élan monumental, vient se poser violemment sur la joue droite de l'infidèle. C'est LA gifle de l'année. À peine 9 heures 30 du matin, je suis comme à mon habitude au petit supermarché en bas des *Galleries*, à commander mon café et mon *cookie* quand tout à coup, au moment de payer, le caissier, moi-même et des dizaines de spectateurs assistons abasourdis à cette scène de ménage. Un moment durant lequel ce couple en déclin se trouve être seul au monde. Hélas, il y a fort à parier que cette gifle marque le clap de fin de leur histoire.

C'est ainsi que je commence cette journée. Je ne sais pas pourquoi, mais mon p'tit doigt me dit que ça n'est que le début...

« Salut Yann, ça gaze ce matin ? T'es trop chou aujourd'hui, ta chemise est canon... Mais me cacherais-tu un rancard ?

— Salut ma belle. *No date for me*, mais en effet ma chemise à fleurs compte bien faire craquer ce vendeur qui pète plus haut que son cul...

— Lequel ? Celui qui t'a écrabouillé le pied ?

— Lui-même ! Il me tient tête et j'adore ça .

— Huummm, du croustillant comme j'aime. On se retrouve plus tard pour une pause clope ! »

15 heures et 140 euros dans la caisse. J'adore mon boulot. À tel point, que je me demande par moment quelle heure peut-il être à New York, la ville que je chéris tant... Où te caches-tu petit smartphone ? Tac, tac, application « Horloge » : New York, 9 heures du matin. Donc, Carrie Bradshaw doit siroter son *cappuccino* avec ses trois copines dans un café branché de la Grande Pomme à se raconter les potins palpitants de la veille. Et moi, je donnerais mon corps à la science pour participer à ce *breakfast* unique au monde ! Mais avant de me faire décapiter, j'aimerais comprendre pourquoi tout le monde s'agite chez *Sandro*...

« Yann, c'est quoi tout ce remue-ménage ? Regarde les vendeuses, on dirait qu'elles se sont toutes enfilé des cachetons !

— Ouaist’as vu, elles sont trop débiles, mais miss Karembeu y fait son shopping, ce qui explique le bordel. T’as pas entendu les bruits qui couraient ou quoi ?

— Bien, non...

— T’es trop *out* ma chou !»

C’est un cirque. Faut voir le changement d’attitude radical qui s’opère sur ces vendeuses. Elles sont en panique. Tout ça parce que la Croix- Rouge en personne a décidé de trimbaler ses longues jambes sur leur stand. Ri-di-cu-le. Cependant, Adriana veut rester *incognito* : jogging, casquette colorée et méga grosses lunettes noires façon mouche. Les clientes lambda quant à elles, peuvent toujours se gratter pour dégoter un quelconque renseignement auprès de ces lèche-culs prêtes à se damner pour le top modèle. Le pompon de la connerie est décerné à la responsable qui ne peut s’empêcher de remettre ses mèches en place pendant que la star se change en cabine. Imaginez ce phénomène qui, sautant sur place, claque des mains à toute allure et chuchotant : *mon Diiiiieu Adriiana !* Et dire qu’au même moment des enfants survivent à la famine.

Mon pompon à moi, c’est maintenant Joëlle qui débarque... Mais tout compte fait, c’est peut-être le moment de lui avouer ce que j’ai sur le cœur. Joëlle est sympa, mais je ne sais pour quelle raison, à chaque fois qu’elle déboule, elle a cet air bizarre... Des yeux interrogateurs qui se demandent si aujourd’hui la marque a fait craquer la caisse.

« Salut... Alors ? T’en es où ?

— À140.

— Bon, bon... Écoute, j’ai une excellente nouvelle ! Il se trouve que dans le prochain *Elle Magazine*, notre robe, tu sais, celle avec les froufrous et les fleurs, la « liberty », et bien elle s’y trouvera ! Ce n’est pas génial ? Une superbe pub pour nous !

— Génial, je ne saurais dire puisque je ne vois pas de laquelle il s’agit...

— C’est normal, toi tu ne l’as pas, mais elle est en vente à la boutique.

— Normal... Bien sûr, Emma t’es idiote ou quoi ? C’est une blague Joëlle ? Et en quoi c’est censé être une bonne nouvelle pour moi, si la robe qui est dans *Elle* ne se trouve pas précisément sur mon stand qui se trouve être au deuxième étage des *Galleries Lafayette*, ce lieu mythique que pas à un touriste accro de shopping ne manquerait pour rien au monde ? Mon Dieu, c’est ici que vit la mode et non dans une rue perchée du 7<sup>e</sup> !

— Emma, change de ton immédiatement ! » me suggère-t-elle alors que ses yeux sortent de ses orbites et la fumée de ses narines.

Pour info : je ne vais pas vous cacher que les relations entre moi et la marque commencent légèrement à se gâter. Gladys a déjà pris ses cliques et ses claques... Il ne reste plus que moi et la nouvelle, Lucie fraîchement débarquée de Strasbourg. La pauvre petite a vite compris le topo au bout de quelques heures aussi. Étrange vous m’direz ? Comme moi, elle a la vingtaine et a rejoint la capitale pour la conquérir avec son *boyfriend* qui se trouve être agent commercial pour une marque de croquettes. Bref, il y a de l’eau dans le gaz. Je commence à les gêner, car je me plains. Du boulot, de la marque qui ne marche pas et surtout de ma putain de paie, que je qualifierais de honteuse. 1 200 euros... Enfin presque, j’aime bien arrondir de 80 euros. Ce qui les gêne par-dessus tout, c’est que soi-disant je « démotive » la nouvelle recrue.

Je n'ai rien dit, j'ai seulement confirmé certains doutes qu'elle pouvait avoir. Je ne sais pas pourquoi, mais les gens se confient facilement à moi. Elle avait des craintes, je l'ai réconfortée. Une bonne collègue ne ferait-elle pas ça ? So-li-da-ri-té ! Ils se sont bien payé notre tête, je ne laisserai pas une autre victime subir cette arnaque. Lucie veut se faire sa place aussi. Elle a ses rêves et je suis suffisamment honnête pour la conseiller : *cherche-toi vite un autre job ma poulette !*

« Où est Lucie ?

— En pause déjeuner...

— Pause déjeuner ?? Il est 15 heures passées Emma !

— En pause... goûter ? »

C'est vrai que je me fous un peu de sa personne. En réalité, ma collègue est actuellement entrain de parcourir les allées des marques lingerie (elle a sa petite expérience dans le domaine des soutifs et p'tites culottes) et y dépose d'adorables CV.

« Joëlle, je vais être claire, je ne pourrai pas continuer comme ça encore longtemps. Les primes sont plus qu'imaginaires et il reste mon maigre salaire qui lui, est plus que réaliste. »

Vous ne le croirez pas, mais elle a ce don, à chaque fois qu'elle me regarde, d'adopter cet air estomaqué comme si je venais d'annoncer que Brigitte Bardot portait l'enfant de Brad Pitt ! C'est fou, dès qu'on parle salaire en France, on croirait aborder un sujet tabou.

« Tu n'es pas en mesure de réclamer une augmentation après deux mois. Et 1200 euros...

— Non, je te coupe ! À peine plus de 1 100, tu veux dire...

— Vraiment ? Je... Euh... Peu importe ! C'est le prix d'une vendeuse. »

À cet instant précis, ici, là même, en direct *live* des *Galleries*, au milieu de tout ce petit monde, un flash me tombe dessus. *The flash*. Vous vous souvenez ce matin, cette claque monumentale, cet élan porté avec tant de passion sur ce sexe opposé... Et bien... J'ai comme une envie, mais une folle envie de reproduire exactement le même geste sur la personne qui a osé me dire *1 100 c'est le prix d'une vendeuse*. Je ne sais pas ce qui me retient, sans doute un brin de sagesse et beaucoup, mais alors beaucoup de sang-froid, car je bouillonne et la marmite siffle.

« OK. Zen, restons zen, j'ai du mal à digérer, comme dirait Zazie. Je vais vous retirer une énorme épine du pied puisque je ne souhaite pas continuer l'aventure. J'attends la fin du mois afin de récupérer mes indemnités de départ. Juste un conseil, des nanas qui cherchent un job, c'est vrai, t'as raison, ça court les rues. Mais à 1 100, pas sûr. Deux mois que votre marque a posé ses fesses aux *Galleries* et déjà trois vendeuses ! Tu peux désormais reprendre tes recherches, car à mon humble avis, la troisième ne va pas tarder à se casser elle aussi ! Faut pas prendre les gens pour des cons, tu leur feras passer ce message de ma part s'il te plaît. Bonne fin de journée Joëlle, je vais à mon tour prendre ma pause goûter si tu veux bien. »

Je ne sais pas laquelle de nous deux a été victime d'une trop grande exposition, mais de toute évidence, je crois qu'il est grand temps que j'accélère mes nouvelles recherches d'emploi. Cela ne finira donc jamais... ?

## CHAPITRE 5

### PARCE QU'ON LE VAUT BIEN !

Un œil semble vouloir s'étirer. Celui-ci tente de lire l'heure du réveil qui de toute évidence n'a pas fonctionné.

« Aaaahhh ! Louis, je suis en retard ! »

Malgré le vacarme que je déclenche, mon compagnon ne bouge pas d'un pouce. Je me précipite vers la salle de bain, et par la faute du chat que je n'avais pas vu, je percute le coin de la table en verre. La douleur est insoutenable, mais le temps ne me permet pas de chialer sur mon sort. Pendant que mon fer à lisser chauffe (outil indispensable pour cheveux en pétard), mon *Colgate* frotte mes dents à toute allure et la crème, ou dirai-je plutôt la gélatine bleue de mon mec, hydrate ma peau d'abricot.OK, on passe au makeup : mascara *Lancôme* (étant une proie facile, Julia Roberts n'a eu qu'à battre des cils pour me convaincre), anticernes pour masquer des nuits trop arrosées, et enfin, le blush pour faire comme si tout allait bien. Dernière étape, le fer à lisser et la crinière : mes gestes sont lents, précis. D'abord les mèches bouclées à l'avant, les indisciplinées. Ensuite, la chevelure extérieure, plutôt *easy* mais attention aux quelques nouilles dissimulées. Viennent alors les mèches intérieures, les plus rebelles, bouclées par une nuit plus ou moins agitée, c'est là que je prends réellement l'affaire au sérieux. La tête doit être baissée. D'une main ferme, je serre mon allié et ses 200° prêts à combattre les résistants. Une fois convaincue de mon résultat, c'est d'un geste vif que je relève la tête, la faisant ensuite soigneusement virevolter de gauche à droite, telles ces petites stars qui vous agacent pendant les pubs TV. Enfin, j'enfile chemise-pantalon-talons-veste et la porte est claquée !

Sur la route je rappelle à mon chéri notre dîner de ce soir. Il me demande s'il est possible de le reporter. Pourquoi ? Bien, parce que comme moi, la bande d'amis de votre mec a tendance à être légèrement envahissante. Si je traduis par des étoiles, ça donne ça :

-Paul, le meilleur ami : gentil, rigolo, mais blagues répétitives, aime parler des nichons, fils à papa. Envahissant : ++++

-Sam, l'autre meilleur ami : étudiant en économie et souhaite apparemment l'être toute sa vie, peut compter sur papa et maman pour financer toutes sortes de projets (voyages, restos, *happy hours*, loyers, shopping), collectionne les conquêtes, adore les jeux vidéo.Envahissant : ++

- Julie, la meilleure amie puisqu'il en faut une : intello légèrement coincée du 16<sup>e</sup>, prône les valeurs d'une gauche « non-caviar » bien sûr, possessive de mon mec, n'aime pas les nouvelles recrues, ne s'entend qu'avec la gent masculine, n'aime pas la mode, car trop « superficielle », mais se prétend à un poste de *trader* à la sortie de ses études.Est-ce bien compatible ? Je ne pense pas. Envahissante : ++++

Bien sûr, la bande n'est pas au complet.

Enfin, le lieu de rencontre habituel quasi quotidien : un bar mignon dans le 3<sup>e</sup>. Problème, c'est que c'est toujours le même. Qu'est-ce qu'on y fait ? Boire évidemment. Parfois dès 16 heures. De la piquette généralement ou cette pression sans mousse.

Vous l'aurez compris, ma patience atteint bientôt ses limites. Il y a trois ans, quand j'ai connu mon

mec, mon indulgence frôlait le désintéret, tout ce contexte me faisait rire. Mais de l'eau a coulé sous les ponts et je me lasse de cette non-évolution. Ce quotidien, son quotidien, ne m'enchanté plus. Toujours les mêmes bars, les mêmes copains, les mêmes blagues, les mêmes soirées, trop de « même » à mes yeux et pour lesquels je fais semblant de participer. Et alors moi, dans tout ça ? Et bien je m'oublie chaque jour un peu plus, pourtant j'aurais tellement besoin de sourire pour oublier la maladie et la détresse qui m'habitent continuellement. Mais ce soir, il est probable que je décline l'invitation.

Mes talons claquent le sol à toute vitesse afin que j'arrive avant que Maud ne me classe dans la catégorie des abonnés absents. Au passage, j'admire la vue qu'offre ce Paris magique, avec ses haussmanniens, son Hôtel de Ville, ses quais, son île Saint-Louis et ses touristes chanceux de visiter la plus belle ville du monde. Cependant, l'odeur familière du métro m'invite à quitter mon romantisme, et l'idée de songer au café-cookie me frôle l'esprit une fois arrivée en bas des *Galleries*... Mais à peine y ai-je pensé que me voilà comme par magie sur mon stand, prête à affronter les remarques de Maud qui s'approche à pas de caniche.

« Emma, je me trompe ou vous venez seulement d'arriver ?

— Bonjour Maud, quoi ? Mais pas du tout, seulement j'étais au petit coin ce qui explique que je sois essoufflée comme un bœuf, mais...

— Au petit coin ? Et vous avez besoin de votre manteau et de votre sac à main bien sûr ? Bien, je ne dirai rien pour cette fois, mais tâchez alors de vendre quelque chose aujourd'hui, cela nous fera tous plaisir, et mettez-y un peu de conviction et de motivation, ça aidera. »

La motivation, parlons-en de la motivation. Elle est synonyme désormais d'inexistante. Surtout lorsque je découvre la surprise qui m'attend dans mes cabines d'essayage. Six bannettes de fringues à stocker. Direction la grande réserve. Souvenez-vous lorsque je me demandais où pouvaient-ils bien cacher leur réserve. Elles sont certes invisibles pour le client, mais croyez-moi, elles sont pourtant immenses. Chaque marque dispose de son emplacement, les plus chanceux ont droit à un isolement qui se trouve généralement derrière leur stand, d'autres comme moi, partagent plusieurs mètres carrés de foutoir. Mon territoire est défendu avec vaillance face à cinq marques déjà bien positionnées. C'est un champ de bataille pour lequel on se dispute le moindre centimètre d'espace, c'est une véritable anarchie de fringues comme je n'en avais encore jamais vu. Y'en a partout, dans les étagères qui embrassent les plafonds, à gauche, à droite, à même le sol, sur les portants qui se chevauchent dans l'étroite allée ou encore dans les bannettes abandonnées. Pour vous donner une idée, il y a même deux grandes échelles ! Et ici, il vaut mieux se faire des contacts pour être respecté et aidé. Par exemple, Leïla, la responsable de *Hello Kitty* m'a gentiment prêté deux portants dont elle n'a pour le moment pas besoin. Un tel acte de générosité est très appréciable, cela vous évite de vous tirer les cheveux pour caser votre stock. Oui, aux *Galleries* vaut mieux se faire des alliés que des ennemis. J'en ai déjà fait l'amère expérience après une prise de bec avec une responsable. Résultat : mon défroisseur vapeur avait disparu comme par magie. Je l'avais tagué de rose pour le reconnaître et je l'ai retrouvé, après une enquête acharnée, dans la réserve de *Zara*.

Revenons-en au fait. Comment faut-il procéder pour vider les six bannettes ? D'abord, mon stand devra se passer de mes services durant plus d'une heure. Ensuite, il faut être souple, agile, organisée et prête à se tortiller du haut de votre échelle quand les occasions se présentent. C'est ainsi que plus d'une fois, mon cul s'est retrouvé à terre. Et que plus d'une fois, j'ai piqué de véritables crises de nerfs.

16heures. Les chaînes de mon travail me rendent ma liberté. Une réelle sensation d'ivresse quand je respire une fois dehors un grand bol d'air, certes de pollution, mais un bol d'air quand même. Un temps radieux illumine la place de l'Opéra et mes yeux s'émerveillent davantage quand j'aperçois ma mère. Une belle femme chic, à la taille de guêpe. La cuisine, le vin, la décoration intérieure, les hommes et bien évidemment la mode, c'est naturellement une femme de goût. Là encore, tout y est : de discrètes créoles en or, des yeux bleus légèrement maquillés, une touche de fuchsia sur les lèvres, une veste en velours surpiquée, un sac en cuir et toujours ce col de chemise relevé. Et puis évidemment, elle a ce sourire qui réchauffe tous les cœurs. C'est un splendide cocon dans lequel on court pour s'y réfugier.

À ses côtés, sa cousine Jacqueline rayonnante comme à son habitude. Elle a aussi du chien. Les deux sont comme cul et chemise. Mais l'objet de notre rendez-vous n'est pas anodin. Là où l'on doit se rendre me ramène six ans en arrière, lors du premier cancer de ma mère. C'était le sein, comme souvent. Contrairement à aujourd'hui, je ne me rendais pas compte de la gravité de la maladie. Dans mon entourage, elle n'était pas très répandue. Désormais, il pleut des cancers. Alors à l'époque, j'ai pris la maladie avec beaucoup de détachement. La naïveté sans doute, mais déjà la colère et l'injustice me rongeaient. Pourquoi nous ? Pourquoi elle ? N'était-elle pas assez fatiguée ? Ne s'était-elle pas assez battue dans sa vie ? N'avait-elle pas assez souffert ? Bien sûr, la maladie ne choisit pas ses victimes. Quelques mois plus tard, après plusieurs séances de chimio et deux séjours à l'Institut Curie, maman avait brillamment vaincu son cancer. Je n'en garde que de vagues souvenirs, pourtant son moral en avait pris un sacré coup. Et malgré le soutien de ses enfants et de sa famille, maman était seule. Pas d'épaules masculines sur lesquelles elle pouvait se reposer. Divorcée, elle a connu par la suite deux hommes. Mais la réalité, c'est qu'elle ne s'est jamais remise de mon père. Celui pour lequel elle a donné sans compter, aimé sans limites. Cette rupture l'a meurtrie jusqu'à présent, c'était son premier échec, car maman brillait depuis son plus jeune âge. À dix-sept ans, elle parlait déjà cinq langues. À vingt et un ans, elle s'envolait pour le Japon où l'attendait son premier poste en tant que diplomate. Ensuite, elle a continué ses exploits à New Delhi. Deux langues supplémentaires en poche. Mais un jour, elle croisa sur chemin l'homme qui allait bouleverser sa vie, à Beyrouth. Premier sacrifice, pour lui, elle met sa brillante carrière en *stand-by*. Là-bas, elle apprend l'arabe, donne des cours de français, aide mon père dans son évolution, vit passionnément son amour, affronte la guerre, y accouche même de mon frère, son premier enfant. Elle tombe alors éperdument amoureuse du Liban. Leur histoire, c'est un genre de *Bonnie and Clyde*. Mais deux autres gosses plus tard, il est temps de reprendre ses fonctions à Bruxelles et toujours aux côtés de mon père. Maman est alors la plus jeune diplomate française pendant près de dix ans, et se voit décorée par la royauté belge « pour service rendu à la nation ». Alors qu'ils affichent un portrait de famille idéal, une femme vient y semer le trouble. La secrétaire de mon père. Qui a dit que c'était un cliché ? Pensez-y et vous constaterez que vous connaissez quelqu'un à qui c'est déjà arrivé. L'assistante ou la meilleure amie, ça marche également. Bref, profondément trahie et déçue, ma mère ne cherche pas midi à quatorze heures pour lui dire *ciao*. C'est ainsi qu'elle prend le large en acceptant un poste au Cameroun. Quarante ans, seule avec ses trois enfants, elle part à la conquête d'un continent méconnu, mais où au moins le soleil, son plus grand plaisir, l'accompagnera chaque matin. Mais il n'empêche qu'à ce jour, mon père reste l'unique amour de sa vie, et même si la blessure ne s'est jamais cicatrisée.

Après quelques franches rigolades, nos pas nous dirigent rue Danielle Casanova, non loin de la place Vendôme, lieu mythique de la capitale. Nez à nez avec *Any d'Avray*, créatrice de cheveux.

Quelques instants nous sont nécessaires avant de pousser la porte de la boutique. Maman inspire profondément. S'est-elle préparée psychologiquement ? Je devine que oui lorsque je la vois franchir le seuil d'entrée. Sa force de caractère m'impressionnera donc toujours. Après un accueil chaleureux, la maîtresse des lieux nous conduit dans une loge afin de tester la nouvelle perruque que ma mère décidera de porter durant les prochains mois. Le jeune homme qui va s'occuper de sa mise en beauté ne devrait pas tarder. Nous tentons alors, Jacqueline et moi, de distraire maman en échangeant deux-trois banalités, mais rien n'y fait, l'atmosphère s'attriste. Comme cela doit être dur. Je veux dire, imaginez-vous un peu perdre vos cheveux... ? C'est terrifiant n'est-ce pas ? Cette épreuve doit être si douloureuse dans la vie d'une femme... C'est symbolique. C'est comme apprendre que l'on ne peut procréer ou encore même que la ménopause s'est installée. Perdre sa chevelure c'est perdre une part de féminité. Elle se regarde dans le miroir et semble si songeuse. À quoi peut-elle bien penser ? Que c'est injuste ? Qu'il est possible qu'elle n'assiste pas aux mariages de ses enfants ? Ou bien se dit-elle qu'elle a peur ? Peur de quitter la vie ? Ses yeux disent aussi qu'elle n'a jamais baissé les bras et que ce n'est pas aujourd'hui qu'elle commencera. Le spécialiste est de retour. Son physique d'asperge rend sa gestuelle dynamique et délicate, façon Marais. Pour celles qui ne connaissent pas le Marais, c'est le quartier phare de la communauté homosexuelle à Paris. Très sympa, très gai, il est devenu l'un de mes quartiers fétiches pour papoter entre copines autour d'un café. L'asperge nous présente le catalogue des coupes avec grand enthousiasme.

« Alors, le choix des couleurs : blond vénitien, platine, californien, noir, prune, carotte, châtain, brun, chocolat, caramel, y'en a pour tous les goûts ! Que pensez-vous d'un blond platine ?

— Quoi ? lui rétorque la première concernée. Voyons, un peu de sérieux, vous pensez franchement que cela m'irait ? »

Oui franchement ? Ma mère est-elle du genre à s'habiller avec des minishorts et à assumer son âge à coups de *botox* ? L'asperge me déçoit, mais cependant je le pardonne quand je remarque que son absurdité a fait rire maman. L'ambiance se détend peu à peu et la complicité s'invite à la séance d'essayage. Au bout de quelques minutes, elle finit par trouver son bonheur.

« Tu fais le bon choix, maman ! Elle est mortelle, fraîche et du moment ! Qu'en penses-tu Jacqueline ?

— C'est vrai, ta fille a raison, elle te va comme un gant.

— Vous pensez... ? En effet, elle a l'air plutôt réussie, dit-elle en s'observant dans la glace. Mais vous savez, un rien m'habille ! »

*Un rien m'habille* plaisante-t-elle, c'est une sacrée leçon de vie et elle m'épate encore et encore. Pour récompenser ce courage et cet optimisme, nous nous régalerons ce soir autour d'un bon plateau de fruits de mer, d'autant plus que j'ai un heureux évènement à fêter : aujourd'hui marquait la fin de ma brève, mais intense expérience aux *Galleries Lafayette*. Une page professionnelle se tourne, encore. Au fait, j'ai complètement oublié mon mec et sa proposition !

Est-ce bon signe ?

## CHAPITRE 6

### DU CHANGEMENT DANS L'AIR

Il ne m'aura fallu qu'une semaine pour avoir des retours concernant mes nouvelles recherches d'emploi. *Hermès, Prada, Louis Vuitton* ont souhaité me faire passer des entretiens. Prestigieux, non ? Moi-même, je n'y croyais pas à tel point que la DRH d'*Hermès* dut me répéter à trois reprises le nom de l'enseigne que j'avais à l'autre bout du fil. Cependant, le poste de vendeuse qu'ils me proposaient m'a filé entre les doigts, puisque mon manque de repère dans un quartier où je n'avais jamais mis les pieds me coûta quinze minutes de retard. Autant vous dire que mon sens de la ponctualité avait grillé toutes mes chances, et ce, bien avant même de débiter l'entretien. Quant à *Prada* et *Louis Vuitton*, j'ai eu le luxe de décliner les propositions au profit du premier employeur qui décrocha son téléphone, c'est-à-dire Jean-Marc Gouve. Oui, il s'agit bien du coiffeur, et non, je n'ai aucune qualification en matière de cheveux. Pourquoi lui ? Parce que je suis curieuse et souhaite en savoir davantage sur l'aventure dans laquelle il s'est embarqué. Vous comprendrez de quoi je parle lorsque je me retrouverai nez à nez avec lui, car à présent j'ai un tout autre dilemme. Robe ou pantalon ? Ballerines ou talons ? Cheveux lâchés ou chignon ? Comment faut-il se présenter face à un *businessman* qui gère un petit empire à travers le monde et à qui bien sûr l'apparence n'échappe pas ? La femme, c'est sa vie, son succès, son inspiration. La beauté est son monde. Et moi, je me dois d'être à la hauteur de ce monde. Alors tout compte fait, les risques ne seront pas de la partie : *exit* la robe et le pantalon noir, place au jean brut et slim, à la chemise blanche cintrée, à la veste en velours camel et aux pétillants talons rouges, sans oublier la ceinture qui fera toute la différence. C'est sport, chic et conventionnel. Enfin, un chignon et un maquillage *soft* relevé de rouge sur les lèvres feront l'affaire. Direction le 8<sup>e</sup> arrondissement non loin de la prestigieuse avenue Montaigne. D'ici une heure, je saurai si enfin ma vie professionnelle a un sens.

« Bonjour, j'ai rendez-vous avec M. Gouve.

— Au fond du couloir à droite.

— Merci. »

Trois tocs frappent à la porte du grand patron.

« Entrez. »

À première vue, je découvre une pièce circulaire qui me laisse sans voix. De grandes fenêtres laissent entrer une lumière flamboyante permettant ainsi d'illuminer le caramel gourmand qu'offre le parquet. Je me sens petite quand j'observe la hauteur sous plafond et surtout quand je constate finalement que cette pièce qui fait office de bureau est bien plus vaste que mon habitation. Évidemment, vient s'ajouter à ce magnifique décor, le maître des lieux confortablement assis sur son fauteuil pivotant.

« Bonjour, mademoiselle ! » Son grand sourire annonce la couleur : malgré sa notoriété, il paraît accessible et chaleureux. Costume gris, chemise blanche au col ouvert et sans cravate, l'homme a du style. D'une main ferme, je répons à sa poignée de main. Mon coup de fil vous a surpris, non ?

« Bien, à vrai dire oui. Ce n'est pas tous les jours qu'un homme à la tête d'une entreprise aussi importante s'occupe lui-même du recrutement. Je suis... honorée !

— Vous êtes une privilégiée, je ne le fais pas à chaque fois, plaisante-t-il. Alors nous sommes bien d'accord, il ne s'agit pas de coiffure, je vous présente donc le *deal* : depuis quelques mois, j'ai lancé ma propre ligne de prêt-à-porter. Surprenant, n'est-ce pas ? Pas tant que ça, excepté que je suis le seul et le premier dans le milieu de la coiffure à m'être lancé dans cette aventure. Pourquoi ? Parce qu'évidemment j'aime la mode. Mais aussi parce que ma première volonté, et ce, depuis toujours, est que la femme se sente belle. Comme vous le savez, dans mes maisons de beauté elles sont coiffées, manucurées, épilées, etc. Mais il manquait quelque chose et je l'ai trouvé. La femme « Gouve », je veux aujourd'hui qu'elle se sente encore plus belle de la tête au pied, et avec ma collection de vêtements. Qu'en pensez-vous ? »

J'en pense que je suis flattée. C'est bien une des rares fois où un employeur me demande mon opinion, d'autant plus que je suis envoûtée par son projet et lui raconte alors à mon tour mes impressions et mon parcours « atypique, mais riche », comme le souligne-t-il.

« Et bien, vous avez un sacré bagage avec vous pour seulement vingt-cinq ans, j'apprécie. »

Il apprécie ? Fastoche... Il semblerait que l'affaire soit déjà dans le sac. Au moins, il ne s'embête pas avec cette foutue mitraille à questions... Vous savez, celle qui vous flingue durant la majorité des entretiens. Ce que vous aimez lire, si vous avez un *Facebook*, si c'est dans leur intérêt de vous embaucher, si vous avez des frères et sœurs, pourquoi vous ne pratiquez pas une activité physique ou encore si vous avez peu ou beaucoup d'amis. Ont-ils réellement besoin de savoir si vous êtes une fervente écolo ? À croire que vous postulez pour la NASA ou pour une entreprise du CAC. Et les questions sont parfois si absurdes que vous vous demandez à combien va vous revenir cette séance de psy. Cher, car ces interrogations vous auront tellement retourné le cerveau que vous en avez même oublié le sujet à défendre, à savoir vous. Sauf que ça, vous le constatez une fois dehors, car hélas vous avez merdé dans vos réponses qui s'alimentaient essentiellement à base de « Euh.. ? Hein ? Pardon ? Non, ce n'est pas ça que je voulais dire ». Prochain candidat s'il vous plaît ! Monsieur Gouve lui, a une méthode bien moins masochiste et bien plus efficace : le *feeling*. *Thank's God*, il existe encore des gens simples sur cette terre.

« Bon... Ne tournons pas autour du pot. Je vous propose le poste de responsable de boutique, qu'en dites-vous ?

— Vraiment ? Vous m'offrez le poste ?

— Si vous souhaitez rejoindre notre maison de beauté, je serais ravi de vous avoir dans notre équipe. Les cartes sont entre vos mains. »

Comment pourrais-je jeter ces cartes en l'air ? Sans compter le fait que je bénéficie de tous les avantages que propose l'enseigne : manucure, soins des pieds, coiffure et épilation ! Plus d'une femme jouerait à l'idée de se faire chouchouter quand bon lui semble et ce, sans déboursier le moindre centime. Une sacrée économie dans le portefeuille d'une gonzesse.

« C'est avec plaisir que j'accepte votre offre, M. Gouve !

— Parfait ! Vous commencerez mercredi prochain, ainsi ça vous laisse quelques jours de repos. Je vous raccompagne, Emma ! »

Comme sur des roulettes ! Le *deal* est conclu, et pour une fois, j'ai l'impression qu'il est *clean*. Qu'il n'y a pas une fausse note dissimulée je ne sais où ! Serait-ce possible ? Le temps nous le dira. Mais aurais-je dû lui faire savoir que maman n'a pas une bonne santé, et que si par malheur cela s'aggravait, j'abandonnerais tout sans hésiter ? Non, certainement pas. Qui dit que j'aurais eu le

poste dans ces conditions ?

« Allô, maman ? C'est bon, je suis priiiiiisee !!

— Oh, c'est pas vrai ? Super ma poupette, je suis si fière de vous et tellement soulagée ! »

Mercredi est très vite arrivé. Malheureusement, mon extase à prendre mes nouvelles fonctions n'est pas au *summum* de ce qu'elle devrait être. Je suis angoissée, tremblante et à fleur de peau, même si je me convaincs que cela ne se lit pas sur mon visage. J'adopte un sourire instantané qui deviendra, dans les prochains mois, un automatisme. La raison de cet état est justifiée. Hier, maman a été admise en urgence à l'hôpital, car sa santé s'est soudainement détériorée. Sa toux est devenue incessante et sa respiration a fortement faibli. Les conséquences de la chimio. Nous pensions, en l'amenant, qu'elle resterait tout au plus jusqu'à la fin de la semaine, or le verdict de son oncologue nous prouve le contraire. Il est si fatal que je ressens un terrible coup de poignard dans la poitrine : *la chimio de votre mère a abîmé son cœur, ce qui explique qu'il ne pompe plus correctement. Et les cellules cancérigènes ont maintenant attaqué ses poumons... Je suis désolé.* Mon cerveau ne réceptionne plus les informations. Il doit s'adresser aux mauvaises personnes, il y a erreur. Mais non, c'est bien à mon frère, ma sœur et moi qu'il s'adresse. Par la suite, il prend des pincettes pour nous faire passer son ultime message. En gros, *il n'y a plus rien à faire. C'est une question de quelques jours.* Ces quelques mots font l'effet d'une bombe. Autant vous dire qu'à ce moment même, mes neurones ne fonctionnent plus, mon cœur bat la chamade, je sens un goût amer remonter dans ma gorge et mes yeux sont à deux doigts d'assouvir la soif de tout un peuple. Je hais cette sensation d'impuissance et de vulnérabilité. Cette fois, c'est un problème sans solution et je ne souhaite alors qu'une seule chose sur le moment : être emportée par les cieux avant de supporter le pire que la vie pourrait me faire subir, perdre ma maman. C'est le chaos dans tout mon être, je ne sens plus mes jambes, et pourtant, mes putains de pieds sont bien scotchés à la terre. Nous sommes tous les trois sous le choc, c'est un tsunami dans toute sa splendeur, c'est un monde qui s'écroule, c'est le néant. Comment est-ce possible ? On ne peut pas y croire, mais c'est pourtant la réalité. Jamais un jour, je n'aurais cru qu'une réalité serait si dure à encaisser. D'ailleurs, je ne l'encaisse pas.

« Docteur, nous sommes un peu perdus, car maman nous affirmait en février dernier que ses bilans confirmaient une petite amélioration... Alors que s'est-il passé ? » demande Charlotte émue aux larmes.

Avec ses yeux remplis de compassion et nous prenant comme trois orphelins démunis de tous pères, le grand savant prononce sa réponse avec douceur...

« Chers enfants, je suis terriblement désolé de vous apprendre ça, mais les bilans de votre maman n'ont jamais montré le moindre signe d'espoir. Elle vous a dit cela afin de vous protéger. C'était très courageux de sa part. »

Le stress et la peur au ventre m'ont habité pendant mes quatre premiers jours de taf qui se sont par miracle, bien passés. Le seul regret, c'est que j'ai senti un poulailler jacasser derrière mon dos. Ce poulailler, ce sont mes chers collègues, coiffeurs, coloristes, manucures, esthéticiennes, blondasses de l'accueil. Mes oreilles ont sifflé et je devinais alors des : *elle se prend pour qui la nouvelle ? Va pas faire long feu comme toutes les autres d'ailleurs... Responsable ? Il l'a pêchée au berceau ou quoi ? Pourrait lâcher un sourire quand même...* Etpiapiapia et piapiapia... Réellement ? C'est le cadet de mes soucis. J'ai d'autres chats à fouetter, même si j'espérais un peu plus de chaleur humaine de leur part. Mais à croire que j'attire les convoitises...

« En mai, fais ce qu'il te plaît ». Diction à la noix et brins de muguet aux oubliettes tant qu'on y est ! Les beaux jours sont censés apparaître, les oiseaux sont censés chanter, les terrasses de café sont censées être bondées et les touristes sont censés faire la queue dans tous les musées parisiens. Et moi, je suis censée apprécier les charmes de notre cher et délicieux Paris. Berk, j'ai envie de vomir. Paris et ses sucres d'orge me dégoûtent, je les déteste. Plus rien n'existe pour moi désormais, excepté l'Institut Curie.

Aujourd'hui, mes clientes ont décidé de faire péter leur carte bleue, la boutique fait office de chantier, y'a des fringues dans tous les sens, la caisse bat son plein. Le boulot et ces dames me font le plus grand bien, car mon esprit est « occupé ». Je ne veux surtout pas me retrouver seule, je ne veux pas qu'elles partent par peur de me noyer dans mon chagrin. Je les aime, mes clientes. Elles sont pour la plupart douces, cultivées, soignées et ont toutes un petit quelque chose d'instinct maternel. Un peu de baume à mon cœur ne fait pas de mal. Le téléphone sonne.

« Gouve Store, bonjour.

— Emma, c'est moi ! Je viens immédiatement te chercher en taxi, l'hôpital a appelé. » C'était ma sœur.

À nouveau ce goût de gerbe qui m'envahit et ses larmes de croco qui vont débouler sur-le-champ. Mes clientes lancées dans leur essayage abandonnent lin et soie, et comprennent qu'un malheur vient de frapper à ma porte.

« Je suis... désolée, mesdames... Je dois vous quitter, c'est une urgence... », leur dis-je en bégayant.

La voiture est arrivée, je laisse les commandes de la boutique à la directrice du salon, j'attrape mon sac, oublie ma veste et saute dans le taxi. Sur la route, Charlotte me tient la main. Sous mes yeux, je regarde Paris qui, pour la première fois, ne reflète plus la moindre magie. Ma tante, ma cousine, mon parrain et ma marraine sont déjà à Curie. Papa doit arriver demain. Il a fallu « prévenir » la famille, car l'état de maman est très préoccupant. À travers la fenêtre de sa chambre, je l'observe avant d'y pénétrer. Tous ces fils autour d'elle reliés à son si beau visage. Ce masque qui couvre son nez... Ce bruit régulier de gouttes qui tombent. Ce ciel gris. Une seule question me vient alors en tête. Comment en est-on arrivé à ce stade ?

Je l'imagine encore fraîche et rayonnante comme je l'ai toujours perçue. Dans sa petite robe jaune portée avec tant d'élégance. Un teint souvent hâlé et sublimé par un sourire exprimant tant de joie de vivre et des yeux pétillants de mille éclats. Une petite robe jaune portée à tous ses âges, reflétant nos années de bonheur en Afrique et nos étés magiques dans les jardins de Bagatelle, notre maison de campagne. Maman c'est mon idéal, mon régal. Malgré l'échec de son mariage, elle est justement à elle seule tout ce que représente la femme à mes yeux. Une force employée à toute épreuve, une persévérance sans limite, une intelligence comme j'en ai rarement connue, une femme de pouvoir dans un milieu diplomatique macho, une gaîté et un optimisme sans relâche, une féminité tant admirée par les uns et les autres, et, bien sûr, un amour inconditionnel porté à ses enfants. Aujourd'hui, quand je fais le bilan, je suis consciente que maman est unique en son genre, et qu'à son insu, elle m'a appris les valeurs de l'être féminin.

Dans ce lit d'hôpital, j'ai du mal à croire qu'il s'agit d'elle. Comment la maladie a pu à ce point s'acharner ? Pour la première fois de sa vie, et même si elle a tout essayé, elle ne peut lutter. La maladie n'a pas de pitié pour sortir son artillerie. Mais maman continue à nous sourire, blague avec

nous, nous demande pourquoi on n'est pas au travail.

« Je finis plus tôt en ce moment. »

Le plus terrible, c'est que nous lui masquons tous la vérité afin de la protéger. Impossible de lui exprimer notre tristesse et notre désespoir. Mais fidèle à elle-même, elle ne baisse pas les bras. Bien au contraire, elle nous parle de l'avenir, souhaite dès la semaine prochaine descendre à Bagatelle, parle de la future boîte aux lettres qu'il faut installer, du gazon qu'il faut tondre et pense déjà à un nouveau traitement de chimio. Sauf qu'il n'y aura plus de Bagatelle, pas de boîte aux lettres, pas de jardin tondu et encore moins de nouveau traitement de chimio. Tout cela est inhumain, sadique. C'est cruel de connaître la fin avant l'heure et de faire comme si de rien n'était devant elle. J'ai envie de chialer à chaque fois qu'elle exprime un souhait de bonheur. Je me perds dans le paysage, dans son ciel toujours gris et dans ces arbres sombres... Je ne peux m'empêcher de penser que plus jamais maman ne ressortira d'ici, que plus jamais nous n'irons prendre un verre en terrasse, que plus jamais elle ne pourra savourer son café du matin dans sa maison de campagne et que surtout, elle ne pourra pas dire au revoir à sa mère. J'aimerais m'évanouir pour ne plus jamais ouvrir les yeux. Je voudrais quitter la vie avant qu'elle tire sa révérence.

Mais le temps est venu où je dois avouer la vérité à Sofia, ma responsable et compagne de mon boss. Courageusement, dans le couloir de l'hôpital, je compose son numéro.

« Bonsoir, Sofia. J'imagine que vous êtes au courant que j'ai dû partir précipitamment. Voilà, ma maman est gravement malade elle a un cancer. Je suis encore à l'hôpital. Les médecins sont très pessimistes, ils parlent de quelques jours... », c'est à ces mots que je fonds en sanglots. Je ne l'entends pas à l'autre bout du fil, je l'imagine gênée et terriblement triste pour moi, pour nous.

« Emma, je suis désolée, vous ne pouvez pas imaginer à quel point. Restez auprès de votre mère, je suis actuellement avec Jean-Marc, il vous soutient, et ne vous en faites pas pour le boulot. L'essentiel c'est votre mère. Ne perdez pas espoir .

— Merci à vous deux. Hélas, il n'y a plus d'espoir.

— Ne dites pas ça, Emma. Il y a parfois des miracles. »

Je ne crois plus aux miracles.

« Merci, bonsoir Sofia.

— Bonsoir Emma, et soyez forte. »

Ce soir, ma tante dormira au chevet de sa sœur. Et nous, et bien nous tenterons une quelconque distraction. Le mieux serait de s'endormir devant le petit écran afin de ne plus penser une fois la lumière éteinte. Mais à ce moment-là, je prierai de toutes mes forces.

# CHAPITRE 7

## LA VIE

Une lueur d'espoir. Après une semaine passée entre ces quatre murs, c'est un véritable miracle qui se produit. Maman a repris du poil de la bête ! Son oncologue est le premier surpris. Elle marche, parle parfaitement, s'habille, prend l'air dans le jardin de l'hôpital et se fâche même contre nous quand nous sortons des idioties. C'est plutôt bon signe, son caractère est de retour... Les vrais sourires reprennent vie, même si son médecin tire la sonnette d'alarme.

« Le moral et la santé de votre mère sont spectaculaires, mais cela ne change rien dans son pronostic médical. La maladie est toujours là et gagne du terrain. Ne vous faites pas de faux espoirs... »

La ferme ! Voilà, c'est que j'ai envie de répondre. Évidemment, je ne me permettrai pas, mais je voudrais crier sur tous les toits : laissez-nous croire bordel ! Pourquoi faut-il toujours que les médecins broient du noir ? Même si je ne mets pas en cause une seconde leur talent et leur extraordinaire savoir-faire, ils n'ont cependant pas la science infuse ? Chaque corps humain est unique et par conséquent personne ne réagit de la même façon. Le surprenant *come-back* de maman est peut-être inexplicable, mais si son corps décidait finalement de reprendre le match afin d'expédier son adversaire ? Je suis réaliste, je sais que les chances sont maigres. Mais pourquoi pas ? Après tout, l'espoir fait vivre et l'attente fait mourir.

Dix jours d'arrêt après seulement trois jours de taf. C'est un record, je marque brillamment mon entrée dans la société. Mille mercis à Jean-Marc et Sofia en leur précisant bien sûr que rien n'est gagné et qu'il se peut que je me mette une nouvelle fois en *stand-by*, au cas où. Nous sommes lundi et enfin le soleil brille, je profite de cette journée de repos pour décompresser au jardin du Luxembourg en compagnie d'un ami. Manu tente par tous les moyens de me faire rire, mais sans résultat.

« Waouh ! Emma, j'entrevois enfin un soupçon de banane prendre vie sur ton visage... Je déconne bien évidemment, je sais ce que tu endures ma pauvre chérie .

— Merci Manu, mais je ne sais plus quel effet ça fait de sourire, alors rire, n'en parlons même pas... »

J'observe ce coin de paradis ancré en plein cœur du Quartier Latin. D'où nous sommes assis, j'apprécie le Palais du Luxembourg qui abrite nos sénateurs. La pelouse est impec, tondu au centimètre près et les fleurs resplendent sur ses vingt-trois hectares de jardin. J'apprécie aussi les sourires qui se lisent sur les visages des enfants, les mots doux murmurés à l'oreille du bien-aimé, les pigeons qui picorent les miettes d'un jambon beurre, le jeune homme plongé dans les folles aventures de son bouquin ou encore cette mamie qui, comme moi, observe ce grand manège. Dans ce coin de paradis, j'ai la triste sensation que le bonheur ne m'est pas permis, et pourtant, je rêverais d'arpenter ces chemins fleuris au bras de ma mère. La vie me le permettra-t-elle encore ? *Inch'Allah*, comme dit si bien l'homme arabe.

« Manu, le temps est venu pour moi de te quitter, je vais aller à Curie. Merci pour cet instant d'évasion, ça m'a fait le plus grand bien. »

C'est drôle de voir à quel point Curie s'est imposé dans mon quotidien. « Je vais à Curie » sonne

comme si je disais « je vais au sport, je vais au taf » ou encore « je vais à l'épicerie ». C'est maintenant une normalité. Curie et ses environs nous sont, à tous, devenus familiers ! Par exemple, il y a la pénible côte de la rue Montagne Sainte-Geneviève, la Place du Panthéon vue et revue et souvent déserte. Je remarque que nous sommes toujours seuls au moment de la traverser, une sorte de western imaginé sous un soleil de plomb. Il y a enfin la regrettable rue d'ULM qui possède notre seconde maison, l'Institut. Et, comme tout bon Parisien qui se respecte, nous avons déniché notre nouveau QG dans ce quartier. Un café situé quasiment au pied de Curie et dont nous plaignons d'ailleurs la cause, puisque celui-ci doit n'accueillir que des âmes en peine ! Imaginez un peu l'ambiance... Des clients meurtris par de douloureuses et interminables attentes : celle d'une guérison, celle d'un verdict ou encore celle d'un décès. Il y a ceux qui ne parlent plus, ceux qui ne cessent de remuer la cuillère dans un café froid et encore ceux qui essuient des larmes. Heureusement, il y a aussi la clientèle de bureau et de quartier qui réveille un peu ce malheureux tableau. Quoi qu'il en soit, il est notre échappatoire, il remplit nos estomacs et il nous tient éveillés grâce à sa caféine. Enfin, il y a ce fameux panneau publicitaire qui a le mérite de nous distraire, ma sœur et moi, grâce à ses annonces qui sont censées nous faire rêver.

« Emma, ça te tente un super kébab dégoulinant prêt en deux minutes aux micro-ondes ?

— Sans façon, merci ! Surtout que le message véhiculé par cette famille se traduirait par : c'est absolument dégueu', restez fidèle à votre Turc ! On a fait ça juste pour le pognon ! »

Quant à l'âme de l'hôpital, elle est morbide. Toujours cette odeur de javel qui assaisonne des couloirs neutres et sans personnalité. C'est froid et le silence qui règne est particulièrement pesant. À chaque fois que j'y mets les pieds, je me sens coupée du monde. De toute façon, il est impossible de s'y habituer, c'est pour cela que je m'empresse toujours de retrouver la chambre de maman. Sauf que là, elle ne s'y trouve pas ! Mais où est-elle donc passée ? Je ne l'aperçois pas non plus à la cafétéria. Soudain, j'ai peur et la panique s'empare de moi. Je ne réfléchis pas et me précipite vers le dernier endroit où elle pourrait se trouver. Je pousse violemment la porte du jardin de l'hôpital et du haut des marches je la cherche du regard, mais ne la vois pas et m'imagine alors le pire. Dans quelques secondes, mon cœur devrait s'arrêter de battre...

« Hey, poupette ! » résonne au fond du jardin.

C'est elle ! Avec Jacqueline, quel soulagement, je respire à nouveau ! Maman profite tout simplement du soleil, comment n'y ai-je pas pensé ? En fait, à Curie on finit par devenir parano. Mais enfin mes esprits retrouvés, je savoure cet instant privilégié. Nous discutons de tout et de rien, nous rigolons, nous partageons un instant de paix au milieu de jolies fleurs et d'arbres dont la sagesse nous rassure. Le temps s'est arrêté, c'est magique, poétique, et pourtant je profite de chaque seconde pour que tous ces instants pendant lesquels je regarde maman soient des clichés de plus dans ma mémoire. Elle est si belle.

« Regarde maman, sur le chemin je me suis achetée cette petite robe noire. »

— Mais voyons ma poupette, elle est bien jolie, mais n'est-elle pas trop chaude pour ces temps-ci ?

— Euh... c'est possible, attends je regarde l'étiquette. En laine et viscosse de bambou...

Bien, j'comprends mieux pourquoi, rit-elle. Mais elle vous ira à ravir, j'en suis certaine. »

C'est ainsi que nous terminons l'après-midi, au soleil. Maman semble détendue et pourtant son regard trahit de la mélancolie, comme s'il pressentait le pire. Mais je ne veux pas chercher plus loin, préférant remarquer ce que la vie nous a offert : un miracle. Car ces derniers jours, j'ai

retrouvé ma maman d'avant, avec le sourire et l'énergie. Il y a encore peu, cela me paraissait inimaginable, je pensais que sa chambre serait notre dernier lieu de rencontre. Alors, puis-je à nouveau prendre le risque d'y croire... ?

La réponse est non. La suite des évènements va s'enchaîner à la vitesse de l'éclair. Cette même semaine, maman ne répondra plus à mes appels, encore moins à mes textos. Elle fera savoir à l'équipe médicale qu'elle ne souhaite plus de nos visites. Mais pendant ce temps, je panique au travail. Qu'est-ce qui cloche, bordel ? Les pires scénarios fusent dans ma tête au point que je pourrais inspirer le septième art hollywoodien. La peur est l'actrice principale. Et si c'était maintenant l'acte final ? C'est décidé, ce soir je me rendrai à l'hôpital, et ce, malgré le refus de maman, ensuite je passerai faire un tour à l'anniversaire d'Aurore, même si le cœur n'y est pas. Mais au moment de fermer la boutique, mon téléphone se met à vibrer. C'est ma sœur.

« Emma, on ira demain ensemble. C'est dimanche et la fête des Mères. Maman doit se reposer, donc va tranquillement te changer les idées à ta fête », me suggère-t-elle.

Étrange sa réaction, mais je n'insiste pas. En fait, je n'ose plus émettre la moindre hypothèse par peur d'entendre des réponses qui pourraient m'achever. Alors je suis son conseil et la soirée bat son plein. Champagne, cadeaux, sourires, rencontres. Je fais semblant d'être bien, car la vérité est que je suis à mille lieues d'ici. La présence d'Ingrid ne suffit pas, je n'ai décidément pas le cœur à la joie. Tout ça me semble soudain superficiel... Je n'ai que ce mauvais pressentiment qui me rappelle que je fais hélas encore partie du monde des vivants. Cependant, je tiens à remercier le *Moët* qui me fait légèrement oublier mon SOS détresse.

Dimanche matin. Le réveil n'est pas digne d'une pub *Chicorée* où les petits comme les grands ont ce *smile* insupportable. Heureusement, j'ai la gaîté des deux matous. Le second matou c'est Poussette, la chatte coquine de maman que je loge provisoirement depuis plus d'un mois. D'ailleurs, elle dévergonde Jack qui ne peut s'empêcher de faire son macho. Sauf qu'elle a l'art de le faire tourner en bourrique. Mon chat manque parfois de dignité... Faudra que je songe à y remédier. Charlotte est déjà à Curie et me conseille de respirer un bon coup avant de rentrer dans la chambre. L'infirmière, douce comme une crème, me demande si je vais bien. Je ne sais même plus quoi répondre à cette question, à part que je subis tout simplement. Mais bon sang, pourquoi prendre autant de pincettes ? Qu'il y a-t-il derrière cette porte ? Il y a que le choc est immense. L'effet d'une bombe. Je reste abasourdie devant son lit. Maman est dans un pseudo coma shootée à la morphine et autres médocs. Son visage est pâle, son corps est raide, on pourrait croire qu'elle n'est déjà plus de ce monde, mais les machines médicales prouvent le contraire. Il n'y a désormais plus de communication possible. Je prends sa main dans la mienne, je la serre, espérant qu'elle fasse de même, mais rien. Aucune réaction. Elle dort encore et encore. Soudain, elle parvient à ouvrir les yeux quelques secondes pour réclamer du *Schweppes* dont elle ne boit finalement pas une goutte faute de force. A-t-elle remarqué que nous étions là ? Mais ses yeux bleus se referment doucement et je prends peur quand je me rends compte que c'était certainement la dernière fois que je les voyais. L'épreuve est si insoutenable que nous quittons la chambre pour éclater en sanglots dans les bras de l'infirmière.

Deux paumées. Nous sommes, ma sœur et moi, deux paumées errant en plein cagnard à l'heure où de nombreux Français célèbrent chaleureusement la fête des Mères. Les marches du Panthéon ont pitié de nous et supportent gentiment nos petites fesses. Encore une fois, cette place est déserte. À l'aide de petites blagues à deux balles et de souvenirs heureux, nous essayons de relativiser pour

anticiper l'avenir. Mais quel avenir sans maman ? À nos yeux, y'a pas d'intérêt à en avoir.

Après une heure de réflexion silencieuse, Charlotte propose qu'on rejoigne Séb, son fiancé, qui nous prépare un délicieux repas. Un couple d'amis est invité à notre table. Un moment à moitié savouré puisque quoi qu'il en soit l'angoisse nous accapare. Le téléphone est d'ailleurs, dans ces périodes, un terrible objet symbolisant la peur. Ses « drings » que vous êtes, par la force des choses, obligé de stopper parce que vous devez affronter la réalité à l'autre bout du fil. Après le poulet, je m'apprête à croquer dans mon camembert quand soudain ce foutu objet sonne. Immédiatement, les larmes noient les yeux de ma sœur et je comprends aussitôt ce qui nous attend.

« Emma... C'était l'hôpital. C'est la fin... Faut prévenir la famille. »

En une heure chrono, tante, marraine, cousins et amis envahissent la chambre et le jardin de Curie. La journée se passe sous l'influence de la morosité. Ce soir, ma tante dormira au chevet de sa sœur. Tu parles d'une fête des Mères. Juste mémorable à jamais...

Lundi, le travail n'est évidemment plus à l'ordre du jour. Nous sommes tous aux côtés de maman à attendre. Attendre quoi d'ailleurs ? Son départ ? Oui, forcément car il n'y a plus d'autre issue possible. Nous sommes définitivement impuissants face à la maladie, je voudrais croire à une potion magique, à une médecine parallèle ou à un docteur House qui pourrait modifier la fin de l'histoire. Mais c'est irréversible. La scène est tellement irréaliste que je me demande quand est-ce que quelqu'un va crier « coupez ! ». Un coup de théâtre se produit dans la journée lorsque mon père entre pour la première fois dans sa chambre. Miraculeusement à ce moment-là, elle s'est enfin réveillée. A-t-elle senti la présence de celui qu'elle a tant aimé ? L'a-t-elle attendu pour un dernier regard avant de s'envoler pour les cieux ? Je pense que oui. Sur son lit elle s'est redressée, sa coquetterie a repris les rênes, ses yeux océan se sont éblouis et son doux sourire s'est exprimé juste pour lui, le temps d'une minute ou deux. Et moi j'ai manqué ça... C'est injuste et j'en suis presque jalouse. Lui, qui n'a pas su lui rendre autant d'amour en retour ! Mais il est incroyablement triste, comme s'il regrettait certains choix... Ce soir, Charlotte et moi tentons en vain de trouver le sommeil auprès de notre maman. C'est une mission impossible à mener, et même si Chopin nous joue sa musique. L'*iPod* tourne en boucle dans sa chambre afin de l'apaiser. Elle a toujours adoré le classique.

Mardi 1<sup>er</sup> juin. Aujourd'hui est un jour qui calque les précédents. Cafés au jardin, angoisses, souvenirs remémorés, pleurs, quelques timides rires remplissent ces interminables journées. Je ne me sens apaisée que lorsque je caresse les joues de maman, que je lui masse les mains ou que je la regarde tout simplement.

18 h 30. Mon chéri est avec moi. Mon visage est mouillé par mes larmes lorsque j'embrasse maman pour lui dire au revoir. Je la regarde de toutes mes forces dormir profondément. On croirait un ange. Mon cœur me dicte que ce soir est son soir, mais je ne veux pas y croire, je me dis que je la verrai demain, car de toute évidence il n'est pas possible qu'une maman quitte ses enfants. Un vrai déchirement de quitter sa chambre, bien plus que les autres fois. Et dehors, plus je m'éloigne plus je sens que je la perds. À ce moment-là, j'ai envie de ne plus exister ou de rester avec elle jusqu'à ce qu'elle parte pour qu'elle m'emporte dans ses bagages invisibles. Mon existence est vide et vulnérable. Ce que je mange ce soir avec Louis, je ne le sens même pas. Manger pour manger. Il zappe sur *Pékin Express* pour essayer de me divertir. Je regarde sans regarder. Je ne peux m'empêcher d'être ailleurs et de subir cette souffrance qui m'habite, qui me torture à petit feu depuis des jours.

22 heures. Mon horrible téléphone vibre. Un texto de mon frère qui à son tour ce soir est resté dormir avec elle. Je compose le code du téléphone afin d'accéder au message.

« Maman vient de nous quitter. »

De battre, mon cœur s'est arrêté. Pas un mot ne sort, je reste bloquée sur le message, je vois mes mains trembler, je sens les larmes monter. La Terre ne tourne plus quand soudain des cris et des pleurs surgissent en trombe. Je me lève et tombe brutalement, je me lamente en criant : *maman, non ne pars pas je t'en prie, ne pars pas ne me laisse pas seule ! Où es-tu ?* Je regarde dans le vide en me persuadant que je peux la voir. Louis est paniqué, il ne me maîtrise plus. Une vision me vient alors : ces moments lorsqu'on regardait aux informations ces femmes arabes pleurer, crier sans plus aucune retenue parce qu'elles avaient perdu un fils ou un mari, on avait toujours maman et moi un petit ton moqueur. Comme si c'était mille fois amplifié. Maintenant, je comprends parfaitement ce que ressentaient ces femmes arabes, car aujourd'hui je suis comme elles. Et vous est-il déjà arrivé de faire un truc absolument aberrant dans un moment grave ? Je pense que bizarrement c'est souvent le cas. Ma sœur par exemple, n'avait qu'une idée en tête après un accident de voiture : retrouver ses barrettes à cheveux, alors qu'elle venait de subir quatre tonnes pour finalement s'éjecter à cinquante mètres de l'autoroute. Moi, ce soir, au lieu de claquer la porte pour me rendre le plus vite possible à l'hôpital, je décide de brancher mon fer à lisser. J'attends qu'il chauffe, puis je me fais quelques mèches en me regardant pleurer comme une madeleine. Mon inconscient me joue-t-il des tours en me disant d'être belle pour voir maman ? Possible, sauf que désormais c'est fini. Je ne la verrai plus me regarder. Je lâche alors le fer quand je me rends compte de l'absurdité de la situation. Qu'est-ce que je fous, putain ? Deux minutes plus tard, nous voilà dans le taxi. À l'arrivée, nos proches sont en larmes. Sans réfléchir, je commets une erreur quand je me rends dans la chambre de maman. Je la vois comme ça, allongée sur son lit... Juste son corps sans âme. Plus de vie. Plus ces machines électroniques qui fonctionnent. Plus rien. Il y a juste Chopin qui continue à jouer. Faudrait remonter le temps pour la rattraper, mais c'est irrémédiable. Je me sens pauvre, vidée et orpheline. Mon frère et ma sœur sont évidemment dans le même état que moi. Pour soulager nos petits cœurs meurtris, l'infirmière nous confie qu'elle est partie sereinement. C'est déjà ça. Maman a quitté ce monde de brutes pour trouver la paix. La souffrance a cessé de l'abîmer. C'est juste, mais moi je ne trouve pas les mots pour décrire ma douleur. C'est comme si mon corps brûlait de l'intérieur.

Il doit être minuit lorsque nous quittons les lieux. Nous avons besoin de nous retrouver entre frère et sœurs. Il est temps de s'écarter de ce triste lieu, alors nous vagabondons dans les rues de Paris. Il pleuviote, et étrangement, l'atmosphère est paisible, comme si son âme se trouvait tout près de nous, déjà. Cette sensation est une première pour moi. Nous traînons des pieds, car nous ne savons que faire ni où aller désormais. Là où le vent nous mène... Et il nous sème dans un petit bar *rock and roll*. C'est un bon refuge, coloré et légèrement peuplé. Pour la commande, ce sera un whisky pour mon frère Safi et deux bières pour ma sœur et moi. Et aussitôt, une nouvelle tournée. Nous ne pleurons pas, nous préférons échanger des souvenirs heureux. De toute façon, il est trop tôt pour réaliser ce qui vient de se passer. Tout est allé tellement vite. Si je fais le bilan, je conclus qu'il a été particulièrement lourd en émotions. Un mois de Curie, de pleurs, de peur, d'espoir, de désillusions. Un mois où les mots les plus sombres se sont répétés : sous-oxygène, soins palliatifs, poumons attaqués, poumons noyés, cœur fragile, morphine, attente, derniers jours, phase terminale, etc. On en a pris plein la gueule. Et puis c'est loin d'être fini...

Dès le lendemain, la machine infernale « décès » est enclenchée. Pas le temps de se recueillir

quelques instants, car il faut : contacter les pompes funèbres, faire rapatrier le corps dans son village natal situé à trente kilomètres au sud de Limoges, louer une voiture pour s'y rendre, sélectionner les chapitres religieux qui seront lus à la messe, choisir la tombe, choisir la couronne de fleurs, choisir le petit Jésus qui sera posé sur le cercueil, choisir une plaque pour illustrer la tombe et enfin, faire les comptes avec M. Pompesfunèbres. Entre-temps, nos amis nous ont rejoints pour la semaine en guise de soutien. Deux jours que maman nous a quittés et toujours pas de répit. Car qui dit décès, dit aussi notaire. Rendez-vous au petit bourg voisin. Il est bel homme, la quarantaine, je constate que maman n'avait pas fait ses choix au pif... Sauf qu'il est un peu maladroit au moment de nous accueillir :

« Je suis désolé pour votre grand-mère, toutes mes condoléances.

— En fait... nous venons pour sa fille, Geneviève. »

Il est resté un peu con. Sans compter que si tel avait été le cas, j'imagine que nos sièges auraient été occupés par mon oncle et mes tantes. Bref, c'est à son tour de lancer la machine administrative : résiliations de contrats, assurances, impôts et compagnie. Je découvre alors tout ce que peut engendrer un décès et je constate que c'est un redoutable marathon psychologique auquel on n'est pas préparé. La fleuriste a, elle, été dévalisée par les habitants du village, il faut désormais passer commande à Limoges. Enfin, il reste un dernier acte à accomplir pour la cérémonie... C'est donc dans le jardin de notre maison de Bagatelle et à l'aide du soleil que je vais tenter d'écrire ce mot. Mon frère et ma sœur sont à quelques mètres et s'essaient péniblement à trouver aussi ces mots que nous devons lire. Des mots pour dire adieu ? C'est simplement une torture et cela paraît tellement irréel. Il y a trois jours seulement, elle était encore en vie, parmi nous. Et aujourd'hui, on doit écrire des lignes pour lui rendre hommage. J'ai beau me pincer, me foutre des claques, mais je ne sors pas de ce cauchemar. Et puis par où dois-je commencer ? J'ai tellement de choses à lui dire. Mes joies, mes peines, mes peurs, mes frustrations. Lui dire merci surtout, lui dire que je l'aime encore et encore, lui dire qu'elle va me manquer toute ma vie, lui dire que je suis déjà perdue sans elle. Enfin, je voudrais lui dire de me serrer pour ne plus jamais me laisser, lui dire qu'elle nous revienne. Je puise mon courage dans ce ciel radieux, je regarde ce bout de papier et ma main trembler. La plume de mon stylo gigote, le premier mot à écrire est le plus coriace. Plus je dévoile mes pensées, plus les larmes montent, mais je les retiens. On croirait une écriture d'enfant. Mais après une heure, je suis parvenue à trouver les mots, les bons. Je peux enfin lâcher la plume pour m'écrouler et chialer comme une merde. Jamais un jour, je n'aurais imaginé écrire ce genre de lettre, encore moins pour ma mère. C'est fou ce que la vie peut vous mettre à rude épreuve.

Samedi, jour de cérémonie. On se réveille avec une boule dans la gorge, une envie de vomir. La maison est bondée de monde, les amis ont fait le déplacement depuis Paris. Beaucoup sont malheureux comme les pierres. Nous n'avons pas très faim. Une carotte piochée dans le buffet me suffira. Il est temps de se rendre au crématorium, mais cette fois nous refusons de voir notre maman encore sans vie, même si, disent-ils, elle est bien « préparée ». Je découvre là aussi une nouvelle façon d'employer ce mot. Le départ a sonné :

« Voulez-vous monter dans le corbillard ? » nous demande M. Pompes funèbres.

Mon frère articule un « non, sans façon » quand moi je ne sais pourquoi, mais un « oui » surprenant sort de ma bouche. La dernière étape nous attend. Étrange sentiment de voir ma mère dans ce cercueil à l'arrière du véhicule... L'arrivée à l'église me laisse sans voix. Il y a tant de monde. Tout le village, même des gens que nous ne connaissons pas. Une fois à l'intérieur, il n'y a plus une place

assise, c'est bondé. On pourrait imaginer qu'il s'agit là d'une célébrité. La tombe elle, est digne d'un jardin fleuri. Les premières prières commencent et déjà nous distinguons des larmes s'essuyer dans les mouchoirs, mais surtout, très vite nous distinguons les chants des trois petites maîtresses de cérémonie si attachantes, mais dont les notes sonnent particulièrement faux. Nous sommes alors pris de fous rires que nous essayons de dissimuler en pleurs. J'imagine maman penser à cet instant : *un peu de tenue voyons, nous sommes dans une église !* Ou bien même, rit-elle en se disant que décidément ses trois enfants n'en loupent pas une ? À notre tour de passer à la barre pour lire nos textes. J'ose à peine lever les yeux pour voir toute une salle meurtrie par le chagrin. Maman était connue et aimée depuis sa plus tendre enfance par les habitants. Ils ont perdu un sacré personnage, voilà pourquoi l'atmosphère est si pesante. C'est un exploit, nous sommes parvenus à terminer nos lectures dont la mienne s'achève en mémoire pour sa carrière : *désormais, tu mérites enfin le meilleur des postes maman... Celui d'être au Paradis.*

C'est sous un soleil de plomb que nous suivons par la suite le corbillard jusqu'en haut du village pour rejoindre le cimetière. Avant, nous faisons une halte sur la route pour que ma grand-mère puisse de sa fenêtre du salon lui dire au revoir. Imaginez un peu, elle n'était même pas au courant que ma mère couvait un cancer. C'est ce matin même que nous lui avons appris qu'elle venait de perdre son premier enfant. Ses quatre-vingt-seize ans nous ont fait craindre un choc émotionnel qu'elle ne pourrait peut-être pas supporter. Elle n'ose alors prononcer un mot, seulement des larmes et des tremblements. Ses yeux n'en reviennent pas. Comment sa fille a pu partir avant elle ? N'ayant plus la force de marcher, je lui promets de jeter ma rose en son nom. J'obtiens un sourire timide, mais tout de même marqué par une incontestable sagesse. Enfin, nous voilà nez à nez avec le tombeau familial dans lequel messieurs Pompesfunèbres libèrent une place. Un grand silence règne, excepté des larmes qui continuent de couler. Alors que le plus douloureux des moments arrive, je me revois encore enfant jouer à cache-cache pendant que mes tantes et ma mère arrosaient les fleurs de notre caveau. Elles discutaient, priaient, rigolaient. Aujourd'hui, c'est moi qui fonds en larmes quand je les vois glisser son cercueil dans ce fameux tombeau. Cette image, je le sais, restera à jamais gravée dans ma mémoire. Elle est terrible. Comment est-ce possible que ce soit ma mère qui rentre dans ce bloc de pierre ? Mais vais-je finir par me réveiller à un moment donné ? Pourquoi je me sens vide, transparente et à demi-morte ? Je préférerais l'être totalement... Au moins, je me passerais de cette souffrance que je ne parviens pas à maîtriser. J'aimerais que ce jour n'ait jamais existé, du moins, s'il avait pu être retardé de quelques années... Un fantôme m'a capturée, il me reste qu'une pensée pour me rappeler que je suis encore de ce monde : je hais Dieu, je hais les croyances, je hais la vie qui m'a volé ma maman.

Dimanche. Nous quittons Saint-Germain-les-Belles et le hasard ou pas fait qu'il pleut sur le village. La peine est toujours aussi intense, mais nous pouvons, pour la première fois, « évacuer » depuis qu'elle s'est envolée. Car en quatre jours, il s'en est passé des choses. C'est là encore une étrange découverte que j'ai faite, car je ne pensais pas dans ma vie pouvoir exprimer autant d'intensité dans mes émotions et en si peu de temps. C'est comme si on continuait à remplir un vase qui déborde et qui fait tout son possible pour sauver ses fleurs de la noyade. Soudain, l'eau s'est brutalement arrêtée et il a pu les sauver. Mais désormais, il lui faudra beaucoup de patience pour qu'elles retrouvent leur éclat d'antan...

# CHAPITRE 8

## MONEY, MONEY, MONEY

La réalité du quotidien me rattrape au grand galop. Je pense à l'argent donc au travail. Quinze jours ont passé depuis le décès de ma mère et j'ai officiellement, et cette fois pour de bon, repris mon poste. Bien sûr, j'aurais aimé passer des semaines, voire des mois à pleurer aux quatre coins du monde ou même chez moi, mais malheureusement je ne porte pas le nom de Crésus et je ne suis pas non plus l'heureuse gagnante du loto, encore faudrait-il y jouer... Alors il va de soi que je n'ai d'autre choix que de renflouer le compte en banque qui s'avère très appauvri ! Et il paraît que le travail, c'est bon pour le moral. J'imagine mon état si je n'exerçais aucune activité : je passerais mon temps à ruminer et à vider mon stock de larmes, ensuite la dépression s'emparerait de mes neurones, je finirais alors par plonger ma détresse dans les drogues, l'alcool et le *Prozac* pour enfin terminer en zombie. C'est loin d'être mon nirvana... Non, le travail sera donc ma cure, mon bouddha, et le flouze, mon antidépresseur !

Mon patron, ravi de me retrouver en magasin, use de ses talents de séducteur dans le but de me distraire, et pour cela, il se sert de deux corps d'athlète, anciennes stars du ballon rond et amis du coiffeur venus essayer sa collection. N'étant pas une fan acharnée de ce sport, je ne parviens pas à savoir de qui il s'agit, mais de toute évidence je confirme que les tablettes de chocolat sont parfaitement dessinées lorsqu'ils défilent en *boxer* devant les glaces. Pari réussi, mais la distraction n'est que de courte durée. Ma peine est bien trop forte pour que je puisse penser à autre chose, et cette sensation étrange de me sentir orpheline me rend vulnérable. En fait, je suis carrément paumée. Je ne sais pas où me diriger quand je quitte le taf, j'ai encore le réflexe de me dire que je vais dîner chez ma mère. Chaque soir, c'est une nouvelle claque. Je ne sais pas non plus quoi faire lors de mes journées de repos, alors je reste chez moi. Je ne sais plus quoi manger, donc je maigris. À ma pause déjeuner, il y a toujours une place libre près de moi en terrasse, je me dis que maman ne devrait pas tarder à me rejoindre, comme elle le faisait souvent lors de mes anciens jobs, mais ce sont finalement des claques qui s'accumulent les unes aux autres. Dans le métro, dans la rue, chez moi, je ne trouve ma place nulle part. Je me laisse tomber dans un tourbillon, dans ce monde que je connais, mais dont je ne fais plus partie. Je fais semblant de vivre, de côtoyer une société qui me paraît soudain complètement disjonctée, s'excitant pour un oui ou pour un non. Même Louis ne fait pas le poids. Je ne sais plus comment me comporter face à lui et c'est réciproque. Je m'efforce de sortir de temps en temps à ses côtés et avec ses potes pour goûter aux *after works* d'une péniche, mais décidément il n'y a rien à faire. Voir les gens s'amuser, ça m'agace, ça me dégoûte et je trouve ça injuste. C'est égoïste, je l'avoue. Et alors ? Ma révolte est légitime. De toute façon, je raréfie davantage mes quelques parutions puisque je ne suis bien que seule. Du coup, pour la première fois de ma vie, j'expérimente le cinéma et le *Mc Do* en solo, mes uniques activités encore dignes de ce nom ! En revanche, je me fais une joie d'accueillir ma nouvelle coloc, Fatou, ex-collègue de l'immobilier et véritable amie. Fatou a des allures de gazelle et est dotée d'un caractère de lionne. Cerise sur le gâteau, elle cuisine. Avec Jack et nos fidèles trente-deux mètres carrés, on s'organise comme on peut avec nos piles de fringues, chaussures et produits de beauté ! Peu à peu, mon toit retrouve un peu de chaleur grâce aux rires et aux discussions féminines. Fatou me chouchoute, sèche mes larmes, veille à mon moral. Désormais, je partage mes *Big Mac* et cinés en binôme. Elle me fait même découvrir *Twilight* et son Pattinson, je tombe moi aussi accroc au point

de placarder son poster dans la salle de bain. Voir sa gueule d'ange chaque matin rend les réveils plus agréables... La télévision est aussi devenue indispensable à nos vies, c'est malheureux, mais on s'en fiche ! Le divertissement est notre unique échappatoire et la culture en prend pour son grade : *Plus belle la vie* et télé-réalité, mais la connerie dépasse toute mon imagination quand ma coloc m'ordonne d'enregistrer quotidiennement *Les Feux de l'amour* ! Fidèle depuis vingt ans, je n'y crois pas... « Sache qu'en France nous avons quatre saisons de retard sur les États-Unis » m'informe-t-elle. Cette bouse ne finira donc jamais...

Les mois vont s'enchaîner et je vais prendre les jours comme ils viennent. Relativiser sur les têtes de cons dans le métro, pardonner le pigeon qui a lâché commande sur mes spartiates, supporter les caprices des uns et des autres et surtout, je vais faire connaissance avec une maladie si bien connue des femmes : la fièvre acheteuse. Sans compter que je dispose d'un atout considérable en travaillant dans ce quartier peuplé de gens friqués. Les porte-monnaies de ces dames ne connaissent généralement pas de crise. Si même par malheur, certaines se trouvaient « provisoirement à sec », cela signifie quand même un panier de fringues à pas moins de 250 euros. Personnellement, pour la jeune Parisienne que je suis, quand moi je me dis « à sec », ça n'est jamais du provisoire, mais plutôt du moyen voire long terme. Ainsi, les restos et compagnie se transforment en plateau-TV et ses soupes chinoises. Tout est relatif... Bref, j'ai capté le filon et grâce à ma force de persuasion pour vendre du cachemire, mes primes de fin de mois s'enflamment. Devoir acheter est désormais ma nouvelle devise. C'est une question d'équilibre psychique, un besoin vital comme l'eau, un bien-être, une bouffée d'air. Comment se traduit ma fièvre acheteuse ? C'est simple et très jouissif : lundi, je m'achète le nouvel *Email Diamant* « dents blanches en sept jours prouvés » vu la veille à la télé, j'en profite pour m'offrir la brosse à dents électrique et deux merdouilles à me mettre dans les cheveux. Mardi, je parcours les allées de *Zara* pour dénicher un top dont je n'ai pas encore la couleur dans mes armoires, du coup, j'y joins le pantalon assorti. Mercredi, je fais un tour chez *Virgin* pour acheter deux trois compils et un livre de recettes qui ne me sera d'aucune utilité. Jeudi, je retourne chez *Zara* pour finalement créditer ma carte en faveur de *Massimo Dutti*. Vendredi, je dois penser un peu à ma fibre cosmétique, *Séphora* en fait les frais. Enfin samedi, soit le dernier jour de la semaine (dimanche étant le jour du Seigneur), je claque une vingtaine d'euros pour des macarons signés *La Durée*. Voilà une semaine type du « comment jeter mon pognon par la fenêtre en six jours » ! En dépensant, j'ai l'impression de vivre à nouveau et le capitalisme s'en réjouit.

Mais comment puis-je expliquer ce comportement soudain ? Certes, comme beaucoup de femmes, j'ai toujours eu un malin plaisir à faire les boutiques, mais parfois je me fais peur quand je me surprends à cacher certaines de mes emplettes à Fatou, craignant sa réaction. Alors après mûre réflexion, j'en ai tiré une hypothèse : la perte de maman me pèse sérieusement, donc acheter comble un manque. C'est une drogue dont les vertus soulagent mon désespoir et donc qui maintient ma survie. La banquière a tiré un peu la gueule au départ, mais lorsque je lui ai raconté ma situation elle s'est sentie touchée et m'a alors lâché un peu de lest en autorisant une plus grande marge de découvert. Youpi ! Ma carte bleue se déchaîne comme une folle pendant les deux prochains mois : des chaussures qui s'empilent les unes par-dessus les autres, des fringues qui s'entassent dans les placards de la salle de bain, des produits de beauté en double exemplaire, voire en triple... On ne sait jamais, nous pourrions aussi être victimes d'un tsunami à la française ! Je relativise les mises en garde de Fatou jusqu'à ce jour de novembre où je me suis réveillée en larmes. Plus rien ne va et ces achats compulsifs ne me suffisent plus. En me voilant la face, j'ai mis mon chagrin derrière les barreaux et aujourd'hui le verdict m'assomme lorsque je comprends que je suis en semi-dépression.

Pendant tous ces mois, j'ai porté un masque qui a fini par tomber et quand je me regarde dans le miroir à côté de ce Pattinson, une pensée me vient : ça craint. Vachement. Il faut que j'y remédie, et vite, si je ne veux pas terminer sur le divan d'un psy. Pour cela, je m'autorise un ultime achat : des vacances sur une île. Boa Vista au Cap-Vert, je lance aussitôt la proposition à une amie en mal d'amour, Sophie. Nos deux compagnons font partie de la même bande. Alors que nous profitons d'une exposition de peinture de ma sœur pour acheter nos billets à presque 2000 dollars, nos mecs nous font faux bond, préférant s'enfiler des coups à ne plus en finir. Sophie puise dans sa patience et en ce qui me concerne, je ne me bats plus, la lassitude a gagné trop de terrain. Qui quitte sa place doit s'attendre à la retrouver occupée à son retour dit-on...!

## CHAPITRE 9

### BIENVENUE À BOA VISTA

Trente degrés, des mojitos, du sable à perte de vue, un océan *blue lagoon*, bienvenue à Boa Vista !

« Sophie, je pense que ces vacances vont nous faire un bien fou !

— Fou ? Moi, ce sont les animateurs qui vont me rendre folle ! Je ne sais plus où donner de la tête. Merde, et dire que je suis casée...

— J'ai toujours pensé que rien n'empêchait de lire le menu... Et puis, tu es là pour oublier ton mec qui, je te le rappelle, t'en a fait voir des vertes et des pas mûres ces derniers temps... À nous le *all inclusive* et son paradis ! »

En moins d'une heure, nous voilà confortablement installées sur les transats à déguster tous les plaisirs d'une île coupée du monde. Le plaisir est aussi d'imaginer tous les Parisiens qui se pèlent les miches et qui font la grise mine dans le métro. *Incident voyageur sur la voie. La ligne 9 est interrompue pour une durée encore indéterminée ...* Chacun sa merde comme on dit ! Vous m'excuserez du langage, mais avouez que vous êtes les premières à vous réjouir de ces petits tracassés du quotidien quand il ne s'agit pas de vous et qu'en plus, vous savourez au même moment l'intensité d'un rayon de soleil qui chauffe votre peau. L'horrible sonorité des roues qui glissent sur les rails, au point parfois de vous crever les tympans, ou encore supporter les jérémiades ou insultes qui voltigent dans ces quelques mètres carrés dans lesquels vous êtes concassées comme du thon en miettes, bref, tout ça pour dire que le seul bruit que nous avons à supporter est celui des vagues... Vous pouvez juger notre égoïsme, mais il est justifié puisque dans quelques jours, nous serons à nouveau plongées dans le bazar, entre autres, de la ligne 9 !

« Salut les filles ! Alors ça bronze ? Vous êtes Françaises ? »

Quel est cet accent exotique qui vient nous sortir de nos pensées ? Voyez-vous cela, quel bel étalon aux dents incroyablement blanches !

« Oui, nous sommes de Paris. Et toi tu dois être un animateur cap-verdien ? », réplique Sophie.

— Oui, zé souiCap-Verdien et yé m'appelle Éric. Y vous ?

— Moi, c'est Emma et voici mon amie Sophie.

— Quels prénoms magnifiques comme vous charmantes demoizelles. Yé donne un cours de *beach-volley* maintenant, mais on se voit ce soir pour l'apéritif avant vote dîner et après y'a le spectacle et enfin la boîte de nuit ,précise-t-il cette dernière information pimentée de sous-entendus.

— Volontiers ! Et comment s'appelle la discothèque ?

— Sophie... la discothèque s'appelle le *Foufouna Club*. À ce soir les filles !

— *Foufouna* ? Bien, on sait à quoi s'attendre... C'est l'île de la tentation ! D'ailleurs, pas une nouvelle de mon mec... On s'est disputé avant de se quitter, mais là il joue avec le feu...

— Louis m'a déjà envoyé deux textos.

— T'as répondu ?

— Non, pas encore... Ces vacances, je les veux rien que pour moi. Tu sais, notre couple bat de l'aile depuis un long moment et ce n'est pas d'ici qu'il va reprendre son envol... »

Après deux heures de pouponnage et x tentatives d'essayage de tenues de soirée, nous sommes fin prêtes à goûter à toutes les sortes d'allégresses qu'offre ce cinq étoiles. À l'heure qu'il est, il n'est d'ailleurs plus possible de compter le nombre de cocktails que nous avons ingurgités.

« Bonsoir, les beautés.

— Salut Éric !

— Zé peux me joindre à vous ?

— Bien sûr ! Tu ne nous présentes pas à ton ami ?

— Oui, pardonnez-moi, mé zé suis tellement subjugué par vos cheveux blonds et bouclés. Ici vous savez, c'est rare, on né trouve pas des Cap-Verdiennes avec des zeuvelures aussi exotiques. »

Les Italiens et leurs sérénades à côté, c'est du pipi de chat...

« Voizi Paolo. Y Paolo est un peu timide, mais il est très zentil. »

C'est quoi leur secret ? Du *Tipp-Ex* sur les dents ou quoi ?

Les quatre premiers jours de cette semaine vont se passer sous les meilleurs auspices. Cocktails à gogo, partie de quad dans le désert, plage, spectacles, grasse mat', discothèque *Foufouna* et rencontres... Rencontres, à ce propos j'ai une question : une rencontre a-t-elle déjà perturbé le cours de votre vie ? Peu importe si celle-ci a été éphémère ou longue, la durée n'entre pas en jeu. Ce qui compte, c'est l'impact qu'elle a exercé sur vous. Enfin, peu importe aussi la nature de cette relation, qu'elle soit professionnelle, amicale ou sentimentale, le but étant qu'elle vous a ouvert les yeux dans un tournant de votre vie. Qu'elle ait déclenché en vous une sorte de déclic !

En l'occurrence pour moi, il s'agit d'une rencontre sentimentale. Lui a eu un coup de cœur et je le trouve mignon. Le jeune homme en question est animateur fraîchement débarqué de Paris pour un renfort. Pourquoi ai-je été attirée par ce beau brun aux yeux noisette ? Franchement, je me le demande, car tout nous oppose. Je n'ai jamais côtoyé ce genre de gaillard et encore moins envisagé une relation. Donc pour être brève, mais précise, une fiche d'identité sur sa personne s'impose...

Nom : je ne sais pas (information inutile vu que je ne compte pas l'épouser).

Prénom : je l'appellerai Marc (rencontre éphémère, le pseudonyme lui va comme un gant).

Âge : vingt et unans (et je me suis pourtant jurée de ne plus jamais sortir avec un mec plus jeune que moi).

Profession : divertir les vacanciers (il a le mérite de me faire rire).

Style de vie : la racaille *soft* du 77 (le 77 c'est où déjà !?!), nous ne parlons pas le même langage.

Hobbies : rigoler et taguer ( le *tag c'est de l'art Emma* , m'a-t-il répété sans cesse).

Dossiers : a déjà dealé (on a tous nos regrets), a déjà fait plusieurs gardes à vue (une découverte qui m'a fait sourire).

Particularités : tutoie les gens qu'il ne connaît pas ( *attends Emma, cool ! Ce n'est pas le président de la République ni ton père, pourquoi mettre des barrières d'entrée de jeu ?* ).

En réalité, notre rencontre est à l'image d'un cocktail revisité entre *Neuilly sa mère* et *Roméo et*

*Juliette.* Autant vous dire qu'entre nous, le fossé est aussi vaste que la forêt amazonienne. Et pourtant... Ces différences vont me faire le plus grand bien. À son insu, il va me redonner goût à la spontanéité, à la simplicité, à la vie. Mes idées noires sont balayées en un coup de vent. Avec lui je vais réapprendre à être moi-même. Je ris pour de vrai, je bois, je me confie à ce jeune don juan sorti de nulle part. Je vais même craquer devant lui, chialer comme une madeleine.

« Je ne sais pas pourquoi tu pleures, mais lâche-toi et ne te gêne pas pour moi. »

Ses mots sont un électrochoc. À mon grand étonnement, je stoppe mes larmes, le dévisage comme s'il s'était soudainement transformé en la Vierge Marie et analyse ce qu'il vient de me dire. Du coup, je chiale encore plus fort, puisqu'il m'autorise un *no limited*. Pour la première fois depuis le décès de ma maman, je peux pleurer librement sans me cacher face à quelqu'un.

Car, s'il y a bien quelque chose que j'ai pu constater depuis ces derniers mois, c'est que les gens, même les plus proches, sont pudiques face à la mort. Exemple : s'il vous arrive d'avoir du chagrin ou de la mélancolie envers un être cher que vous avez perdu et que vous exposez vos sentiments à la personne qui se trouve devant vous, vous remarquez qu'elle est mal à l'aise. Pire encore, si votre robinet à larmes se déclenche devant elle, c'est la catastrophe assurée ! Dans le regard du confident, vous ne lisez plus qu'un SOS panique qui se traduit par ceci : *la paaaauuvre, ça doit être tellement dur, heureusement que je ne suis pas à sa place*. Mais je n'en veux à personne, je comprends. Sans doute aurai-je eu le même comportement auparavant. Depuis cinq mois, je pleure généralement quand je suis seule ou au mieux avec mon chat sur lequel je m'essuie. Vous vous demanderez alors pourquoi je ne remplis pas les baignoires de mon frère et de ma sœur ? Parce que je ne souhaite pas alimenter davantage leur tristesse. Et mon mec ? Non, c'est une mauvaise idée, c'est devenu la dernière personne devant laquelle je peux m'exprimer à ce sujet. Lui qui a si bien connu ma mère, est resté figé devant moi le peu de fois où j'ai craqué. Il a vécu en *direct live* le décès et l'enterrement, je crois que cela l'a profondément choqué au point de faire comme si de rien n'était. Mais là encore, je comprends.

Alors, quand soudainement, cet animateur que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam prend le temps de m'écouter chialer, je ressens un pur soulagement. De plus, il ne va pas me consoler pendant deux heures. Quinze minutes lui suffisent pour trouver les mots. Les bons. Comment fait-il ? Je n'en ai aucune idée. Est-ce son vécu de jeune gangster qui l'a forgé ? Je me pose même la question s'il a perdu un de ses parents, mais la réponse est négative. Grâce à lui, je vais redécouvrir la légèreté et le sens des mots *carpe diem*. Un *carpe diem* qui lui est bénéfique, puisque j'ai entravé une de mes plus grandes valeurs dont je me vantais : *j'ai beaucoup de défauts, mais j'ai une qualité, la fidélité !* Comme quoi, il ne faut jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué...

Mais la fidélité... parlons-en ! Si on part du principe que le couple fonctionne comme sur des roulettes, il n'y a pas d'envie d'aller voir si l'herbe est plus verte ailleurs. Bien sûr, il arrive un moment où vos roulettes se prennent quelques cailloux sur le passage, voire un gros pavé. Mais quel couple normalement constitué ne connaît pas de crise ? Vos grands-parents, et encore... L'important est de défendre les valeurs de votre amour coûte que coûte pour ne pas céder à la tentation. Maintenant, à celles qui diront : *mais nous respirions le bonheur et pourtant j'ai perdu ma culotte chez Antoine... mon collègue*, je dirais que c'est se mentir à soi-même ou bien qu'elles ont pris quelques leçons avec David Duchovny ! Enfin, quand on a tout essayé pour sauver son couple et que même les petits anges de l'amour ont fini par rendre les armes, il faut se méfier des petits démons qui n'hésitent alors pas à mettre leur grain de sel, comme ce fut le cas pour moi.

Depuis un an, je tirais sur la sonnette d'alarme de notre couple, mais aucun effet... Je parlais à l'oreille d'un sourd, sauf que pendant ce temps la marmite continuait à siffler. À bout de patience, ce sont les vacances qui ont fini par retirer le couvercle et la fumée a pu enfin s'échapper. C'est ainsi que les diables sont entrés activement en scène pour jeter quelques épices dans ce plat consistant (en l'occurrence moi), mais sans aucune saveur, la faute à une accumulation de tristesse, de lassitude, d'un romantisme perdu et d'un amour enterré. Les épices magiques pour rehausser le goût ? Un décor paradisiaque, de l'alcool, des activités relaxantes et enfin une tentation, à savoir cet animateur craquant qui me tournait autour. Et comme les hommes savent si bien profiter d'une situation pour vous consoler et vous comprendre, vous finissez par commettre l'irréparable... Ce qui devait arriver arriva, l'infidélité ne m'a pas épargnée.

« Depuis combien de temps me regardes-tu dormir, Sophie ?

— Une heure. T'es rentrée à quelle heure cette nuit ? En fait, je m'en fiche, ce que je veux savoir c'est... s'il embrasse bien ton Marc ?

— Oooh merde, j'ai une de ces gueules de bois...

— Tiens, gobeça c'est une aspirine. Vu ta tête, tu ne vas pas ramener une bonne nouvelle à Louis...

— Eh oui, j'ai succombé à ses charmes. Mais on n'est pas allés plus loin. Quelle nouvelle ? Je me ferai muette comme une tombe... D'ailleurs, il m'a envoyé trois messages, cette nuit, que je n'ai pas lus...

— Qu'est ce qu'il te dit ?

— Bien, le premier qu'il pense à moi... Le deuxième qu'il m'aime... Et le troisième... que je ne donne plus de nouvelles et que je l'ai oublié. Oh, mais dans quelle merde me suis-je mise !

— J'ai envie de te demander ce que tu songes faire à présent ? Tu devrais lui dire ce qu'il s'est passé.

— Quoi ? Jamais de la vie ! Motus et bouche cousue, c'est inutile de lui faire plus de mal.

— Attends... je ne saisis pas tout. Qu'est-ce que tu entends par *plus de mal*, tu ne comptes pas quitter Louis enfin ? »

— Bien justement oui. Il me fallait un déclic et c'est Marc qui a fini par m'ouvrir les yeux. Honnêtement, je me fiche de lui. Mais il faut que j'arrête de me voiler la face avec Louis ! Y'a plus rien à faire, la fin de notre histoire est écrite depuis longtemps et je pensais qu'avec le temps cela finirait par s'arranger... Mais la réalité, c'est que je m'ennuie dans cette histoire et je m'y suis totalement perdue. C'est à moi de prendre une décision, puisque lui ne le fera pas. Tu comprends Sophie, j'ai envie de découvrir autre chose, de me retrouver, de m'amuser, d'être célibataire pour ne plus rendre de comptes et surtout pour ne plus faire semblant. Je suis trop jeune pour me prendre la tête dans une relation amoureuse, surtout que j'en ai assez bavé ces derniers mois... Donc ma décision est prise : dès que je rentre à Paris... je mets un terme à notre histoire.

— Et bien ! Je suis sur le cul... Si on m'avait dit que ce séjour serait aussi pimenté ! T'es sûre de toi ?

— Oh que oui ! Ça va lui faire un choc, mais c'est pour notre bien. Et puis je ne remets pas tous les torts sur lui. Si je veux sortir la tête de l'eau, j'ai besoin d'être seule. J'ai décidé de penser à moi et d'être égoïste pour une fois. Ces deux dernières années, j'ai concentré tout mon temps et ma tête à maman, et pour cela, je ne regrette rien. Mais la voir dans la souffrance, malgré les moments de

bonheur, ça m'a épuisée. Et soudain, elle est partie et le vide et la solitude m'ont meurtrie. Il faut que je vive à nouveau. Mais la question est : comment vais-je lui annoncer ça ? Tu ne voudrais pas le faire à ma place ?

— Tu déconnes, j'espère ? *Gossip Girl* et compagnie c'est de la fiction Emma ! De toute façon, tu n'as pas le choix, il faudra que tu t'y jettes... Bon, mais à part ça... Rien de plus croustillant avec Marc ?

— Haha ! Toi tu ne perds pas le nord ! Non, rien de plus et c'est pour cela que je ne considère pas l'avoir trompé, c'était juste un flirt.

— Y'aura-t-il un prochain épisode avec lui ?

— S'il y a une suite, c'est à Paris, quand j'aurai rompu. Ma règle d'or Sophie : ne fais pas aux autres ce que tu n'aimerais pas que l'on te fasse. Quoi qu'il advienne, il est hors de question que j'entreprenne une relation sérieuse... et avec qui que ce soit d'ailleurs. »

Voilà... Alors, après avoir exposé quelques morales sur la question de la fidélité et ayant moi-même péché, j'ai cherché comment définir la fidélité et à mes yeux, celle de l'écrivain Rivarol me semble juste, simple et honnête : *l'amour qui vit dans les orages et croît au sein des perfidies ne résiste pas toujours au calme de la fidélité.*

Et toc !

# CHAPITRE 10

## LA RUPTURE

Un baiser qui n'a rien à envier à notre *french kiss fever*. Un sourire aussi crispé que si j'avais un balai dans le cul. Un moulin qui brasse difficilement une parole ou deux. Des yeux aussi traîtres qu'un collaborateur de Vichy. Un corps aussi glacial qu'un esquimau. Enfin, une allure si dépravée que même un Quasimodo ne sortirait pas avec moi pour un sou : *plutôt baiser avec mon clocher jusqu'à la fin des temps !*, me crierait-il.

Voilà mon scénario type de rupture. À cette occasion, j'ai donné un code à ce genre d'épreuve : l'IVC (interruption volontaire du couple). Ça sonne mieux : *hey les filles, j'ai un méga IVC dans quelques heures, vous avez des conseils ?*

Bref, deux jours que je tourne en rond et m'imagine mille et une façons d'annoncer le fameux « c'est fini et c'est mieux comme ça ». Soyons sérieuses, vous savez bien ce que je vis ! Un sacré calvaire... D'ailleurs, vous, c'est quoi votre fameux scénario IVC ? En fait, je crois qu'on a toutes un peu les mêmes ingrédients de base, non ?

- Limiter les outils de communication (textos, BBM, appels).
- Faire une croix sur les surnoms d'amour (chéri, bichon, doudou et compagnie).
- Jouer les cartes de la distance et de l'indisponibilité (*euh... ce soir non, mais après-demain on peut se capter*).
- Exclure la coquetterie (rouge à lèvres, lingerie fine, minijupe, opter plutôt pour jean dégueu', cheveux gras et gueule de zombie).
- Laisser planer le doute (*je te le confirme, il y a comme un hic dans notre histoire*).

Logiquement avec ça, la recette au final devrait être concluante. Alors oui, c'est un peu lâche, mais en aucun cas il ne s'agit là d'une partie de plaisir. Le but étant de minimiser les dégâts et d'anticiper, histoire que la chute soit moins brutale. Avec ces ingrédients, il est déjà prévenu que notre prochain rendez-vous risque de tourner au vinaigre. Il sera alors préparé psychologiquement. Non, franchement c'est loin d'être *fun* pour moi. Après quatre ans d'histoire, ça ne sera pas de la tarte. Je n'ose même pas imaginer sa tête lorsque je vais le lui dire. Les cacahuètes vont ricocher sur ma tronche. Pire encore, je vais voir ses yeux s'humidifier. Et je serai le monstre de cette tragédie ! Quelle horreur ! Bon, faut relativiser. On n'est pas mariés, y'a pas de gosse, on est jeunes et après tout on a la vie devant nous. Avec le temps, il se rendra compte que je lui ai fait un cadeau et il me dira merci.

Pour l'instant, mon plan fonctionne à merveille. Demain, c'est le jour J, on ne s'est pas revus depuis mon retour et le plus gros reste donc à faire. Mes ingrédients sont jetés dans le plat, pas sûr qu'on le déguste... Espérons qu'on y pioche au moins un peu. Plus vite l'IVC sera terminée, mieux ce sera. C'est vrai que ça peut paraître un peu sadique, mais en réalité, je suis celle qui porte les *cojones*. Notre couple pourrait battre de l'aile encore dix ans, jamais il n'aurait le courage d'y mettre un terme. Par amour ou par lâcheté ? Allez savoir, il semblerait que ce soit un comportement typiquement masculin. Mais c'est décidé, je prendrai le taureau par les cornes !

Le jour du Seigneur est vite arrivé et pour une fois je remercie le bon Dieu de bosser aujourd'hui, puisque je vais bénéficier du coaching de mes deux collègues.

Angela, la grande brune qui opte pour un nouveau mec toutes les deux semaines et Lyo, jolie Nippone dont je ne comprends jamais rien aux histoires de cœur, ou vaguement. L'excitation est à l'ordre du jour rien qu'à l'idée de leur raconter mes péripéties cap-verdiennes, car ces demoiselles, depuis maintenant quelques mois que nous nous connaissons, ont toujours un milliard de potins conjugaux à se mettre sous la dent. Autant vous dire que moi et mes quatre ans de *love story* avec le même mec et bien, ça ne les fait pas fantasmer une seconde... Pour vous donner une idée, si elles devaient être des boissons, elles seraient des *Sex On The Beach* et moi, elles m'associeraient plutôt à un lait à la fraise ou mieux, dans mes jours de gloire, je serais un *Mister Cocktail*. Jusqu'à présent, j'étais totalement à côté de la plaque... *But today, is MY day and I am the Scoop's Queen !* Mission accomplie à tel point que leurs popotins ont perforé le sol et ne sort de leurs bouches que des : *Ooooh ! Naaannn ! J'y crois pas ! Ta gueule Lyo, je veux entendre la suite !* Je suis aux anges et c'est ainsi que je me sens pousser des ailes grâce à mes révélations.

« Bien, dis donc qui aurait cru que Miss Emma nous cachait une partie de sa facette aussi torride ? , remarque Angela.

— Et oui les filles, il faut se méfier de l'eau qui dort.

— Bon et quand est-ce que tu comptes lui annoncer ?

— Après le boulot, au bar voisin, un lieu neutre avec une bière et des *peanuts* c'est la meilleure idée qui me vient. »

Les heures défilent lentement, pas un client, alors nous gloussons et nous nous limons les ongles tout en feuilletant des magazines dignes des salons de coiffure. Bientôt 19 heures, soit l'approche du rendez-vous fatidique. Bizarrement, je fais moins la maligne, mon pouls bat au rythme d'un minuteur.

« Putain les filles, c'est lui, il m'appelle ! Qu'est-ce que je fais !?! »

— Bien, décroche andouille ! » m'ordonne Lyo.

Une grande inspiration m'est indispensable avant de prononcer le premier mot :

« Aaa-llôôôô ? »

— Oui Emma, c'est Louis ».

Une main sur le téléphone et j'articule comme une idiote à mes coacheuses : *il est hyper froid*. Sans surprise, elles gesticulent leurs bras dans le vide, mais je devine leur signification : *accouche, lance-toi !*

« Ça va ? » Question jugée inappropriée si l'on s'en tient au contexte.

« En fait, je ne me sens pas très bien donc je ne peux pas te rejoindre, mais tu pourrais me retrouver chez moi ? »

— Chez toi !?! »

Je suis les index d'Angelina et Lyo qui vont de gauche à droite, ce qui signifie en clair : NON et NON !

« Impossible Louis. Il faut que l'on se voie ailleurs, c'est vraiment important. »

Au même moment, je reçois un texto de Farid : *Ingrid a accouché d'une petite Louanne*. Les filles sont larguées quand elles me voient sauter de joie.

« Pourquoi ? Qu'est-ce que tu as de si important à me dire ?

— Euh... c'est assez important pour que tu viennes.

— Je ne peux vraiment pas, alors dis-le-moi maintenant.

— Je ne peux pas dire ça au téléphone.

— Dis-le-moi, j'insiste. »

Miséricorde ! Je n'avais pas prévu ça dans mon scénario ! L'annoncer au téléphone c'est minable, c'est petit, même riquiqui... Je vois déjà ma nouvelle étiquette : la fille qui largue par téléphone. Trop classe... OK, un, deux, trois, c'est parti je me lance !

« Voilà Louis, je ne sais comment te dire ça avec les bons mots, ce n'est pas évident... mais... mais je voudrais qu'on arrête là. »

*Big* silence. Les filles se métamorphosent en points d'interrogation quand moi, je me transforme en trois points de suspension... Je prononce alors un timide voir presque muet :

« Allôôô... ?

— Oui, je suis encore là. Que veux-tu que je te dise ? Que je m'en doutais ? En fait, je ne suis pas malade, mais je ne voulais pas t'entendre dire ces mots en face. Cela fait trois jours que tu es rentrée, quasiment pas un coup de fil, tu es distante, et pendant tes vacances, t'as fait une croix sur mon numéro. »

Il s'en doutait ? Les ingrédients de mon IVC ont joué leur rôle à la perfection. Je décide de m'écarter un peu de mes coacheuses, histoire d'avoir un minimum d'intimité. Initiative échouée au bout d'une minute, car les deux *gossips* ne veulent pas louper une miette. Elles m'encouragent même à poser mon cul sur le tabouret de la cabine d'essayage afin d'être au top pour mon plaidoyer. Elles restent perchées devant moi, l'une faisant mine de tenir le rideau et l'autre se faisant une beauté devant la glace.

« Je ne veux pas que ça s'arrête comme ça Emma, tu me manques déjà. Mais pourquoi ? me demande-t-il d'une voix tremblante.

— Écoute Louis, c'est impossible. Je suis fatiguée de t'avoir répété sans cesse ce qui n'allait plus dans notre couple et tu ne m'as jamais écouté. Pire, c'est à peine si tu me reprochais d'inventer des problèmes... Aujourd'hui, j'en ai marre, voilà tout.

— Je, je m'excuse mille fois, je ne me rendais pas compte à quel point c'était handicapant pour toi... Pour nous en fait. Je t'en prie, laisse-moi une chance de me rattraper. Dis-moi mes erreurs s'il te plaît et je te promets de les corriger. »

— Non Louis, tu ne peux plus. C'est trop tard... Les raisons tu les connais depuis longtemps, ce n'est pas faute de les avoir dites. Il y a le squat permanent de tes copains, ton travail, tes uniques bars, toujours les mêmes têtes, ton refus de voir mes amis, ta maman, je l'adore, mais de là à ce qu'elle range mes petites culottes... Enfin un tout. Cela fait longtemps que je ne rêve plus. Je suis désolée...

— Je ne pensais pas que cela t'embêtait autant... Pardonne-moi de ne pas avoir su t'entendre. Je vais changer, je compte déménager, mes amis tu as raison, j'ai été trop gentil... Et le taf, tu sais

bien que j'en peux plus, mais je n'ai pas le choix...

— Cela fait plus d'un an que tu me dis que tu vas déménager, tes amis c'est trop tard, ils sont très gentils sincèrement, mais égoïstes ! Et le taf, ça remonte à quand la dernière fois que t'as pris une journée pour la passer avec moi ? Écoute, j'ai aussi ma part de responsabilité et j'ai besoin d'être seule pour me retrouver. Je me suis perdue dans cette relation et la perte de maman n'a rien arrangé. Je suis devenue lunatique et... j'ai bien conscience que ça n'est pas facile de me supporter.

— Mais c'est dû à quoi ce revirement de situation ? T'es partie qu'une semaine bon sang... Que s'est-il passé au Cap-Vert ? Ah... J'ai compris ! Tu as rencontré quelqu'un ? »

Et BAM ! Touché coulé en plein dans le mille ! Pour dire vrai, j'étais loin d'imaginer cette réplique venant de sa part. Alerte, alerte, je regarde les filles d'un air affolé, elles qui ne comprennent rien, mais qui ne vont pas tarder à comprendre. Comment je vais rattraper la face ? Pas le temps de penser, sinon ses doutes seront confirmés. Improvisation ! Je décide d'enfiler le rôle d'une comédienne surprise et terriblement énervée par ce qu'elle vient d'entendre :

« Quuuuooiiii ? Tu rigoles, j'espère ? Je te parle de nos problèmes que tu connais, je t'explique que c'est difficile sans maman et toi tu me demandes si je t'ai trompé ?? C'est désolant et extrêmement injuste ce que tu dis là Louis... »

Lyo et Angela sont stupéfaites. À voir leur expression, elles sont impressionnées par ma performance.

« Lyo... Emma est des nôtres. Quel talent...

— Je suis bluffée... , rétorque la Nippone.

— Excuse-moi Emma... C'était complètement con de ma part. Mais comprends que je suis un peu bouleversé par tout ce qui se passe.

— Ça va... ça va, je ne t'en veux pas, c'est oublié. » Je respire à nouveau.

« Je t'en prie, laisse-moi une chance.

— Je suis désolée mais ma décision est déjà prise. »

Un long silence à nouveau...

« Est-ce que l'on peut quand même se voir cette semaine ? me propose-t-il tristement.

— Bien sûr... (Silence *again*)... Je dois te laisser, il y a des clients. Bonne soirée et ne le prends pas mal. Mais crois-moi, avec le temps tu verras que c'est une bonne chose pour toi aussi.

« J'en suis pas sûr, mais si tu le dis... Au revoir mon... au revoir Emma. »

Après un débriefing, nous fermons la boutique, faisons de grands *smacks* avant de nous retrouver dimanche prochain.

« T'as pris la bonne décision Emma... Tu as été courageuse. Vive le *giiirl Power* ! », me crie Angela une fois dehors. Je lui lance un clin d'œil en guise d'amitié.

Mais honnêtement, ça m'a fait du mal de le blesser. Il était si triste. Certes, notre couple était en piteux état, mais je ne peux pas lui reprocher d'être un garçon sérieux, généreux et d'une gentillesse comme on a rarement vu. Il ne ferait pas de mal à une mouche. Mais la réalité c'est que nous avons finalement des caractères totalement opposés. Je suis aventurière, fo-folle, légèrement je-m'en-foutiste et un peu instable. Je déteste la routine. Je n'aime pas les routes déjà toutes faites. Je suis

plutôt du genre tous les chemins mènent à Rome, qu'il s'agisse du travail, des relations, de la vie en général. Puis, je ne sais pas si le fait d'être née avec un matou dans les bras y est pour quelque chose, mais je retombe toujours sur mes quatre pattes. Un jour, je tomberai sur un trampoline qui me propulsera vers mon chemin idéal et pour ça, je dois dès à présent faire des choix. Notamment, celui d'avoir rompu. Entre la maladie et le décès de maman, mon mec et mes changements de jobs incessants, j'étais comme un oiseau en cage et la petite porte a fini par me libérer afin que je puisse m'envoler vers de nouveaux horizons. En ce début de soirée, je marche tranquillement rue des Francs-Bourgeois, ce coin si vivant du 4<sup>e</sup> arrondissement. J'allume une clope que je savoure. Étrangement je me sens revivre, légère et soulagée. Paris me sourit et m'accueille dans ses bras... Il était temps que l'on se réconcilie.

# CHAPITRE 11

## DE BÉBÉ ET D'AMOUR

Jésus vous aime.

Assise dans le bus, je suis en direction de l'hôpital pour rencontrer la petite merveille qu'Ingrid nous a pondue. En face de moi, une femme qui en paraît quarante-cinq au lieu de trente. Vêtue d'un chemisier dont le dernier bouton est à deux doigts de l'étouffer et d'un pantalon piqué à sa grand-mère, la vieille prématurée me fixe du regard. À mon tour, je l'observe, elle et son chignon crépu. Elle n'a pas l'air méchante, mais qu'at-elle à me dévisager comme ça ? J'ai une anomalie sur mon visage ou quoi ? C'est bien Paris ça... Malheur quand vous empruntez les transports en commun. Aucune gêne de la part de vos concitoyens pour vous relooker en deux minutes, pour vous dire que vous êtes bonne, pour vous demander si vous croyez en la résurrection ou bien sûr pour vous bousculer comme un vulgaire sac à patates. Lorsque vous décampez de votre cocon, mieux vaut s'équiper de votre armure. Quoi qu'il en soit, la femme sortie tout droit d'un couvent réagit enfin quant à l'aide de son index et de la buée, elle m'écrit ceci sur la fenêtre : *Jésus vous aime*. Me regarde ensuite et me lâche un sourire accompagné d'un sacré clin d'œil. Je me sens alors un peu conne. Ai-je l'air à ce point affectée ? Ou bien essaie-t-elle de m'entraîner dans sa secte ? Dieu peut-il sauver ma cause ? Je n'en suis pas si sûre étant donné la relation inexistante que j'entretiens avec la religion.

Je saute du bus, fais quelques pas pour me trouver en tête-à-tête avec l'hôpital *Les Diaconesses*. Je ne pensais pas de sitôt remettre les pieds dans un de ces lieux que désormais j'ai tendance à haïr, même si cette fois, j'en ressortirai avec un sourire. Une fois à l'intérieur, j'ai l'impression que le diable m'observe et ne peut alors m'empêcher de marcher sur la pointe des pieds. Je ronchonne silencieusement et lui dédicace toutes sortes d'injures.

« Bonjour, le service maternité s'il vous plaît ? »

La trentenaire à l'accueil daigne à peine lever le regard pour me répondre :

« Traversez le jardin puis gauche. »

L'allée du jardin me mène vers un coquet bâtiment en pierres intitulé « Maternité ». À priori, ici, j'ouvre la porte du bonheur. Toc, toc, toc... Abattue comme un âne, mais heureuse comme un tournesol qui savoure son soleil, la belle brune me regarde avec le plus beau des sourires, le bébé dans les bras.

« Hey... Te voilà enfin ma chérie. Ça y est, regarde, la petite Louanne est arrivée. »

— Quel bijooooou Ingrid, vous avez fait du bon boulot. Elle est trop chou, c'est toi tout craché... En revanche les oreilles, c'est Farid. Où est le papa à ce propos ?

— Il est reparti à la maison se changer, il a dormi avec nous. Et Aurore ne va pas tarder, elle termine avec une patiente. »

Extraordinaire ! J'avais l'impression d'être dans une fiction à l'américaine, une sorte de *Friends* ou *Sex and The City*. Les scénarios vachement clichés qu'on envie toutes, mais qui sont à priori à mille lieues de la réalité ; les copines qui s'embrassent à tout bout de champ, qui se retrouvent pour un shopping improvisé, autour d'une boîte à kleenex à cause de Pierre-Paul-Jacques, à un cours de

cuisine parce qu'elles fantasment sur le cuistot, ou encore le surréalisme dans toute sa splendeur : autour de la table d'accouchement entrain de filmer celle qui va propulser sa progéniture... Et bien croyez-le ou pas, mais ça, c'est presque nous ! Trois copines qui partagent tout et n'importe quoi, prêtes à se damner pour sauver la peau de l'une d'entre nous s'il le fallait !

C'est ainsi que je tire ma révérence à Aurore : en tant que sage-femme, c'est elle qui a accouché notre amie. On ne pouvait rêver mieux pour notre trio d'amitié. Et d'ailleurs, quand on parle du loup...

« Salut ma biche, on attendait plus que toi ! Je terminais avec une patiente. Bref, je suis libre pour déjeuner avec vous !

— Ça tombe bien, car je nous ai ramené des sushis et un scoop... , lui dis-je.

— Quoi ? T'es au courant Ingrid ?

— Non... mais j't'en supplie, file-moi mes sushis j'en peux plus des plateaux immondes que l'on me sert, s'excite la jeune maman.

— Tenez, servez-vous !

— Bon, alors de quoi s'agit-il Emma ? me demande Aurore. Attends, ne dis rien et laisse-moi deviner le temps que le *wasabi* fasse son effet... Je sais ! Comment n'y ai-je pas pensé ! s'enthousiasme-t-elle la bouche pleine... Louis t'as demandé en mariage !!? C'est ça ? C'est ça ? Oh, j'en aurais mis ma main à couper !

— Ah, mais oui, qu'est-ce qu'on est connes...! », surenchérit Ingrid quand au même moment je recrache le dernier maki qui lui non plus n'avale pas ce qui vient d'être dit.

« Waouh... Et bien, quelle imagination débordante mes poules, mais je vais vous décevoir... Il n'est pas question d'union, mais... plutôt de rupture.

— Quoi ?? Ah, tu vois Aurore, je t'avais dit !

— Tu ne m'as rien dit du tout Ingrid, toi-même, tu n'en avais aucune idée. Mais depuis quand, Emma ?

— Depuis hier, jour de naissance de la petite Louanne... Hein, petite merveille ! À peine tu découvres le monde que déjà on t'initie à nos histoires de cœur.

— Je ne sais pas si c'est rassurant... mais tu sembles le prendre avec le sourire, je dirais même que tu as l'air soulagée... Et lui ? demande Ingrid qui gobe un ixième sushi.

— Tu vois parfaitement juste, je suis soulagée et lui meurtri... Mais c'est tout de même étrange, car je n'aurais jamais imaginé qu'à la fin d'une relation aussi longue, on puisse se sentir aussi bien. Malgré les engueulades, les reproches et les bons souvenirs, il me semble quand même que celui ou celle qui largue devrait sortir au moins un mouchoir... non ? Et bien à ma grande surprise, ça n'a pas été le cas pour moi... Alors du coup, une chose m'inquiète : est-ce que cela signifie que j'ai un cœur de pierre ? Car franchement, je le remets sérieusement en cause...

— Non ! Cela ne veut pas dire que tu as un cœur de pierre, c'est juste que ton cœur n'était plus amoureux, tout simplement... , me rassure Aurore.

— Bien... à ce propos, j'y ai réfléchi. Et je crois que je n'ai jamais été amoureuse de lui. Ce n'était pas de l'amour, mais de l'affection et un profond respect que je portais à notre histoire. Ce qui est à mes yeux très beau, mais mon cœur n'a en réalité jamais connu les joies des palpitations, la peur de

le perdre, ou ne s'est même jamais imaginé qu'il pourrait vieillir près du sien. En fait, il a toujours manqué cette... étincelle. »

Alors la question est donc la suivante : comment peut-on savoir si l'on est raide dingue amoureuse ? Ou même juste amoureuse, ce qui n'est déjà pas si mal...

Faut-il pour cela pouvoir décrocher la lune pour l'être aimé ? Est-ce que le chéri pétillant du début qui devient au fil du temps le chéri neutre annonce une lassitude inquiétante ou pas ? Ou tout simplement est-on amoureux lorsqu'au bout de quelques mois, on peut imaginer faire sa vie avec l'autre ? Il y a par exemple, ceux et celles qui pensent que l'amour n'est « crédible » qu'au bout de vingt, trente voir quarante ans de vie commune. Et pour qu'il soit digne d'être nommé amour, il doit faire ses preuves durant toutes ces années : escalader des Kilimandjaros et affronter toutes sortes de tsunamis. Pas faux, vous me direz, mais cela ne manque-t-il pas de poésie ? Et quant au coup de foudre ? On en rêve toutes ! C'est extraordinairement beau, c'est magique, c'est insupportable pour les autres et votre vie devient alors un énorme cœur. Hélas, la passion que votre coup de foudre génère disparaît généralement aussi vite qu'un feu de paille pour finalement achever ses vieux jours heureux en cendres. Bof... La solution serait donc de pouvoir mixer la longévité à l'euphorie d'un amour naissant. Si l'on compare cette théorie à la bouffe, j'opterais pour une salade thaï et sa fameuse *Som tam* pour son influence épicée (papaye verte, tomates, ail, poisson et piments forts). Elle reflèterait ainsi l'attitude que je devrais avoir si je tombais amoureuse : un mélange de saveurs mêlant passion, réalisme et folie. L'amour, c'est comme une carrosserie de voiture, ça s'entretient aussi bien de l'extérieur que de l'intérieur, traduisez : toujours être canon (du moins mimi) pour sa moitié. Aussi, ne parlons pas de concession, mais de sacrifices. Pourquoi ? Car les concessions ça se résume un peu à ça : *bien, si vraiment il le faut, j'accepte, car de toute façon je n'ai pas vraiment le choix, n'est-ce pas chériiiii...* ? Quel manque de jouissance ! Tandis que le sacrifice, il est mûrement réfléchi. Dans ce contexte, il donnerait alors ceci : *parce que c'est toi, je sacrifie... ma paire de Louboutin pour t'offrir (et non t'acheter, car ça nous fait plaisir de lui faire plaisir) le truc high-tech que tu voulais*. N'est-ce pas plus romantique ? Bien sûr, c'est une théorie parmi d'autres, car si j'avais les codes de l'amour... Il est clair que je roucoulerais auprès de mon apollon depuis un moment déjà !

*Dring, dring* . Intéressant, j'ai un message de Marc : *salut jolie sirène, je serai heureux de te revoir. Mercredi après ton taf, on pourrait aller boire un verre... Ça t'irait ?* Un discret sourire s'affiche sur mon visage et je m'empresse de lui répondre : *pourquoi pas ? Rdv 19 h 30 sur les marches de l'Opéra Garnier*.

« C'était de qui ce message poulette ? Je crois Aurore, que la reine du scoop ne nous a lâché que la moitié des infos...

— Ingrid, t'es sur tous les fronts ! C'est un animateur avec qui je suis sortie pendant les vacances... Et, je viens d'apprendre qu'il se trouve à Paris !

— Tu te barres dix jours au soleil et tu reviens les bagages remplis de potins... Si tu partais six mois, tu pourrais nous pondre la suite de *Beverly Hills* ! s'exclame Aurore.

— Halte ! Primo, il existe déjà une suite à *Beverly Hills*, c'est la *Nouvelle génération* et secundo, l'heureux élu ne s'appelle pas puisqu'il n'est pas un heureux élu, c'est pour cela que j'ai changé son prénom en Marc.

— Hahahaha ! se fout Aurore. Va pour Marc Le Faux alors... Mais si je comprends bien, pas de

love story... ?

— *Nada, niet, nothing*, pas de *love story* ! Il a eu un coup de cœur, je crois, mais j'ai été assez claire... Je n'ai pas quitté un navire pour sauter dans une barque.

— Tu m'en bouches un coin... Bon, ce n'est pas que je m'ennuie les gonz, mais j'ai des mamans en cloque qui n'attendent que leur gourou !

— OK, ben tu connais mon numéro de chambre si toutefois tu passais devant durant la journée... , l'informe Ingrid.

— Au fait Aurore, avant que tu nous quittes, avec Julien... ça va ? Vous vous reparlez un peu ? Il a pu voir Louanne ? »

Si je lui demande cela, c'est parce que les deux tourtereaux s'aiment depuis dix ans... Et en ce moment, c'est plutôt *down* dans leur couple. La belle miss veut s'engager davantage, partager le même nid, tandis que le mâle, comme beaucoup de son espèce, a peur de perdre sa liberté. La liberté, c'est une fausse excuse, car il y a fort à parier que Julien se demande plutôt s'il s'agit bien de la femme avec qui il souhaite se réveiller chaque matin. Ils s'aiment pour de vrai et pour de bon, ce n'est pour moi qu'une question de temps. Enfin, espérons, car après dix ans, cela serait clairement regrettable.

« Si tu avais vu la scène, c'était tellement touchant. Julien s'est transformé en un nounours protecteur quand il tenait Louanne dans ses bras, me dit-elle les yeux illuminés d'étoiles. Bref, tout ça pour te dire que quand je l'ai vu tenir ce petit bijou, j'ai su que c'était avec lui que je voulais faire ma vie... » Elle lâche un grand soupir amoureux et Ingrid et moi l'observons comme si elle venait de tourner la scène la plus cruciale d'une comédie romantique. Manquait plus que les popcorns et la bave au coin de nos bouches.

« C'est une excellente nouvelle ! Ne t'inquiète pas, toi et ton bellâtre vous allez vous retrouver... Alors, sèche-moi ces petites larmes et cours t'occuper de tes bébés !

— Oui, vous avez raison les filles... Tout va s'arranger, dit-elle en reniflant dans le kleenex. Oh *my God* ! c'est bête, mais c'est vrai que j'en ai les larmes aux yeux ! »

Sur le lit d'Ingrid nous échangeons un *big hug*, scène typiquement et ridiculement cliché, je ne m'en cache pas... Et le pompon de la connerie, le bébé qui entre trois *gossips*, n'a encore rien demandé, mais pour qui les années à venir promettent d'être complètement délirantes. Louanne n'a que deux jours et s'habille déjà en *Baby Dior*, Suri Cruise peut aller se brosser... Pour conclure ce chapitre essentiellement alimenté d'amour, il semblerait que Cupidon a définitivement jeté ses flèches en plein cœur de mes deux amies ; casées, choyées, aimées, elles ont déniché leur perle. À présent, il faut les astiquer afin qu'elles ne perdent pas de leur éclat pour les temps à venir. Mais je ne m'en fais pas, elles ont aussi opté pour une cuisine généreuse, fraîche et parfois explosive en bouche... Si leur amour était une gastronomie, elle serait méditerranéenne.

Et vous alors, quelle serait celle qui définirait votre amour ? (Un conseil, évitez la *junkfood* : dégustation riche en gourmandise, mais rapide en digestion).

## CHAPITRE 12

### UN NOËL PROMETTEUR

L'agréable sensation de prolonger mes vacances malgré le froid de la capitale. Voilà ce que je ressens lorsque j'aperçois ce charmant jeune homme, le teint encore hâlé. 19 heures 45, soit un quart d'heure de retard, et comme toute Parisienne qui se respecte, il faut savoir se faire attendre pour être désirée. Parmi la foule installée sur les marches de l'Opéra se distingue Marc qui ne peut s'empêcher de me chercher du regard et de regarder mille fois les aiguilles de sa montre. Vêtu d'un duffle-coat marine, on entrevoit le col d'une chemise blanche, un jean coupe droite, des baskets grises et pour tout accessoire une écharpe et des gants en cuir noirs. Je valide : le type est chic. Fini de le torturer, je traverse pour le rejoindre.

« Salut ! Vraiment désolée pour le retard, mais j'étais bloquée dans le métro. J'espère que tu n'attends pas depuis trop longtemps ?

— Non pas d'inquiétude, je viens d'arriver il y a... Il regarde sa fameuse montre...Y'a cinq minutes à peine. »

Premier mensonge, mettons ça sur le compte du stress du premier rendez-vous. Monsieur se décide enfin à me faire la bise.

« Je vois que la jolie sirène n'a quasiment pas perdu son bronzage, toujours aussi belle ! »

— Que de flatteries, tu n'essaierais pas de me draguer à tout hasard ?

— Dans le mille ! En effet, je te redrague, car cette fois nous sommes à Paris et je ne sais pas si tu ressens la même chose, mais j'ai comme l'impression qu'on se voit pour la première fois... D'autant plus que tu ne m'aides pas, tu as l'air un peu distante... Mais ton sourire reste fidèle à celui que j'ai connu. Bref, c'est parti pour une reconquête et... et je me sens soudain franchement ridicule ! » me dit-il légèrement intimidé par je ne sais quoi d'ailleurs. Est-ce ma nouvelle assurance qui le met en défaut ? Quoi qu'il en soit, ça le rend encore plus craquant.

« Ne parlons pas de reconquête, car il n'y a pas eu de première conquête. Allons plutôt boire ce verre et advienne que pourra, OK ? »

Sur ces derniers mots, je perçois de la déception dans son regard, un sentiment qu'il s'empresse d'ailleurs de dissimuler derrière un grossier « oui bien sûr, conquête ? N'importe quoi ! » Monsieur comme beaucoup d'hommes a une fierté qu'il n'utilise pas à bon escient. Finalement, nous marchons jusqu'aux Grands Boulevards où je décide de l'emmener dans ce pub australien, le Café Oz.

« Tu veux aller ici ? » me demande-t-il ayant l'air surpris de mon choix. Pensait-il s'en douter qu'en tant que « nana », je l'emmènerai dans un bar *lounge* dans lequel intimité et romantisme seraient les éléments clefs d'une soirée réussie ? Là en effet, comme diraient d'autres : *aux toilettes la guitare, la rose et on tire la chasse !* Attention, je ne suis pas une croqueuse d'hommes qui s'en fiche par-dessus tout des traditions sentimentales (si on peut encore employer ce terme de nos jours), mais l'heure est venue où tout simplement je n'ai plus envie de me prendre la tête. La petite sérénade du mec galant qui vous regarde avec autant d'admiration qu'un nourrisson regarde le téton de sa mère, ça va deux minutes ! Je suis peut-être restée quatre ans avec le même mec, mais je ne suis pas dupe.

Ayant un père libanais, ça forge dès la naissance, les magazines et les copines sont là pour témoigner des « incroyables salauds » qui rôdent sur cette terre et j'ai tiré de mes précédentes relations le minimum syndical des comportements masculins. Alors le pauvre Marc a sans doute de bonnes intentions, mais je bannis TOUT élément qui laisserait prétendre à une quelconque forme de relation ! Voilà, il s'agit juste d'une parenthèse indispensable à rappeler. Reprenons ! Les heures défilent au milieu de rires graves et joyeux puisque les lieux sont amplement monopolisés par des gros ours anglo-saxons. Nous aussi rions et buvons bière sur bière, ce qui se traduit par quatre visites au pipi-room. Mais au retour de mon dernier trajet post-soulagement, je lui demande une fois assise sur mon tabouret et avec un franc sourire :

« Qu'as-tu à me regarder ainsi ? »

— Je te regarde comme ça... (dix secondes de silence) parce que tu me plais beaucoup Emma et ce, depuis la première fois où je t'ai aperçue au bord de cette piscine ! Voilà, je l'ai dit ! »

Alerte rouge, le mec a vraiment l'air sérieux ! Ses mots prononcés sont dits avec tant de conviction qu'on croirait en effet qu'il passe l'examen de sa vie. J'apprécie son courage si toutefois ses dires sont véridiques, mais je reste de marbre intérieurement, car malheureusement je ne suis pas impressionnée, juste un peu énervée. Marc ne respecte pas mes volontés, quel con ! Je veux être libre, est-ce si dur à comprendre pour les mecs ? D'autant que j'adore cette liberté. Oubliés les comptes à rendre, les chichis d'un premier rencard, les textos non reçus et la psychose de se demander où cette folle relation va me mener ! Aux chiottes aussi le *Umbrella* de Rihanna et vive Cindy Lauper ! Marc a beau être canon, rebelle, drôle et charmant, il n'empêche qu'il est juste une distraction ni plus ni moins. Ne me jugez pas sévèrement, je ne le considère pas comme une chaussette, bien au contraire. J'apprécie sa compagnie, car c'est un peu grâce à lui que je me suis libérée de certaines souffrances, grâce à lui que j'ai rouvert les yeux. À ses côtés, je ne pense pas à autre chose. Mais cela ne suffit pas ! Il n'y a pas cette fameuse magie... Ce n'est donc pas de cette manière que je tomberai amoureuse, j'exige mieux que ça ! Surtout lorsque monsieur m'annonce son âge, je tombe des nues...

« Vingt et un. »

Tourbillon dans ma pinte lorsque je recrache ma gorgée.

« *Whaaat* !?! Mais tu m'avais dit que tu en avais vingt-quatre, c'était déjà limite... »

— Non, t'as dû mal comprendre, je ne t'ai jamais dit que j'en avais vingt-quatre, mais ce soir-là avec ta copine Sophie, vous étiez bien arrosées quand même ! » rectifie-t-il en ne se gênant pas d'en rigoler.

Je ne trouve pas ça *fun* moi. D'ailleurs, je bois mon verre cul sec à la suite de cette révélation et je ne commande plus. Je crois que les ravages de l'alcool causent assez de dégâts comme ça. J'ai juste l'impression d'avoir pris dix ans dans la tronche. Vingt et un ans... C'est une autre génération ! J'entends déjà les copines glousser. Mais après réflexion, si je continuais à le fréquenter, cela ferait-il de moi une cougar ? Huuummm... Si l'on considère Demi Moore et Madonna comme étant mes mères, c'est accordé pour cette fois. Je vais donc me montrer indulgente vis-à-vis de ce menteur, car il a le mérite de me faire rire.

Par la suite, on se revoit quelques fois. Avec mon super nouveau statut d'*independentpowergirl*, je claqué même 200 euros dans une chambre du *Concorde Lafayette*, puisque Fatou, ma coloc', occupe mon appart avec son militaire, suite à un *deal*. Nuit inoubliable, mais Marc s'attache de plus en

plus. Deux jours plus tard, un bouquet de roses m'est livré au travail. Sur la carte qui accompagne les fleurs, je lis ceci : *merci pour cette merveilleuse nuit* et aussitôt, mon *iPhone* se met à vibrer.

« Tu as reçu mes roses ?

— Oui, j'avoue que je suis impressionnée et mes collègues sont vertes de jalousie. Merci.

— Emma, je dois te dire une chose et je réclame toute ton intention. »

Mon ciel bleu s'assombrit soudainement, que va-t-il me dire, je sens qu'il va tout gâcher...

« Ma supérieure m'a appelé et je pars dans deux jours pour le Mexique. Je reviens dans un mois. Je voudrais que tu m'attendes et qu'à mon retour on se retrouve » m'informe-t-il d'un ton digne d'un chef d'État. *Que tu m'attendes ? Impossible, il m'a refroidi comme un Cornetto.*

« Je croyais avoir été claire et il me semblait que tu avais accepté notre accord : pas d'engagement. Pas de prévision.

— Je le sais bien Emma, mais je ne peux plus faire semblant. N'être qu'une sorte de *sexfriend* comme on dit, ce n'est pas pour moi. Mes sentiments à ton égard sont bien réels et je n'y peux rien.

— C'est bien le problème et c'est finalement une bonne chose que tu partes au Mexique. Je dois te paraître dure, mais on ne se retrouvera pas à ton retour. C'était conditionné comme ça dans ma tête depuis le début, je ne veux pas d'une histoire et tu le savais. Tu m'as apporté beaucoup de bonnes choses, tu m'as réappris à sourire, mais je continuerai seule désormais... Alors je te demande de ne pas insister et de respecter mon choix. Je suis désolée.

— Pas autant que moi et oui tu es dure. Je regrette déjà de t'avoir dévoilé mes sentiments, comme quoi parfois il vaut mieux se taire. Tu te mets des barrières... C'est dommage.

— Au contraire, j'évite de m'en mettre, c'est égoïste je sais, mais je pense d'abord à moi. Tu trouveras quelqu'un qui t'apportera ce que moi je ne peux pas t'apporter. Garde notre aventure comme un agréable souvenir, car pour moi c'est ainsi que je vais préserver notre rencontre. Je te souhaite pleins de belles choses et accroche-toi à tes projets. »

Il ne trouve plus les mots et je devine une tristesse à l'autre bout du fil.

« Je suis très heureux de t'avoir connue, dommage vraiment que ça n'aille pas plus loin, mais je ne peux te forcer. Bonne chance, Emma... Je t'embrasse. Fort.

— Bon voyage... »

Et c'est ainsi que cet amour de vacances prit fin. Flirts et sourires le temps de quelques soirées et après-midis pendant lesquels il m'aura fait découvrir son univers du graff et raconté ses histoires de jeune gangsta. Je lui suis reconnaissante, car si aujourd'hui vous lisez ces pages c'est un peu grâce à lui. Après le décès de maman, j'ai mis mes premières lignes au fond d'un tiroir les oubliant entre bric-à-brac. Un jour, alors qu'il était chez moi et qu'il graffait sur un bout de feuille, je ne sais pourquoi, mais j'ai trouvé le courage de relire ce que j'avais commencé à écrire. J'ai ensuite rouvert mon ordi. Il m'a alors juste dit : *je suis certain que ça vaut le coup*, ne sachant même pas de quoi il s'agissait. Je ne sais comment expliquer ce qui s'est passé ce jour-là... Une alchimie s'est opérée en moi, tout semblait si clair et limpide que de simples lignes sont devenues paragraphes, puis chapitres. Tout collait dorénavant. C'était juste beau de retrouver l'inspiration. Est-ce que c'était grâce à lui ou pas ? Était-ce le moment de m'y remettre ? Toujours est-il que planait une sérénité et qu'enfin je retrouvais un but à ma vie : finir mon livre.

Les jours ont passé et nous voilà plongés dans l'horreur de l'hyperconsommation de Noël. Métros, supermarchés, grands magasins, info et intox au journal de 20heures, bref tout est bon pour vous rappeler que la guerre aux cadeaux et à la bouffe bien grasse ont signé leur top départ. Moi tortue, j'ai décidé de ne pas suivre tous ces lièvres dans la frénésie que cette fête engendre. C'est donc notre premier Noël sans maman et je ne suis pas du tout impliquée au point de me sentir orpheline. Vive le vent d'hiver qui nous balaie vite en janvier ! Je vais donc sagement patienter et planquer mon amertume au fin fond de ma pompe à battements même si j'avoue qu'en cette période, c'est un véritable crève-cœur que je subis dans ma boutique chaque jour que Dieu fait. Accueillir, conseiller, faire semblant de sourire pour emballer le cadeau que la mère aura délicatement choisi pour sa fille ou inversement, c'est juste une douloureuse épreuve. Je les envie tant et donnerais n'importe quoi pour que je puisse à mon tour offrir un présent à ma maman. Ça relève de l'utopie... J'anticipe déjà le marketing spécial « fêtes des Mères » que j'aurai à affronter. Mais par Toutatis, je ne me laisse pas abattre sinon je finirai par prendre ma carte d'abonné chez les communistes.

Lundi, bizarrement les clientes ne se ruent pas dans la boutique, et c'est tant mieux. J'en profite pour voir ce qui se passe sur la sphère *facebookienne*, et comme d'habitude, une majorité de conneries inonde la rubrique « actualité » : trois qui se font chier au taf, une qui nous nargue depuis Bali ou encore une qui est malade (mais qui a pourtant la force de le mentionner sur le réseau). Bref, rien de palpitant sauf sur mon mur, un message de Fatou : *Salut ma poule, pour te dire que je m'emmerde au boulot et si une quiche-salade t'irait pour ce soir ? XoXo & see u tonight* . Je m'empresse de lui répondre : *Plateau-TV j'adore et y'a du linge qui attend ! Je plaisante bien sûr... Kiss !* J'en profite aussi pour refaire le merch' de la collection en chantant.

« Bonjour, mademoiselle. »

Quelle voix sensuelle me surprend ? Étant de dos à l'entrée du magasin, je n'ai pas vu entrer ce client.

« Bonjour, excusez-moi, je ne vous avais pas vu... En quoi puis-je vous aider ? »

En un temps record, je l'analyse de la tête au pied. Verdict : bel homme, voire sacrément beau. Mais son insistance à me sourire et à me regarder sans prononcer un mot me met mal à l'aise.

« En rien je vous remercie. En fait, je vous observe depuis tout à l'heure et je me suis senti obligé de vous saluer pour vous dire à quel point vous êtes ravissante. »

— C'est gentil, et... ? »

— Et vous feriez de moi un homme heureux si vous m'accordiez un dîner.

— Pardon ? C'est gentil, mais je suis déjà prise... » Par qui espèce d'andouille ? Ton menu quiche-salade ?

« Je vous en prie... Regardez, mon sourire perd de son éclat à chaque négation que vous prononcez. »

Putain, il est foutrement irrésistible et tellement canon ! Comment dire non ? Toutefois, je devrais le faire un peu languir sinon il pensera que c'est un jeu d'enfant... Et puis n'est-ce pas un peu étrange de m'aborder ainsi ?

« S'agit-il d'un pari ? Mon regard cherche dans la rue les stupides complices de cette supercherie. Parce que si ça ne vous dérange pas, j'ai du boulot. » De mieux en mieux les prétextes, c'est vrai qu'on se croirait dans une entreprise du CAC 40 !

« Un pari ? Mais non quelle idée ! Je vous assure, j'étais dans ma voiture et je vous regardais, d'ailleurs vous sembliez parler toute seule.

— Je réfléchissais à voix haute ! Une étude a démontré que c'est plus productif, bref, peu importe, ce n'est pas le sujet ! Depuis combien de temps vous me regardiez ? » Car après tout, peut-être ai-je affaire à un psychopathe sanguinaire...

« Vingt minutes, ma voiture est là en warning. Alors, c'est oui pour ce dîner ? » Difficile de résister à son sourire, mais non ! Discrètement, je cherche sa voiture en warning, pour voir si l'homme tenterait toutefois de me mentir. La Twingo, non je ne l'imagine pas dans cette conserve, le break familial, impossible sinon il ne serait pas là, quoi qu'aujourd'hui l'adultère est monnaie courante surtout dans le quartier... Par élimination, je ne vois donc que la Poor...

« La Porsche ? », je me retiens de tousser.

« C'est ça, la Porsche ! » Ne crâne pas trop, c'est moche. D'autant plus que dans le coin c'est le bal des quatre roues de luxe. Revenons-en à nos moutons : j'ai opté désormais pour plaisirs et découvertes. Alors, pourquoi refuser de poser mes fesses sur des sièges en cuir, de dîner, j'imagine, dans un délicieux resto en compagnie d'un très charmant garçon ? Après tout, ça n'engage à rien. Mais avant de redonner un coup de *Colgate* à son sourire, je le fais miroiter encore quelques instants, histoire que le coup de la voiture ne soit pas l'élément décisif à notre futur rendez-vous. Car, mesdemoiselles, comme beaucoup d'entre vous, le matériel ne m'attire pas du tout... Excepté cette fois !

« D'accord j'accepte, mais en tout bien tout honneur. » Voilà le dicton le plus hypocrite dans ce contexte puisque l'on sait pertinemment que c'est fichu d'avance.

Ce bel homme sera un heureux élu à cinquante pour cent. Mon intuition me murmure qu'il risque de s'immiscer quelque temps dans ma vie. Voici donc Noah. C'est frais, sexy, original et sympathique.

La journée se termine finalement en couleur lorsque je descends l'avenue des ChampsÉlysées dont les arbres sont habillés de mille lumières. Les terrasses sont pleines, occupées principalement par les touristes. Des sacs de toutes marques illustrent davantage la magie de Noël. J'adore voir ce Paris vivant. En revanche, je me passerais amplement de la puanteur du métro et de ses heures de pointe, ma poésie est une fois encore entachée même si je reconnais la chaleur que les souterrains vous procurent en hiver. Je me hâte de sortir pour retrouver mon quartier que je chéris tant : Charonne, ses restos et ses commerçants insolites. Contrairement au bling-bling du 8<sup>e</sup>, on retrouve ici la vie, la vraie ! J'enclenche la clef et Fatou ne s'emmerde pas : *Vogue* au bec, *Martini* et sa rondelle de citron, la gazelle est littéralement plongée dans les *Feux de l'amour*... Et gare à vous si vous osez faire un brin de causerie. Un modeste bonjour suffit. Mais ce soir, je m'autorise à franchir la limite :

« Tu ne devineras jamais ! » lui dis-je avec suspense et beaucoup trop d'excitation à en voir sa grimace.

« Huuummm... Quoi ? » Elle s'en fiche et préfère de toute évidence écouter les lamentations de cette potiche blonde qui n'a pas pris une ride en vingt ans. Je persévère fièrement espérant enfin une réaction de sa part.

« Un beau gosse est venu me draguer aujourd'hui ! Je gagne un bref regard. Et figure-toi que j'ai accepté son invitation à dîner... Le monsieur a une Porsche ! » Enfin ! Elle appuie sur pause. Le

coup de la bagnole, c'est béton...

« Une Porsche tu dis !?! Waouh, tu as tiré le jackpot ! Bon attends, attends, je regarde la fin et tu me racontes après. Jack t'attend pour manger et sers-moi un autre *Martini*... Y'a des *Heineken* pour toi dans le frigo... »

Deux croquettes remplacent aussitôt les pupilles du chat en pleine ébullition. C'est un véritable concerto de miaulements aigus qui s'improvise chaque soir, c'est d'ailleurs parfois même angoissant. Sa gamelle est servie, puis les nôtres accompagnées d'un Bordeaux.

« Alors comment s'appelle monsieur *Porschman* ? »

— Hahahaha ! C'est pas mal comme surnom... Il s'appelle Noah et je dîne avec lui vendredi. »

Je lui raconte alors en détail la rencontre. Elle rigole et je me marre aussi.

« Au moins, il s'en passe des choses à ton boulot. Mais en fin de compte, on ne sait pas grand-chose sur ce Noah. Alors avant de monter dans sa fusée, tu relèveras sa plaque. Qui sait ? Il pourrait te charcuter pour ensuite te laisser pourrir au fond d'un bois !

— Je te remercie, mes doutes se sont envolés ! »

Repas fini et au lit. Nous zappons péniblement les chaînes, je me demande souvent à quoi sert de payer une redevance audiovisuelle quand c'est pour finir par dépit sur des épisodes de *New York Section criminelle*. On savoure ironiquement le jeu d'acteurs et son ambiance morose. Au lit, avec un pétard et deux tisanes. Un scénario glamour qui doit se répéter sous plus d'un toit parisien en ce lundi soir. Vous vous reconnaissez ?

Noah alias *Porschman* passera deux fois par surprise en boutique durant la même semaine. Pas plus de deux minutes à chaque visite : *j'étais dans le quartier pour un rendez-vous, je profitais de l'occasion pour te dire bonjour*. Ni plus ni moins, à peine n'ai-je eu le temps d'en placer une. Est-il un peu timbré ? Quoi qu'il en soit, son attitude m'inquiète.

Jour J, 8 h 30. Ma devise du jour : *not waste my time*. Réveil fixé une demi-heure plus tôt pour cause *very very important* soirée : aucune indulgence physique ne sera tolérée pour un premier rencard ! Côté vestimentaire, jouer la carte de la sobriété avec une touche sexy. Surtout pas de robe ou de minijupe, c'est *too much* pour une première. Talons rouges (que j'enfilerai au dernier moment), pantalon *black*, moulant comme il faut et chemise en soie noire cintrée, je valide ! Classe et mystérieux, sans compter que le look sera assorti à la bagnole. Pour la carrosserie, une mise en beauté express s'impose. Pour cela, il me suffit de claquer des doigts pour sortir ma carte joker : en tant que femme, j'estime avoir les meilleurs collègues au monde : coiffeurs, esthéticiennes ou encore podologues à portée de mains !

9 h 30. Je grimpe les escaliers et salue les copains. La quasi-totalité des employés a déjà été prise en otage par les clientes. Mais la chance me sourit quand j'aperçois celui qui, à mes yeux, a le meilleur coup de ciseaux. Pascal, la quarantaine passée, au style affirmé, a son cœur qui penche pour la gent masculine. Du coup, il a une oreille particulièrement attentive pour subir (ou pas) mes histoires d'amour dont la crédibilité laisse à désirer. Il semble cependant apprécier :

« J'adore les histoires des nanas de ton âge. Au moins, y'a du peps, du cul, du romantisme, des claques, des pleurs et de l'amour en veux-tu en voilà ! C'est toujours mieux que les histoires d'adultère et de ménopause de mes clientes... »

— J'en suis ravie. Sérieusement : fais-moi belle pour ce soir, j'ai un rencard.

— Ah bon ? En plus de ton animateur ? » Eh oui, même mon coiffeur est à la page, c'est lamentable, je sais...

« Non, lui c'est une affaire classée. J'ouvre un autre dossier à présent. Il semblerait que je joue dans la cour des plus grands. L'homme en question doit avoir trente-cinq ans...

— Fantastique ! Bienvenue chez les vieux alors... Et que fait-il dans la vie ?

— *Don't know yet*, c'est la surprise ! Et calme-toi s'il te plaît, je n'ai pas dit que j'allais souper dans une maison de retraite...

— Je te taquine va... Je vais faire de toi un vrai p'tit bonbon à croquer ou à sucer... »

Ma devise est suivie au pied de la lettre. Pendant que mes cheveux se font chouchouter, une manucure corrige mes ongles et les colore d'un rouge cerise.

10 h 30. Ouverture boutique. Un des meilleurs moments de la journée. Tout est encore calme, le bitume n'est pas encore réchauffé par les flambeurs du volant. Cet évènement quotidien commence aux alentours de 11 h 50 lors d'un amuse-gueule. À partir de 13 h, c'est la partouse des quatre roues ! Une sorte de compétition dans laquelle rentrent en course Bentley, Porsche, Ferrari, Aston Martin et compagnie. Avis aux détenteurs de Peugeot ou Kia : n'envisagez pas le quartier durant l'heure du déjeuner si vous ne souhaitez pas être perçu comme *has been*. Le 8<sup>e</sup>, c'est une autre planète qui étrangement me rappelle le m'as-tu-vu de Beyrouth. Donc, comme chaque jour, j'enclenche le même rituel : dégustation d'un p'tit déj' complet de chez *Cojean*, lecture des journaux sur le Net (eh oui ! on peut-être blonde, vendeuse et s'instruire...), réception des livraisons, des clientes et entre-deux, visites sur *Facebook*.

15 heures, *have my break*. Pas de *Kit Kat*, mais une pomme et un yaourt feront la joie de mon estomac, histoire qu'il reste svelte pour mon pantalon. Dernière mission beauté : l'épilation maillot-aisselles-demi-jambes. N.B. : ne voyez pas là que le Noah me mettra dans son lit le premier soir ! Même pas dans ses rêves, il fantasmera s'il le souhaite. L'épilation me reconforte seulement dans l'idée de me dire que je suis au top. On est femme jusqu'au bout des poils ou on ne l'est pas ! L'experte en la matière s'appelle Louisa. Louisa est ma plus grande confidente au travail ainsi que Josiane la podologue qui nous rejoint aussitôt dans la cabine. Elles connaissent quasiment tout de ma vie. Amour, santé, famille, amis, aucun sujet n'est mis de côté. Nos oreilles sont vouées à écouter tous nos blablas. C'est un *tea time* qui s'improvise à tout moment et qui nous procure un pur bonheur. Louisa a quarante ans, mariée et deux enfants. Une jolie brune aux cheveux frisés et qui s'avèrent être d'une douceur extrême comme j'en ai rarement vue. Sa voix, ses sourires, ses gestes et son tempérament sont aussi fluides et doux que du bon miel. Et comme si la nature ne l'avait pas assez gâtée, elle est dotée d'une zénitude qui défierait un moine bouddhiste. Quant à Josiane, elle a l'âge de ma mère. Soixante ans et bien conservée. Ce qui m'attire chez elle, ce sont les similitudes qu'elle a avec maman. Toujours coquette et élégante, elle a bon caractère, dépense pour un oui ou pour un non, aime ronchonner et prend soin de ma personne comme si j'étais sa fille. Josiane vit chez sa mère de quatre-vingt-cinq ans et a pour voisin son fils qui lui en fait voir de toutes les couleurs.

16 heures. Séance terminée, je me sens plus légère. Une fois de plus, nous avons papoté telles des cocottes dans une basse-cour.

19 heures. Je ferme la boutique, compte la caisse, chausse mes talons rouges, fais une retouche makeup, remplace mes cheveux. Le miroir ne s'est pas brisé, ma tronche lui satisfait. Je suis

impatiente de voir ce que la soirée me réserve. Le cœur qui palpite au fur et à mesure que les minutes s'écoulent, je me rends compte que j'ai oublié les codes d'un vrai rancard.

19 h 15. Le numéro de Noah s'affiche sur mon smartphone, un texto : *je suis arrivé*. *Ciao* aux collègues et me voilà dehors quand j'aperçois sa somptueuse caisse. Clic, l'immatriculation est directement envoyée à ma coloc. On se fait la bise, on échange des formules de politesse. Monsieur est déjà perché sur son téléphone, *un truc important*, me précise-t-il. Bof, mais j'en profite pour examiner le design de ce joujou pour lequel j'ai envie de crier : *putain, j'ai le cul assis dans une méga Porsche !* Cependant, je me contiens de m'afficher dès la première minute. Au contraire, je m'efforce de jouer l'indifférence, on ne m'impressionne pas avec une voiture. À son tour, je l'examine du coin de l'œil. L'homme porte un jean, un pull en cachemire gris dont le col en V est surpiqué de violet (j'admire le détail) et une chemise blanche. Il pose sa main gauche sur le volant, une *Rolex* lui indique l'heure. Un look sport chic, l'homme a du goût. Mais voilà qu'un sacré *merde* jaillit subitement de sa bouche, c'est tout de suite moins chic... Mais Dieu merci, il se décide enfin à décoller son engin.

« Quelque chose ne va pas ? »

— Excuse mon langage, ce n'était pas très classe, mais j'étais pris par les matchs.

— Les matchs ? » Le moins que l'on puisse dire, c'est que décidément les mots ne lui écorchent pas la bouche.

« Oui en fait je joue au *Lotofoot*. Et ces gros nazes de Marseillais viennent de se prendre un but... Je suis en train de perdre et ça me rend fou ! »

No comment... Je le rassure en lui disant qu'il va gagner la prochaine fois et que ce n'est pas si grave, que ce n'est QUE du foot.

« Que du foot ?! s'exclame-t-il, à 1 000euros c'est plus qu'une histoire de ballon ! »

— Comment ça, 1 000euros ? Je ne comprends pas...

— J'ai misé 1 000euros ce soir sur ces tickets ! » *Oh my Good !* Que dire à part que l'irréalisme m'échappe et que je suis plongée dans un tourbillon de conneries ! Il en a d'autres comme ça ? Hélas oui pour ma gueule, lorsqu'il m'apprend qu'il a déjà perdu plus de 700 euros la semaine dernière. Ce gars-là est plus atteint que ce que je ne pensais. Expliquez-moi comment peut-on investir autant d'argent dans du *Lotofoot* ? Et dire que dans certains pays, il y en a qui perdent la vie pour avoir volé une tomate ou un pauvre t-shirt, le vol vital pour survivre à la misère. Bref, quelle joie de parler foot durant un trajet interminable ! Noah sort le grand jeu et m'amène dans un resto branché du 1<sup>e</sup> arrondissement. L'ambiance est bruyante, mais chaleureuse. Il marque un point et il est l'heure désormais d'en savoir un peu plus sur ce mystérieux étranger.

Voici son identité révélée en quelques points :

Prénom : Noah.

Âge : bientôt trente-huit (ah, quand même...).

Physique : environ un mètre quatre-vingt-cinq, yeux marron, cheveux très courts, ni trop maigre ni trop gros, sourire à la George Clooney, voix très sensuelle (dommage qu'il ne s'en serve pas d'avantage).

Profession : à son compte, business de voitures (je comprends mieux...).

Hobbies : football, bagnoles et montres.

Particularités : dans l'attente d'acheter un appart, vit chez un pote et dort parfois chez sa mère (à son âge, je ne sais pas si je dois m'enfuir ou pas...). Est un peu macho. N'a pas le caractère à se taper des barres de rire et encore moins à fumer un joint.

Qu'en pensez-vous ? Laissons encore tourner la cuisson avant de se faire une opinion... Mais ma curiosité lui joue des tours et l'homme réservé n'a d'autre choix que de se plier devant mes exigences, je veux savoir ce qui se cache sous cette carapace. Et il se lâche : monsieur a consacré sa jeunesse au foot pratiquant alors une sorte de sport-études. Hélas, le ciel s'est assombri le jour où il a gravement accidenté ses gambettes. C'est alors qu'il a vu tous ses espoirs s'envoler quand il a compris qu'il ne ferait pas une carrière de footballeur. Du coup, il s'est lancé dans le business automobile. J'apprends aussi qu'il a été élevé par des femmes : sa mère, ses sœurs et ses tantes. Il n'a pas connu son père. Est-ce que ces raisons expliqueraient le fait que Noah se protège sous cette épaisse couverture virile ? En fait, se trouve en face de moi un homme des plus sensibles... Trognon, je suis touchée par son histoire et me laisse naïvement embrassée au-dessus de mon steak tartare. Finalement, nous passons une agréable soirée. Seul hic au tableau : il me propose dès le mois prochain de passer un week-end à Marrakech. Ne sachant pas quoi répondre à cette proposition précipitée, je me contente d'afficher un sourire niais. Ne mettons pas la charrue avant les bœufs et je propose une meilleure destination pour le moment : celle de me ramener chez moi. Bien que je connaisse Paris, ma boussole nous mène à Pigalle, quartier dans lequel je ne mets jamais un pied. Pour celles qui ne connaissent pas, Pigalle c'est des boîtes de nuit, des sex-shops, des prostituées, et son *Moulin Rouge*. Nous dégageons rapidement le coin quand, subitement, Noah se gare dans une rue peu fréquentée.

« Qu'est-ce que tu fais ? lui dis-je surprise.

— J'ai envie de t'embrasser ». Il passe à l'acte même si je n'en ai guère envie, mais va pour un baiser pourvu qu'il réenclenche la pédale. Sauf que je le sens « motivé ». Trop d'ailleurs, à tel point qu'il se permet de prendre... De prendre ma main pour la poser sur son sexe ! Non, mais il est complètement fêlé celui-là !! Je la retire violemment et le repousse avec colère n'oubliant pas de claquer sa joue.

« Çane va pas, non ?! Qu'est-ce qui te prend ?

— Je voulais juste t'embrasser, ne le prends pas mal, voyons...

— Tu m'as pris pour qui ? Une putain qui allait coucher le premier soir ? Pigalle n'est pas loin si tu es à ce point en manque !

— Arrête, je t'en prie... Je suis désolé.

— Pas autant que moi. Ramène-moi chez moi immédiatement ! »

Sur le chemin du retour, inutile de préciser que je connaissais parfaitement le trajet avec en prime, les raccourcis. Pas un mot n'est échangé et pour une fois je ne lui reproche pas son manque de vocabulaire. L'ambiance est aussi froide que les rayons *Picard*, seul le bruit du moteur jouit de ses chevaux.

« C'est là. Merci pour le dîner et salut. » J'ouvre la portière et voilà qu'il me propose que l'on se revoie.

« Pardon ? Tu te fiches de moi là ? On ne se reverra pas, je crois que c'est mieux ainsi.

— J'ai passé une très bonne soirée, Emma ». Je le regarde sans dire un mot et claque la portière.

Mesdemoiselles, mon opinion est faite : c'est un gros macho de première qui pense pouvoir acheter une femme avec ses joujoux et qui plus est, n'est pas drôle. Il frôle le zéro.

Après analyse de cette expérience que je qualifierais d'échouée à quatre-vingts pour cent, j'en tire une réalité qui, en tant que célibataire, s'applique à moi aussi désormais. Oui, je reconnais avoir levé la main droite et prêté serment que je ne voulais pas m'engager dans une histoire. Mais de là à coucher le premier soir... Je ne juge personne, chacun fait ce que bon lui semble de son derrière. Mais la presse féminine disait donc vrai ? *Comment décrocher le mec de ses rêves ? Cerner le mâle qui est devant vous !* Et j'en passe ! Tous ces sujets, qui me semblaient exagérés, sont en fait bien réels. Comment n'ai-je pas ouvert les yeux plus tôt ? Pourtant, les révélations croustillantes de mes clientes sur leurs histoires d'adultères, leurs coucheries d'un soir, les mecs qu'elles venaient de rencontrer, auraient dû me mettre la puce à l'oreille... Malgré moi, je fais donc partie de ce club très *openmind* : *bienvenue dans la jungle du célibat parisien*. Je n'ai jamais rêvé au prince charmant, mais j'avoue que je viens de prendre une sacrée claque. C'est une découverte que j'expérimente à mon insu et Noah n'est pas un cas isolé de ces pratiques animales. Dans ma boutique, ils sont nombreux à tenter de soutirer mon 06 pensant pouvoir m'impressionner avec leur fric. Est-ce la technique des beaux quartiers ? Il semblerait apparemment qu'il y ait une demande. Alors quelle est la solution ? Rester nonne jusqu'à tant que le miracle se produise ? Ou bien rejoindre ce club du consumérisme charnel ?

Le lendemain soir, Fatou s'impatiente de connaître le déroulement de ma soirée *love* avec Noah. Je lui expose le débriefing, elle reste sur le cul.

« Mais quel salaud ! Bon, mais il embrasse bien au moins ?

— Contente que ça te fasse rire... J'aurais pu me faire violer !

— Ça va, n'exagère pas. Il a été maladroit, mais t'as passé une bonne soirée mis à part cet incident... ?

— Oui je ne vais pas dire le contraire. Mais je suis perdue, qu'est-ce que je dois faire ? De toute façon, je lui ai fait savoir que je ne voulais plus le voir. Et vu son machisme, je pense l'avoir vexé jusqu'à la fin des temps.

— Je suis casée maintenant. Mais quand mon ex m'a trompée, j'ai tellement souffert qu'après je me suis éclatée avec les mecs et j'ai pris mon pied ! Je ne dis pas que tu dois coucher à gauche à droite, mais t'es jeune alors amuse-toi... Mais pense seulement à sortir couverte !

— Tu n'as pas tort... Il m'a proposé d'aller à Marrakech le mois prochain...

— Magnifique ! Alors si *Porschman* te rappelle, fonce et goûte aux plaisirs de la vie sans te soucier du lendemain. »

3 janvier. La période des festivités est enfin derrière nous et j'en suis soulagée. L'absence de maman a terriblement laissé son empreinte ; elle était mon feu d'artifice de ces temps joyeux. Quant aux Parisiens, ils subissent encore les restes d'une gueule de bois. La journée est calme dans la boutique, ces dames attendent les soldes.

« Bonjour petit amour. »

Je relève les yeux de ma caisse, et à ma grande surprise, Noah a des *cojones* !

« Bonjour, je suis étonnée de te voir ici... Quel bon vent t'amène ? » Je me montre indulgente et décide de lui donner une seconde chance.

« Je n'ai pas eu de tes nouvelles depuis notre rendez-vous, ça fait maintenant quelques semaines. Alors je me demandais comment tu allais ?

— Je te remercie, je vais bien et j'ai passé de bonnes fêtes. Et toi, il me semblait que tu devais passer ton Noël à New York ?

— Oui en effet j'y étais et j'ai passé un excellent séjour... D'ailleurs tiens, je t'ai ramené un petit souvenir.

— Une petite pomme... Merci, c'est très gentil. Je suis impressionnée de voir qu'il y a finalement en toi un soupçon de douceur et de sensibilité...

— Emma... Sincèrement, je suis désolé pour la dernière fois. Je m'y suis très mal pris.

— C'est le moins que l'on puisse dire ! Écoute Noah, que les choses soient bien claires : je ne cherche pas à t'épouser demain, loin de moi cette idée folle, ni même que tu mates la ligue 1 chez moi. Je veux une relation légère, mais si tu ne te sens pas capable de démontrer un peu plus de respect et de romantisme, et bien dans ce cas, tu me fais une fleur en m'oubliant ! »

Mais que sort-il de la poche de son blouson ? En plus, il se fiche royalement de ce que je peux lui dire ? Foutre con va...

« En fait, j'espère qu'avec ça je pourrai me faire pardonner. C'est mon cadeau de Noël. Ouvre l'enveloppe, je t'en prie. »

Je prends l'enveloppe et l'ouvre délicatement tout en me demandant quel coup tordu il me prépare...

« Deux billets pour Marrakech ?? Mais t'es fou ? On se connaît à peine ! C'est très généreux de ta part, mais je ne peux pas accepter. »

C'est Richard Gere et moi sa *pretty woman*. Il n'a pas sa classe certes, mais Noah, je ne peux le nier, il sait me surprendre. Complètement démesuré dans ces actes, mais fidèle à sa devise : l'argent ne fait pas le bonheur, mais il y contribue fortement...

« Comme ça, on aura l'occasion de faire plus ample connaissance. Toi qui me reprochais mon manque de tact, je crois que je peux difficilement faire mieux... Allez, laisse-moi me rattraper, je peux t'assurer que tu ne le regretteras pas. » Sceptique, j'hésite. Et merde, on ne vit qu'une fois !

« Paraît-il que le meilleur moyen de résister à la tentation est d'y céder... Je te laisse une chance de repartir à zéro. Je m'arrangerai pour être libre ce week-end.

— Génial, j'ai hâte d'y être ! Je te laisse à tes occupations, je t'embrasse, petit amour. »

C'est ainsi que l'homme du 8<sup>e</sup> dans toute sa splendeur a le pouvoir de faire rêver une jeune Parisienne en quête d'exotisme. Quatre jours plus tard... Excitée comme une puce, je suis à quelques heures de goûter aux saveurs sensuelles de Marrakech même si ma récente découverte du célibat ne me rassure pas pour autant. Partir en week-end avec un semi-inconnu, je ne sais pas si c'est conseillé... Et si ça se passait mal ? Mon compte bancaire ne me permettrait même pas de prendre un billet de retour en cas d'urgence ! Anyway, Noah est dans le taxi, impossible de faire machine arrière.

« Salut ma belle, alors prête pour de folles aventures ?

— *Of course*, je le suis ! Je n'attendais que ça... » dis-je à moitié flippée. Comment ai-je pu répondre favorable à cette invitation ? Mes mains moites trahissent mon anxiété et le sourire sournois du *taximan* que j'aperçois dans le rétroviseur me rappelle dans quels beaux draps je viens de me mettre. Muette, je le serai jusqu'à notre arrivée à la ville orientale. Il y fait déjà nuit, l'air est doux, je peux enfin relâcher la pression. Noah s'est gentiment vu prêter un riad par un ami, le temps de notre escapade « amoureuse ». Splendide à couper le souffle, on croirait une version miniature du jardin de Majorelle. Entreprenant et viril au poil, mon nouveau compagnon prend plaisir à me faire visiter chacune des pièces en finissant « involontairement » par la chambre où une bouteille de champagne et quelques friandises orientales nous attendent sagement sur la console.

« Waouh... Je suis impressionnée par les lieux... Et où se trouve la salle de bain ?

— Juste ici petit amour, alors ça te plaît ?

— Merci. Je ne pouvais rêver mieux. »

Je fais les mille pas pour finalement m'asseoir sur le rebord de la baignoire. J'ai l'impression d'avoir quinze ans, le contrôle m'échappe. J'ai délicieusement peur et malheureusement n'ai pas cette foutue option internationale qui me permettrait de joindre Fatou. Que me suggérait-elle ? De laisser le fruit défendu se faire croquer et qu'après tout, je n'ai pas fait le voyage uniquement pour manger un couscous royal. Alors, l'ange Fatou passe et me donne sa bénédiction.

« Que fais-tu Emma ? Est-ce que tout va bien ? » Au secours, l'homme s'impatiente... Pas besoin d'être voyante pour savoir que je n'allais pas enfilez des perles en me rendant dans ce lieu paradisiaque. Oh et puis merde ! La vie est courte !

« Je suis là Noah. Il fallait que je me rafraichisse à cause du voyage... », atmosphère : *very extra sensuelle*...

« Mais quelle bonne idée... »,atmosphère : *so very hot* !

C'est à ce moment-là qu'il s'approche de moi, m'embrasse langoureusement descendant peu à peu jusqu'à mon cou. L'odeur du musc sur sa peau me plonge dans une ivresse totalement désirable. La température grimpe. D'une main il me caresse les cheveux, de l'autre... Oups ! Ma chemise est tombée ! Et... je ne vais pas vous faire un dessin, vous imaginez bien la suite... C'est ainsi que nous passons deux jours heureux entre passion et saveurs marocaines. Je découvre un autre Noah, moins superficiel et plus authentique, et à ma grande surprise, nous avons même échangé de franches rigolades. La température est vite retombée à notre retour et la borne de taxi est bondée de monde. Alors, j'en profite pour me taire et faire le bilan de notre évasion : la vérité est que je pourrais réellement tomber sous son charme, mais son côté indépendant me freine dans mes espoirs d'envisager une relation. De toute façon, nous avons grillé trop d'étapes ; la tentation a largement gagné nos corps et non nos esprits. J'allume une clope, inspire une bouffée que je relâche en douceur tout en l'observant ; désormais, je le vois autrement. Quelqu'un de bon malgré sa maladresse et ses défauts... Mais qui n'en a pas ? La perfection de ces moments partagés sans sentiment s'achève brutalement quand soudain :

« Heeyyy Noah ! Wouhouuu !

— Mais qui est donc cette follasse qui t'appelle ? »

Noah fait mine d'ignorer la brune stéréotypée façon pouffe qui s'apprête à l'aborder.

« Et bien Noah, quelle charmante surprise de te croiser là... , lui dit-elle tout en me snobant.

— Euh... Bonjour Sabrina, pour une surprise c'est une surprise... »

J'ai comme l'étrange sensation qu'il se trouve dans l'embarras et que je ne vais pas tarder à écraser ma clope sur cette pétasse qui me dévisage de la tête au pied.

« Et bien tu ne sembles pas à l'aise... Tu ne me présentes pas ?

— Si bien sûr, Emma je te présente...

— Sabrina ! Rassure-toi mon « chéri », mes oreilles fonctionnent encore.

— Oh, laissez-moi deviner Emma ! Le beau don juan vous a ouvert les portes de son petit riad à Marrakech ? Du champagne et des friandises orientales en guise d'accueil, j'imagine ? Dis donc mon chou, tu aurais pu te montrer un peu plus original tout de même... ! »

La pimbêche aux lèvres rose bonbon mâche vulgairement un chewing-gum en signe de victoire. Il faut l'avouer, ses déclarations m'ont mise K.O. à tel point que plus un son ne sort de ma bouche.

« Emma, ne fais pas attention à ce qu'elle dit, c'est une...

— Ne te fatigue pas Noah ! Au contraire, tout est clair et tu n'as pas à te justifier. On n'est pas un couple à ce que je sache ? Très bien, alors ça ira comme ça, j'en ai assez entendu. Voilà justement un taxi...

— Je monte avec toi ?

Non surtout pas ! Je te laisse en charmante compagnie, d'ailleurs Sabrina, si je peux me permettre, le chewing-gum ce n'est pas... très classe ! Mais c'est un style qui fait son effet. Ça se vérifie une fois encore Noah : l'argent n'achète pas tout. Ce n'est pas de chance, le monde est petit... À bientôt et merci, c'était fantastique ! »

Il fallait bien un coup de théâtre à ce conte de fées. J'ai pris une douche froide, mais je ne me sens pas trahie pour autant. Encore une mésaventure digne du célibat parisien ! On ne dégote pas le grand amour dès la première prise... Comme on ne décroche pas le job de ses rêves. Paris m'inspire parfois de grands soupirs... Côté carrière et amour, je suis lasse. Cette ville est une jungle dans laquelle il faut s'acharner sans cesse si on veut se garantir une pointe d'épanouissement. Mes rêves ne restent que des rêves. Je fais partie de cette génération qui aurait dû ouvrir les yeux, une voire deux décennies plus tôt. Alors, je mets de l'eau dans mon vin, du rouge sur mes lèvres pour sourire à la vie et toujours ces escarpins pour ne pas me laisser écrabouiller. La tête haute, je me dis que ce jour viendra où Paris m'aura définitivement conquise... Si possible avant mes trente ans ! Car là encore, avoir trente ans à Paris, c'est une tout autre pression pour la femme parisienne...

# CHAPITRE 13

## COUP DE CŒUR ET PLEURS

Qui a dit que le coup de foudre n’existait pas ? Moi entre autres... Ou quand bien même il existerait, on ne peut envisager une relation constructive. Encore moi ! Qui a dit que le coup de foudre c’était direction les WC et on tire la chasse ? *No way*, cette fois je me déclare non coupable ! Cette phrase si poétique est tirée de certains mâles dont je partage les gènes.

Février. Selon le système pour lequel notre ère lèche les bottes, février aime les amoureux et désapprouve les petits cœurs libres. Ces braves soldats de l’amour sont les victimes d’une société qui vous jette en pleine figure le marketing *made in* Cupidon ; ouvrez la boîte aux lettres et vous voilà inondé de prospectus « pensez à votre chéri(e) ». Prenez le métro et vous n’y trouvez plus que publicité spéciale Saint-Valentin. Consultez votre boîte mail et découvrez des « cinquante pour cent pour un week-end en amoureux ». Téléphonnez à votre copine pour prendre des nouvelles et elle vous demande conseil pour sa soirée du 14 : cadeau ? Dîner aux chandelles, resto ? Ce soir, vous confiez votre plateau-repas à *Picard* et il vous sert des fondants au chocolat en forme de cœur. Ecœurée par cette journée, vous êtes au fond de votre lit à mater la connerie de TF1. Arrive alors la pause publicité et on vous flanque le *come-back* des *Mon Chéri*. C’est à ce moment-là que vous gerbez. Je ne vous apprend rien. À la Saint-Valentin, il y a les amoureux qui ne manqueraient pour rien au monde cette occasion de se dire encore je t’aime, ce sont les bisounours de l’amour. Il y a ceux qui sont en couples, mais se revendiquent rebelles du système. Et il y a les gens comme moi, qui sont célibataires, et qui, malgré leur indifférence à cet évènement se sentent légèrement exclus. On s’en fiche de la Saint-Valentin, cela vous rappelle seulement que vous êtes seule ! Vous me direz alors : et les plans culs ça compte pour du beurre ? La réponse est : oh que ooouii ! En tête à tête avec monsieur PC au resto, entourés de tables qui se smackent, cela vous confirme juste que vous êtes définitivement *alone* et c’est encore plus triste. Mieux vaut savourer votre soirée en compagnie de votre matou, qui lui vous aime pour de vrai ! Alors, excepté un miracle posté par Aphrodite, pas l’once d’une miette d’amour à l’horizon. Cerise sur le gâteau, je n’ai plus de Fatou, notre colocation a marqué sa fin.

Jour de la Saint-Valentin. Je suis au boulot et il y a de moins en moins de monde dans la boutique, l’entreprise connaît aussi la crise. Seuls quelques clients affolés m’achètent un cadeau de dernière minute pour leur dulcinée. *Facebook* et mes deux-cent-quarante « amis » me rappellent que je ne suis pas *alone*, même si certains d’entre eux ne peuvent s’empêcher d’afficher leur programme du soir intitulé *love and surprises for my baby*. Et si j’en supprimais quelques-uns ? Bref, je défile la rubrique « actualités » et rigole lorsque je lis un des profils : *mon BlackBerry a pris une cuite comme moi, sauf que lui ne s’en est pas remis !* Message posté depuis seulement une heure et déjà vingt-huit « like » et dix-neuf commentaires. Ça me fait sourire, alors je poste aussitôt quelques mots. L’auteur de cette révélation n’est autre qu’Oscar, mon ancien *boss* de cette grande chaîne privée. Je surprends un soupir nostalgique lorsque je pense à lui... Je dirais même que ça va plus loin que ça.

Bizarrement, me voilà possédée par un élan de curiosité qui me pousse à rendre une petite visite sur sa page. Que s’est-il passé depuis trois ans de son côté ? Vous connaissez le concept de ce réseau social : vous pouvez être « ami » et ce n’est pas pour autant que vous accordez une seconde à

certains d'entre eux. Cependant, la question ne s'est jamais posée pour Oscar, c'est quelqu'un que j'appréciais au temps où l'on se côtoyait, mais qui m'a toujours paru inaccessible. Aujourd'hui, je lui poste un message et c'est donc une première. Je fais le tour de sa page et voici ce qui s'y passe : 1322 amis (impressionnant), des infos complètes jusqu'à son adresse postale, mais elle n'indique pas s'il est célibataire (mystère et boule de gomme). Son groupe de musique tient toujours la scène et des centaines de photos illustrent un garçon plein de vie entre cocotiers, amis, boulot, soirées, famille et passion musicale. Je cherche, je trie et aucune photo cependant ne laisserait penser qu'Oscar a une fiancée. Aussi vite que la vitesse de la lumière, une soudaine euphorie me gagne et m'envahit d'une joie complètement démesurée, d'autant qu'elle s'amplifie lorsque je reçois une alerte dans mes notifications... Puis deux, puis trois, puis quatre ! Mais qui est-ce ?

Je clique et oh mon dieu, je ne peux pas y croire ! Oscar a « liké » quatre de mes photos ! Un cri d'excitation résonne dans la boutique et voilà que ma connerie n'est plus gérable. Mon commentaire a sans doute suscité la même curiosité de son côté. Peu importe, je remercie ce génie de Zuckerberg, grâce à lui je digère mieux cette Saint-Valentin. Je me sens même pousser des ailes alors que j'ai juste visité sa page... Rien de concret, je vous l'accorde, mais alors comment expliquer cette puissante stimulation qui m'accapare ?

Le déclic est soudain aussi clair que de l'eau de roche : il s'agit tout simplement d'une révélation... Mais comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Il était sous mon nez depuis tout ce temps ! C'est lui, c'est Oscar l'homme qu'il me faut, il a tout pour être celui qui comblera ma vie ! Il est plus âgé, il bosse à la télé, il est beau comme un dieu, il peut dire des blagues bouseuses, ce n'est pas grave on rigole quand même, il est simple et en plus, il a un groupe de rock... Cupidon ne m'a pas épargnée... Meeer-ci ! Mais cependant, quelque chose me tracasse : c'est bien beau cet amour qui pullule, mais qui a dit que c'était réciproque ? Si ça se trouve, il m'a « liké » en guise de retour par simple politesse, peut-être a-t-il même fait sa B.A. de la semaine ? Il faut impérativement que je reprenne mes esprits, tout ça est ridicule... Mais d'un côté, qui ne tente rien n'a rien ! Je ne peux en aucun cas laisser filer entre mes doigts celui qui fait soudainement l'objet de toutes mes envies. Et si c'était lui... ? Il faut que je trouve un moyen de rentrer en contact avec lui intelligemment, sinon je le regretterai...À

jamais.

Ma montre me signale que cela fait plus d'une heure que je tourne comme une bourrique dans mon local à fringues. Bien que je n'aie jamais effacé son numéro de mon répertoire, je privilégie *Facebook* pour lui envoyer un message. Il me faut cependant un prétexte, mais quoi ? Après trois ans sans nouvelles, pas évident de revenir avec finesse... Je me creuse la cervelle et *eurêka*, j'ai trouvé ! Mon prétexte sera le suivant : qu'il me fasse signe le jour où il jouera sur scène à Paris ! C'est une mission qui réclame toute mon attention alors je ne suis là pour personne. « Écrire un nouveau message », je me concentre :

*Salut Oscar,*

*Cela fait un bail, alors je reviens vers toi en espérant que tout va bien... En fait, je me disais que si tu jouais un jour...*

Oh, un message. J'ai dit que je n'étais là pour personne, mince... Bon, c'est peut-être une urgence après tout, certainement Ingrid qui prépare un bœuf bourguignon pour ce week-end ou bien même ma sœur qui me proposerait une virée shopping... Non, c'est bien plus croustillant que ça puisque c'est... Oscaaar ! Mais comment a-t-il su qu'au même moment j'étais en train de lui écrire un

message ? Zuckerberg aurait-il ajouté une option télépathie sur le réseau ?

*Salut Emma,*

*Je parcourais ton profil ce matin et je me disais que je pouvais quand même te souhaiter une bonne année...*

*Ça fait un bail, que deviens-tu depuis ce temps ?*

*Bise,*

*Oscar.*

Incroyable, il a eu exactement les mêmes pensées et gestes que moi depuis ce matin. Il parcourait mon profil ? Il l'a examiné à la loupe oui ! Une bonne année avec un mois et demi de retard... Son prétexte est encore moins crédible que le mien, mais qu'importe ! Pas une minute à perdre, je répondssur-le-champ.

*Salut Oscar,*

*Quelle surprise d'avoir de tes nouvelles ! C'est vrai, mieux vaut tard que jamais pour se souhaiter la bonne année, plein de bonheur à toi. Je n'y croyais pas, mais la télépathie se vérifie puisque j'ai moi-même visité ton profil.*

*De mon côté, je ne tiens décidément pas en place, car je suis à mon ixième job depuis que j'ai quitté la chaîne ou que la chaîne m'a larguée ! Beaucoup de choses se sont passées dans ma vie, parfois furent-elles roses ou noires... Mais j'ai repris mon ancienne philosophie : carpe diem !*

*Et toi alors ? Il semblerait que tu t'éclates... ? Je serai ravie de te voir jouer sur scène. Tu dois avoir un sacré fan-club.*

*Bise,*

*Emma.*

Envoyé. Pour la première fois depuis des lustres, mon cœur palpite et renaît de ses rouilles. C'était quand la dernière fois ? Quand j'avais dix-sept ans avec Daniel, cet ex qui m'aura fait perdre la tête. Comment ça s'est fini ? Mal, il y a quelques mois, près de l'Opéra vous vous souvenez ? Le scénario sera différent avec Oscar. Il m'a déjà répondu.

*Avec plaisir, je te tiendrai au courant et tu pourras venir en backstage.*

*Moi je n'ai pas vraiment changé, toujours à la télévision, je me suis acheté un toit en plein centre de Paris, j'ai toujours autant d'appétit et le plus simple serait qu'à l'occasion on se raconte tout ça de vive voix. Qu'en penses-tu ?*

*En tout cas, tu sembles toujours remplie de vie et de folie... Et si je peux me permettre tu es toujours aussi jolie.*

Jolie ? Waoouh ! Je n'en demandais pas tant ! Qu'on se revoie ? Bien sûr que j'accepte ! Bon, cependant il ne faut pas que je m'emballe dans ma réponse ; peut-être ne s'agit-il que d'une simple formule de courtoisie.

*Je te remercie pour le compliment. Tu n'es pas mal aussi, mais faut dire qu'à l'époque, je ne pouvais pas me permettre de le dire à mon boss ! Oui, pourquoi pas un café ?*

Quelques secondes plus tard...

*Tu as raison, c'est vrai que maintenant on peut dire ce qu'on pense. Je t'ai toujours kiffé Emma. En plus d'être une super jolie fille, tu dégages tellement de choses positives et j'ai toujours pensé que tu étais unique dans ton genre. Carrément un cœur ?!? Je deviens folle, plus rien ne m'arrête :*

*Quoi ?!? Mais suis-je entrain de rêver ou tu viens de me faire une déclaration ?*

*Aussitôt :*

*Oui et mieux vaut tard que jamais !!*

*Je suis sur un petit nuage pourvu qu'il ne s'évapore pas en un souffle. Ce que je vis est irréaliste, moi-même, je n'y comprends rien, je suis perdue, mais m'imagine déjà une *big love story*.*

*Oscar, je te demande d'être honnête... Es-tu sérieux ? Et pourquoi ne m'avoir jamais rien dit, surtout depuis ces années maintenant que j'ai quitté la boîte ?*

*Je crois, chères lectrices, qu'un petit *flash-back* s'impose. En 2006, je fais donc mon entrée au sein de cette chaîne, occupant un poste de stagiaire pour six mois. Les présentations sont faites auprès de ma nouvelle équipe. Il y a ma rédactrice en chef, une foldingue qui m'en fait voir de toutes les couleurs, son assistante sympa et déjà esclave de tous ses caprices, un mec et une nana *so sweet* qui s'occupent de la production et mon boss, Oscar. L'équipe devient ma nouvelle famille pour laquelle je me donne corps et âme. Avec Oscar, notre relation est basée sur le respect malgré une distance que je trouve ambiguë, je ne sais pour quelle raison. On ne se voit jamais en dehors du travail, pas même lors d'un déjeuner. Nos relations sont strictement professionnelles. De toute façon, l'idée d'envisager même un soupçon de sentiment à son égard n'effleure pas une seconde mon esprit. À l'époque, je n'ai que vingt et un an et lui trente. J'ai une relation sérieuse et lui est également en couple. Et puis, comment un mec de son genre peut-il s'intéresser à une petite minette comme moi ? La réponse je l'ai, ça relève de l'utopie. De cette évidence, je reste fidèle à ma place, constatant seulement que ça doit être un mec génial. Cependant, Oscar veille toujours à garder un œil sur moi, je suis un peu sa protégée. Il me défend contre vents et marées face aux insupportables attaques que je subis de la part de ma rédactrice en chef. De même, qu'il complimente toujours mon travail. Nos bureaux eux, séparés par quelques mètres, se trouvent côté fenêtre laissant présager alors quelques rêves, du moins en ce qui me concerne. Combien de fois nos regards se croisent-ils ? Je ne sais dire, à part que cela me déstabilise et que je ressens une sorte de connexion, mais aussitôt, je chasse ces idées folles de ma caboche. À la fin de mon stage, Oscar me permet de garder un pied à la chaîne. Par la suite, on se croise une seule fois durant les deux ans où j'y travaille.*

*Voilà le résumé de notre histoire, qui a tendance à me laisser sur ma faim, comme s'il y avait manqué un élément indispensable : une histoire à vivre.*

*Sa dernière réponse se fait plus tardive, mais finit par arriver. Pourquoi lui a-t-il fallu plus de temps à me répondre ? Doute-t-il finalement des propos qu'il vient de m'avouer ? Je sens que mon nuage sur lequel je suis agréablement posée va me faire subir une chute des plus brutales...*

*Je ne te l'ai jamais avoué plus tôt, car je me souviens qu'à l'époque tu étais bien engagée dans une relation. Je n'ai jamais osé interférer dans ta vie craignant une déception.*

*Et puis... je ne suis pas libre.*

*Je confirme, la chute est violente, je tombe de haut. Pourquoi a-t-il fallu qu'il écrive cette dernière phrase, elle n'était pas nécessaire ? C'est un coup de poignard qui me rappelle que rien n'est aussi facile à acquérir dans la vie. Trop beau pour être vrai. Ne sachant pas quoi répondre, je mettrai fin à*

la discussion pour aujourd'hui. Ce soir, je me coucherai les étoiles plein les yeux en pensant que malgré cet obstacle, il y a quand même un petit espoir. Finirai-je par croire au miracle ? Quoi qu'il en soit, ma Saint-Valentin s'avère plus douce que prévu...

Deux semaines sont passées depuis nos retrouvailles *facebookiennes*. Pas un jour sans que l'on ne s'envoie pas une dizaine de messages et des « likes » postés systématiquement sur nos murs respectifs à chacune de nos nouvelles actualités. Évidemment, ni l'un ni l'autre n'abordons le sujet qui fâche : à savoir sa copine. À cette allure, la politique de l'autruche va finir par nous porter défaut. Je mets ça sur le compte de la relation virtuelle, il y a fort à parier que nous trouverons le courage de nous parler lorsque nous serons ensemble. Du moins, je l'espère... À ce propos, les occasions n'ont pas manqué, Oscar me relançant à plusieurs reprises sur notre fameux rendez-vous. J'ai poussé l'échéance à son maximum, car mes yeux sont imbibés de rouge, faute à une explosion générale de vaisseaux sanguins survenue à la suite d'une opération de la myopie. Ne supportant plus mes lunettes, j'ai décidé de passer sur le billard. Le résultat est spectaculaire, selon mon chirurgien, ma vue est désormais aussi perçante que celle d'un aigle. L'inconvénient, c'est que je suis obligée de me cacher derrière les verres de mes *Gucci*. Mes yeux de vampire surprennent les clientes et effraient les mioches. Je n'ai donc qu'une obsession : être au top lorsque je le reverrai. Et lorsque ce jour viendra, je veux à tout prix qu'il ne voie plus en moi la jeune étudiante que j'étais, mais la jeune femme que je suis devenue. Et ce jour que j'attends maintenant avec une impatience incontrôlable et qui fait que mes nuits sont victimes d'insomnies, est enfin arrivé.

Il est bientôt 13 heures. Encore deux stations, le temps de poser mon rouge à lèvres, corriger les moindres imperfections. À travers mon miroir de poche, je vois une jeune demoiselle à la fois complètement flippée et excitée par ce rendez-vous qu'elle espère de tout cœur galant. Mon carrosse ouvre ses portes du paradis, le moment du bonheur se concrétise alors que je remets ma jupe en place, que j'ajuste ma veste en cuir et que je vérifie si mes bottes ne sont pas rafraîchies par une crotte de pigeon. Plus je m'approche du lieu, plus mon cœur bat la chamade... Est-ce que le sien lui fait-il aussi naître cette étrange sensation que dans quelques instants, plus rien n'existera autour de nous ? Qu'au milieu de cette foule, seuls deux êtres seront saupoudrés d'une magie qui nous rendra étrangers au système ?

Il est là. Je l'aperçois vêtu d'un manteau et de gants en cuir noirs, portant une écharpe grise. Il regarde autour, il semble serein et sûr de lui. Les gens qui passent l'ignorent, mais moi je ne vois qu'un bel étalon. Sa beauté et son allure ne l'ont pas trahi, il est exactement comme je l'imaginai. Je suis dans son champ de vision et deux sourires prennent alors vie, comme s'ils pouvaient enfin se libérer du temps et de ses non-dits.

« Bonjour, Oscar ». Il laisse quelques secondes s'écouler avant de me saluer, préférant observer mon visage dont le sourire simule un discret claquement de dents.

« Salut, Emma ! Il semblerait que le froid ne t'épargne pas, dit-il d'une voix mielleuse. Tu n'as pas changé. Tu es toujours aussi pétillante. »

D'une main, il me touche l'épaule et se penche pour embrasser ma joue. Son tendre parfum me plonge dans un tourbillon d'ivresse dans lequel le froid de l'hiver laisse place à une chaleur éphémère. Je pourrais tomber amoureuse à cet instant même.

« Allons déjeuner, j'ai réservé une table. C'est un peu bruyant, mais très chaleureux, tu verras.

— Je te fais confiance, *let's go* ! »

Le restaurant est plein, plus une table n'est libre à l'heure où les bureaux marquent un *break*. C'est dans une pièce un peu reculée que nous nous installons, la pièce privilégiée du patron que connaît Oscar. Nous sommes parfaitement choyés avec deux grosses entrecôtes frites et du bon vin. Tout au long du repas, nous échangeons nos vies, nos joies, nos drames et nos rires. Il me dit que, comme lui, je suis une artiste qui prendra le temps qu'il faut pour mettre à terme mon projet d'écriture. « Comme lui », c'est idiot, mais je prends ça encore comme élément qui me confirme que l'avenir pourrait être tellement fantastique si nous étions ensemble. Je m'imagine déjà : jeune romancière à succès qui suit son rockeur sur les routes de France, et jouissant tous les deux d'une vie explosive comme un feu d'artifice. Paris serait notre fête et la maison au bord de l'Atlantique, notre inspiration... Mais nos assiettes se sont vidées, le vin a coulé dans nos verres et le café nous est maintenant servi, ce qui me rend déjà triste à l'idée de penser que nous devons bientôt nous quitter. Aussi, je constate que le tonnerre gronde discrètement sur mon paradis, puisqu'à aucun moment nous n'avons eu le courage d'aborder les sentiments que nous nous portons l'un envers l'autre. Attend-il que je me jette à l'eau la première ? Pourquoi le ferais-je ? Il n'a même pas osé m'avouer avec qui il partagerait ses vacances de rêve le mois prochain. « Quelqu'un », m'a-t-il répondu. Sans blague ? Je sais bien de qui il s'agit et j'en suis verte de jalousie. Maladive, au point de le prendre par le col et de lui crier : pourquoi es-tu venu me chercher ? Et pourquoi m'avoir fait tes déclarations si tu ne peux pas les assumer ? Mais merde, bon sang ! Livre-toi et crache le morceau, je t'en supplie !

Mais le pire, c'est que je préfère me taire, je ne veux pas risquer de perdre notre relation qui je le sais, ne deviendra en rien un conte de fées. Notre histoire s'achèvera dans la rubrique « amour impossible ». Le plus triste, c'est que je ne saurai jamais pourquoi. Seuls ses yeux se sont confiés durant ces deux heures que nous n'avons pas vu passer. J'y ai lu beaucoup d'envie, mais aussi trop de retenue pour être honnête avec ses sentiments.

« Merde... Les collègues vont se demander si je n'ai pas pris mon aprèm. Il est déjà 15heures passées Emma, il faut que je file... »

— Pas de problème, je comprends, moi aussi j'ai des choses à faire... » Il n'y a rien de pire que de se mentir à soi-même. La vérité, c'est que je n'ai aucun programme. Sur le trottoir, je peine à lui dire au revoir et cette fameuse ambiguïté ressurgit au grand galop. Je n'y croyais plus lorsqu'enfin, il m'accorde un geste tendre en prenant ma main.

« Emma, j'ai vraiment passé un agréable moment... Deux heures durant lesquelles tu m'as fait voyager et pour ça, je te remercie. Tu es... tu es devenue une si belle femme. » Pourquoi ses mots reflètent tant de nostalgie ? Il est lentement en train de mettre fin à notre histoire qui encore une fois, n'aura pas pu connaître sa gloire. C'est comme un splendide bouquet de roses qui ne dégagent cependant aucune fragrance. Les pétales c'est nous, et déjà elles fanent.

« Idem pour moi... »

— Est-ce que ça va Emma, tu as une petite voix.. ?

— Vraiment ? Non, rassure-toi tout va bien, enfin presque... Mais quelle importance après tout... ? Je pense qu'il est temps de se dire au revoir. »

Il prend son temps au moment d'embrasser mes joues. À nouveau, son parfum que je n'oublierai pas, je le respire profondément pour qu'il reste imprégné dans ma mémoire. Je voudrais le prendre dans mes bras et ne plus le lâcher, que le temps s'arrête, mais il défile à vive allure.

« Salut, Emma ».

Je lui souris et nous prenons des chemins opposés. La distance se creuse, je me retourne une dernière fois. Sa silhouette ne devient plus qu'ombre et sa voix suave résonne déjà comme un lointain souvenir.

Dans le lit sous la couette, le temps grisâtre a fait place à un ciel noir. Le bilan : trois heures de *Gossip Girl* dont les histoires de cœur se terminent généralement bien et qui m'auront finalement fait chialer comme une madeleine. Un Jack qui sieste toujours à mes pieds, un pétard consommé, un pot de *Nutella* vidé et un SMS de Noah : *tu me manques petit amour. Je t'invite à dîner ce soir ?*

Quel déchirement ! Pourquoi, mais pourquoi l'expéditeur de ce message n'est pas Oscar ? Bon Dieu, suis-je dotée d'une poisse sentimentale ? D'abord Raphaël au primaire, ensuite Daniel pendant mes années lycées et maintenant Oscar. J'ai besoin d'entendre Ingrid.

« Ma poule, ça va ? J'allais t'appeler pour savoir comment s'était passé ton rendez-vous avec le mec de tes rêves... Alors, raconte !!

— T'excite pas, ma chérie... Il n'y a strictement rien de glamour à notre histoire...

— Mais tu pleures ma choute... ? Mais enfin, que s'est-il passé ?

— Rien, justement c'est bien le problème. Monsieur n'a pas eu la force de se confier. Et c'est la fin de mes larmes, j'ai rempli ma baignoire. Mais je vais me ressaisir ! Dis-moi Ingrid, juste penses-tu que je suis destinée à ne jamais tomber amoureuse ?

— Retire-moi immédiatement ces mots de ta bouche ! Bien sûr que non ma chérie, seulement tu ne l'as pas encore trouvé. Et même si tes sentiments sont forts pour Oscar, je te connais assez pour savoir que tu n'offriras pas ton amour tant que tu n'en auras pas eu autant en retour. Si ça peut te consoler, Oscar s'en mordra les doigts. Alors, sois patiente et essaie de passer à autre chose.

— Si tu le dis... Demain, j'enfilerai mon jogging histoire d'évacuer toutes ces toxines. Merci pour ton réconfort, embrasse ta petite famille. »

Une fois n'est pas coutume, ma nouvelle rencontre s'est faite au travail. Un client charmant qui porte le doux prénom de Jacques. OK, c'est plus *vintage* que doux ! Jacques a tout pour plaire : une belle gueule, une belle Audi, une bonne situation puisque ce jeune trentenaire est cardiologue. Ça tombe à pic pour soigner mon petit cœur abîmé... J'accepte un rancard dans la même semaine, cela me permettra d'oublier le harcèlement de Noah qui regrette la tournure de notre relation et surtout, cela m'encouragera à faire une croix sur Oscar. Autant se faire une raison... C'est ainsi que le nouveau prince charmant vient au secours de sa princesse en mal d'amour pour l'emmener s'évader au nouveau bar *lounge* de *la Durée*. C'est innovant, mais ces hommes n'ont donc aucune imagination pour faire rêver une demoiselle ? Les bars *lounge*, je commence à m'en lasser. Bref, soyons indulgentes et découvrons ce que cache ce mystérieux docteur.

« En fait, je ne suis pas cardiologue... J'ai dit ça pour simplifier. »

OK, un mythe s'effondre et commencer par le mensonge, c'est une approche risquée.

En réalité, Jacques est un VRP de la médecine. Il est directeur d'une équipe de commerciaux et vend des grosses machines à 300 000euros à des hôpitaux. C'est un système relié par des fils et doté d'une espèce de cathéter qui alimente le cœur. Bref, autant vous dire que je n'ai rien compris à son charabia, les bulles dans mon cocktail en sont la preuve. Inutile de vous préciser que jamais je ne me suis sentie aussi inculte lors d'un rncard ou même tout court.

« Tu veux reprendre un verre ? » me propose-t-il.

Je réponds poliment non, puisque monsieur VRP est au *Perrier* pour cause de fatigue ininterrompue par un travail trop prenant.

« Et sinon, tu fais quoi de ton temps libre ? », pourvu qu'il me fasse rêver je vous en supplie !

« Bien en fait, quand tout va bien, c'est-à-dire si j'ai un week-end complet, ce qui est assez rare depuis quelques mois, je joue au golf. Je suis un passionné de golf. »

Waouuuuh... Il m'envoie swinguer au septième ciel désormais ! Ces petites balles fanatiques vont en plus le conduire dans deux semaines au super green d'Irlande... Top, moi qui n'ai jamais touché à un club de ma vie et qui ai toujours considéré ce sport comme n'en étant pas un... mais je m'abstiens de lui dévoiler mon opinion quand j'observe l'enthousiasme démesuré qu'il consacre à cette discipline. Alors... je m'ennuie à mourir et pense à Oscar.

« Emma, j'ai passé un merveilleux moment, mais je dois y aller, j'ai un dîner d'affaires avec des Chinois. Une superbemégatop opportunité et si je les convaincs... Cela serait le jackpot !

— Alors surtout ne sois pas en retard et merci pour le verre. » Alléluia, je suis libérée de cet interminable rancard qui n'a pourtant duré qu'un peu plus d'une heure... C'était comme regarder une chenille se faire poursuivre par une limace.

« Je tiens à te déposer vers l'Hôtel de Ville. Je crois que c'est plus pratique pour toi et c'est sur ma route.

— Non... Vraiment, ce n'est pas la peine...

— J'insiste ! »

Heureusement que sa voiture est agréable, car niveau conversation, ça frôle le silence. Que dis-je ? Erreur de ma part, une femme virtuelle prend souvent la parole dans sa berline : *Jacques Duyat, vous avez trois nouveaux messages sur votre répondeur. Veuillez les consulter.* Tous ces rendez-vous sont ridicules, mais il faut voir le côté positif : je ne me laisse pas abattre et m'oblige à faire de nouvelles rencontres, aussi prometteuses soient-elles. Et la surprise, mesdemoiselles, c'est que le pseudocardiologue est moins coincé qu'il en a l'air ! Il a sorti sa carte joker avant de me quitter et m'a ainsi offert un long baiser. Et faut avouer qu'il embrasse plutôt bien...

Quant à mon téléphone, il dit quoi ? Ingrid et Aurore : deux appels en absence. Noah : trois appels manqués et deux SMS. Oscar : *niet, nada*. Pauvre con !

Désormais, j'aspire à une nouvelle hygiène de vie. Du sport, des sorties uniquement les week-ends et les mecs, c'est en option. Cependant, avant de rayer définitivement Jacques de ma *boy's list*, il faut que je voie de quelle manière le faux cardiologue pourrait me faire palpiter. Demain dimanche, nous devons justement prendre un verre à 15 heures avenue Montaigne. L'ultime rendez-vous si monsieur se montre toujours aussi chiant.

« Tu es sûr Jacques ? Rendez-vous demain ? Pas de golf en vue ou de déjeuner de famille ? Car dans ce cas, on reporte, y'a pas de souci.

— Promis Emma, je viens de rentrer de Lyon et je suis sur les rotules. Demain, toi et moi, et le golf attendra... OK ?

— C'est noté ! »

Le lendemain. Le téléphone signale un texto, mais je peine à ouvrir les yeux après une soirée

arrosée. C'est Jacques. J'ai le sentiment que son message va me faire sortir de mes gonds...

*Salut Emma, désolé, mais malgré la pluie, je suis finalement parti pour Sens pour taper la balle. J'espère que tu ne m'en veux pas. On pourrait reporter notre rendez-vous à demain soir, je t'invite à dîner. Je t'embrasse.*

En fait, je ne sors même pas de mes gonds, je ne vais pas me donner la peine de me mettre dans un état d'hystérie alors que c'est le jour du Seigneur. Des clubs de golf pour concurrence ? Du jamais vu, j'aurais encore préféré une petite pisseuse en *stiletto*s. Juste un mini message en guise de politesse : *Sans façon, merci... Bon swing !* Blasée, lessivée, dégoûtée, je ne suis pas surprise au fond. Les mecs aujourd'hui ne vous surprennent plus. Ce sont des carriéristes baiseurs et cocus ! Exit le B.A.-BA relationnel entre un homme et une femme. À présent, la gent masculine est spécialisée dans les rancards annulés à la dernière minute, dans les rendez-vous *lounge* qui sont concluants si vous êtes partante pour une partie de jambes en l'air dans la foulée ou spécialisée encore dans la fuite, n'assumant pas leurs semblants de sentiments qu'ils pourraient éprouver à votre égard. En gros, l'homme en deux mille machin chose, n'a des couilles qu'en apparence et pourtant je ne suis pas sexiste, bien au contraire : c'est juste un malheureux constat. Grâce à Dieu, il existe à Paris encore des exceptions. Par exemple, ma sœur et Ingrid qui ont déniché des perles en voie d'extinction. J'imagine aussi qu'en Province, vous êtes plus chanceuses...

Paris, c'est le Moyen Âge de l'amour, c'est une sorte de savane où le lion nique sans foi ni loi et où la lionne prend son plaisir. Et pourtant, cette féline ne peut compter que sur elle-même si elle veut faire becter ses petiots. Alors, à qui la faute si nous en sommes arrivés à ce constat lamentable ? Noah, du haut de ses trente-huit ans, m'a dit un jour :

*Comment s'engager avec une femme aujourd'hui ? Vous demandez le divorce pour un oui ou pour un non, vous avez un sacré melon avec votre indépendance, du coup, vous nous traitez comme de vulgaires kleenex dans lesquels vous vous mouchez. Vous travaillez, tirez votre coup quand ça vous chante, vous achetez les dernières Louboutin et vous vous plaigniez quand un homme ne vous tient pas la porte. Et surtout, vous lisez ces conneries féminines. La femme d'aujourd'hui nous fait peur.*

Étonnant ! Serait-ce pour cette raison qu'il dormirait encore chez môman quand son petit cœur pleure ? Ça peut faire sourire, mais Noah n'a pas tort. Personnellement, je ne suis pas féministe et paie comme beaucoup d'entre vous la perte de galanterie. Pour moi, la femme n'est pas l'égale de l'homme. Lui, c'est les muscles, la sécurité et la dureté. Elle, c'est la douceur, la finesse et l'indulgence. Oui pour l'égalité des salaires, un cerveau c'est un cerveau, peut importe le sexe et *basta !* Quant aux médias, ils sont, de mon point de vue, en grande partie responsables de la dégradation relationnelle homme femme. Je pense précisément à la presse féminine. Les sujets abordés portent atteinte à l'image de l'homme. J'ai déjà lu des titres de une aberrants du genre : *comment tromper votre mec en cachette ? - À chacune votre gode - Vous l'avez trompé et alors ? - Soyez indépendantes jusqu'au bout des ongles !*

Normal que certains hommes ne respectent plus les codes... Ils pensent n'être bons qu'à banquer.

Quant à moi, le fantôme d'Oscar me hante jours et nuits et ça me rend dingue. Même *Facebook*, notre vieil ami en commun me torture : je ne peux plus supporter ses incalculables actualités et son fan-club qui poste des « likes » à tout bout de champ et en guise d'amen. *Oscar mange une pomme*, en dix minutes, quinze de ses amis ont déjà approuvé cet exploit, en une demi-heure, multipliez ce nombre par trois. De même que j'attends toujours cette nouvelle invitation à déjeuner : à cette occasion, je dois lui apporter une cartouche de clope que je ne consomme pas. Posée sur ma

cheminée, je ne lis plus *Marlboro*, mais Oscar. Et en effet, elle nuit de plus en plus à ma santé ; il est donc préférable que je me fasse violence. Jamais je ne me suis permise de faiblir pour la cause d'un homme et ce n'est pas aujourd'hui que cela va commencer. Aussitôt, j'envoie valser mes occupations et prends cette foutue cartouche, ma veste et mon sac, direction ses bureaux. Cette fois, je ne le laisserai pas se défiler...

*Salut, je suis en bas de tes bureaux dans cinq minutes avec la cartouche.* Avec ce message, il est devanle fait accompli. Toujours au top de mon *look*, je ne laisse cependant rien transparâître, fini l'admiration et le conte de fées, place à l'indifférence.

« Tu vas bien ma belle ? », me dit-il comme si j'étais une copine de comptoir. De quel droit ose-t-il m'appeler ainsi ? Je ne suis pas une de ses groupies...

« Çava, je te remercie. Tiens, voici la cartouche.

— Super ! Je t'offre un café à la machine et on pourrait se poser au jardin de l'entreprise...

— D'accord, mais je suis un peu pressée...

— Très bien... Je pensais que tu avais un peu de temps à m'accorder.

— Tu sembles déçu Oscar... Est-ce que j'me trompe ?

— Et toi, tu parais légèrement agressive... »

Agressive ? Peut-être que la tigresse qui est en moi désire en réalité savourer inconsciemment la rancœur portée envers ce mâle indigne de ses sentiments.

« Je ne le suis pas. Du temps ? Pour quoi faire ? Souhaites-tu me parler de quelque chose en particulier... ?

— Euh... bien en fait, je voulais prendre un peu de tes nouvelles, savoir comment tu allais. Ça fait longtemps qu'on n'a pas eu l'occasion de se parler...

— Et à qui la faute ? J'ai attendu ta deuxième invitation en vain. Mais après tout, tu n'as pas à te justifier, car je n'ai rien à attendre de toi n'est-ce pas... ? Je ne suis finalement qu'une amie parmi tant d'autres.

— Ne dis pas ça Emma, tu sais très bien que...

— Que quoi ? Le problème il est précisément là, Oscar. Je ne sais pas. Pour moi, il ne s'agissait pas d'un jeu.

— Mais pour moi non plus ! Comment peux-tu penser ça ? C'est vrai que j'aimerais beaucoup être avec toi. Pas un jour ne passe sans que je pense à toi, mais... je ne suis pas libre et...

— Arrête, ça suffit ! Que tu n'assumes pas tes choix et tes sentiments, c'est une chose, mais que tu continues à me laisser espérer, c'est égoïste et tu n'as pas le droit. On ne peut pas tout avoir Oscar... Et puisque tu n'oses pas prendre une décision, je vais le faire pour toi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que c'est fini. Je ne veux plus courir et je mets fin à la partie, c'en est assez, j'abandonne. J'ai été folle de croire à une histoire possible entre nous. »

C'est fait, je me suis finalement jetée à l'eau. Le comble étant que pour annoncer cette fin tragique le décor est des plus enchanteurs. Un calme incontestable, seuls des oiseaux chantent, la pelouse est humidifiée par un froid doux et les rayons du soleil réchauffent nos corps. Le beau tableau se ternit

quand je surprends une larme couler sur mon visage.

« Je dois y aller... La cartouche est offerte. Au revoir, Oscar.

— Emma attend, je t'en prie, tu ne peux partir comme ça... »

Mais je n'attends pas, car il m'est impossible d'affronter une dernière fois le regard de celui que j'aurais pu tendrement aimer. Enfin, il ne me reste qu'une chose à accomplir si je veux l'oublier : le supprimer de mon réseau social. C'est une mission accomplie avec beaucoup de douleur. La nuit est tombée, seule dans mon lit et bercée par *No woman no cry*, j'imagine avec regret l'histoire que nous aurions pu vivre. Malheureusement, je viens de tourner la page de cette histoire. Mais l'espoir est de se dire que le cœur n'est pas prisonnier de ses sentiments. Il aimera encore et encore, jusqu'à tant qu'il ait trouvé chaussure à son pied...

# CHAPITRE 14

## LE BILAN

Nous y voilà !

Un an et deux mois se sont écoulés depuis le jour où j'ai écrit mes premières lignes. Alors, si je devais définir cette année, je dirais qu'elle avait des allures de montagnes russes. Oui, je me suis brûlée les ailes et je n'ai que rarement goûté à la tiédeur d'une stabilité. J'ai pleuré, j'ai touché le fond, j'ai ri, pour finalement m'endurcir de plus belle. Cette année est passée à la vitesse de l'éclair offrant sur son passage des décès, une naissance, des ruptures et des rencontres. Le temps et les événements nous apprennent à grandir et à affronter la vie... Après la perte de ma mère, je m'étais promis que je ne remettrais pas de si tôt un pied dans un cimetière, redoutant un manque de courage. Mais pas plus tard que la semaine dernière, j'ai perdu ma grand-mère. Après mûre réflexion, je me suis décidée à m'y rendre, pour le respect que je lui porte et pour qu'elle se sente soutenue dans son voyage, mais aussi pour ne pas céder aux combats que nous fait parfois subir la vie.

Un peu plus d'un an s'est donc écoulé et la douleur d'avoir perdu maman est toujours aussi intense. Que penser à part le fait qu'elle me manque toujours autant et qu'il me semble que nos vingt-cinq années partagées n'étaient qu'un mirage. Que j'en parle aisément, mais que les larmes noient mes yeux de chagrin dès que j'y pense, seule. Que les photos ne sont plus que des souvenirs lointains. Que lorsque j'enchaîne les tracas du quotidien, je voudrais tout foutre en l'air parce qu'elle n'est pas là pour me réconforter dans ses bras. Que pour la première fois de ma vie, je ressens à quel point la chair, le toucher et la chaleur d'une maman ont leur importance. Je suis en mal de son amour.

Alors certains me disent que je n'ai pas fait mon deuil, que je ne la laisse pas partir. Dans un rêve, elle est venue me dire qu'elle avait trouvé la paix. Quant au deuil, comment sait-on qu'il est fait ? Lorsqu'on a plus mal quand on pense au défunt ? Étrange, car en ce qui me concerne, maman me manquera jusqu'à mon dernier souffle. Et j'ai cette terrible phrase aussi, qui veille dans mon esprit : *j'attends toujours ce jour où je la reverrai*. Mais rassurez-vous, j'adore la vie et aujourd'hui, j'ai retrouvé mon sourire. Un jour viendra où mon chagrin s'en ira...

S'en est allé aussi mon job ! Pour la première fois, je découvre ce qu'est le Pôle Emploi. Une expérience assez comique dans son genre, des employés débordés se contentant d'ordinateurs vieux comme Hérode. Et à peine ai-je prononcé un mot, qu'on me plaint déjà lors de mon premier contact : *ma pauvre chérie, je comprends... Vous avez l'âge de ma fille et elle-même n'enchaîne que les CDD depuis deux ans. Vous êtes née dans la mauvaise génération*. Tu m'étonnes, et je crains le pire pour celles qui suivent ! Quant à la partie recherche d'emploi, la dame m'affirme d'un ton désespéré :

« Vous recherchez un poste de journaliste ? Autant que vous soyez avertie, les annonces se font plutôt rares. J'espère que vous avez quelques pistes...

— OK, c'est censé me rassurer, j'imagine. C'est donc vous ma conseillère ?

— Non, je ne suis là que pour la journée. »

Et bien heureusement que je ne suis pas sous antidépresseurs et que grâce à cette année forte en

émotions, j'ai surtout appris à relativiser. Il y a dix ans, quand on me demandait *comment te vois-tu à vingt-cinq ans ?*, la réponse me paraissait évidente : je m'imaginai heureuse comme un poisson dans l'eau triomphant de mer en mer pour partager mon talent artistique (comédienne, chanteuse, star du petit écran, faites votre choix !) et ainsi côtoyer toutes sortes de soirées mondaines avec en prime, un beau mec aux bras. Bref, je me voyais afficher sans répit un sourire plus *white* que celui de Britney ou au pire, je m'imaginai être une redoutable femme d'affaires que tous les patrons du CAC 40 s'arracheraient... Mais voilà, j'avais quinze ans, l'âge où l'on peut encore se permettre d'être naïve et rêveuse, bien qu'aujourd'hui je conseillerais à toutes ces jeunes filles de surtout anticiper pour mieux guérir, car la réalité est tout autre ! C'est ainsi qu'une décennie plus tard, je brille sous les néons du Pôle Emploi et croyez-moi, jamais je n'aurais imaginé un tel scénario...

Côté finances, le compte bancaire va sacrément tirer la gueule et m'envoyer dans le rouge de l'enfer. Pour arrondir les fins de mois, va falloir improviser avec des extras et rejoindre le club très sélect des vendeurs du *Bon Coin*... Ça sent l'éclate ! Le bon côté des choses, c'est que je vais pouvoir me consacrer pleinement à l'achèvement de mon bouquin et je ne vais pas vous cacher que tous mes espoirs reposent sur lui... *Yes, I can do it !*

Quant à ma vie sociale, rien à signaler, tout baigne ! Mon cercle d'amis rayonne, il m'est toujours aussi indispensable, sans lui je ne serais pas. Sans lui, je n'aurais que peu d'inspiration. Bien sûr, dans ce cercle, il y a entre autres mes fidèles copines, Ingrid et Aurore reines des potins. Et pour une fois, ce sont elles désormais qui alimentent cette rubrique... Pour commencer, un peu de croustillant avec la sage-femme qui souhaite modifier son anatomie grâce au bienfait du bistouri, résultat : *je veux un 90 C !*. Une nouvelle paire de lolos plus tard et du blond platine sur sa chevelure, la pinup va faire pendre plus d'une langue cet été sur les plages... Et enfin, la palme du scoop revient à l'infirmière : cinq mois après la naissance de Louanne, ovule et spermatozoïdes ont encore frappé ! En route donc pour une nouvelle progéniture pour laquelle j'endosserai cette fois le rôle de marraine. Commentaire de l'intéressée qui ironise la situation comme à son habitude : *bon ben... au moins, c'est fait et ça promet d'être la fête tous les jours à la maison ! Mon prochain cadeau ? Un stérilet !*

Enfin, côté cœur rien n'est gagné, loin de là, je dirais même qu'il y a un sacré boulot ! Et pourtant bien partie avec quatre ans de relation « sérieuse »... L'entourage pariait même sur nous pour être les premiers à se passer la bague au doigt. Quelques engueulades, reproches et un déclic plus tard, nous voilà séparés. C'est à ce moment-là que j'ai crié haut et fort : *Freedom et à moi le célibat !!* Alors oui, j'en ai rencontré des gars plus ou moins bien, des drôles, des coincés, des sérieux, des friands de sexe, des choqués, mais pas un ne m'a marqué. Sauf un, il n'y a pas si longtemps que cela, le genre charmant qui pour une fois se distinguait des autres. Léonard, un prénom original qui ne m'a pas échappé.

Cependant, je tiens à préciser que j'ai tout de même eu une perle en main. Certes, elle n'a pas bien fait long feu et elle m'aura même fait vivre un chagrin d'amour comme beaucoup d'entre vous cette année. Cette perle, vous l'avez deviné, c'est Oscar qui, au passage, m'a coûté cher en kleenex, *Nutella*, *Pim's*, nounours à la guimauve, puis en *Biactol*, *Eau précieuse* et enfin en consultations dermatologiques. En plus des conséquences physiques, je me suis laissé espérer, imaginer, idéaliser pour enfin sombrer dans la connerie fictive de *Gossip Girl* en pleurnichant : *mais pourquoi ça se finit toujours bien pour ces pétasses canons que j'adore !?* Parce que justement, c'est de la fiction. Et comme dans tout mal on finit par y trouver un peu de bon, je remercie parce que je suis fair-play, le coupable : grâce à toi Oscar je peux encore y croire... Parce qu'à tes côtés j'aurais pu

me sacrifier, te céder un rein, me jeter d'une falaise, te donner mon ticket gagnant du loto ou encore t'aimer, tout simplement. Bref, tu n'as pas su saisir la chance qui pendait sous ton nez, mais je ne suis pas rancunière, car de toi j'ai appris que je pourrai aimer pour de vrai. L'espoir est là, donc j'attends toujours, celui qui saura me faire vibrer, celui que je qualifierai d'unique à mes yeux, celui pour lequel je pourrai donner sans compter (ou presque).

Voilà et maintenant... Que me réserve la suite ?

PS : Un an est également passé pour mon matou Jack... Bilan : moins six cents grammes dans le derrière !

*Fin de la première partie.*

# SECONDE PARTIE

# PREMIER SCÉNARIO

Aujourd'hui, mon livre est finalement publié.

Je précise « finalement », car j'ai subi un vrai parcours du combattant dans le but qu'une maison d'édition daigne investir dans mon bouquin. Autant vous dire que mon orgueil en a pris un sacré coup et que mon enthousiasme de feu a franchi plus d'une fois la barre négative du thermomètre. Des regards hautains du stagiaire qui ne se sent plus pisser au : *c'est censé me faire rêver votre histoire ?* Oh que oui, j'ai ravalé ma salive pensant plus d'une fois les insulter de tous les noms ! Mais les détenteurs des clefs de mon bonheur ne se laissent guère convaincre aussi facilement... Vous imaginez bien que la p'tite nana qui ne néglige aucun détail jusqu'à allier la couleur de ses chaussures à sa montre et croyant conquérir les éditeurs en un claquement de doigts, n'allait pas s'en sortir aussi aisément en criant trop fastoche ! Au fond, ils n'avaient pas tort ; je n'étais qu'une incognito de vingt-six ans qui débarquait avec ses grands sabots dans le monde prestigieux qu'est la littérature. Encore un cercle dans lequel il faut se damner pour y avoir son passe-droit. Alors, présenter son premier roman, c'est un peu comme jouer au loto. Il y a ceux qui misent les premiers numéros de leur vie et c'est le jackpot, et puis il y a ceux qui ont toujours l'espoir de gagner après des années de pratique. Ne pouvant pas attendre l'arrivée de mes premières rides, mon objectif était donc de décrocher ce foutu contrat dans un délai encore respectable. Mais après des semaines à parcourir le Tout-Paris sous la pluie ou sous un soleil de plomb, cassant par la même occasion des dizaines de talons, je m'étais fait une raison : la Poste allait se charger de faire la moitié du boulot. Je commençais sérieusement à me décourager, sans compter qu'à côté de ça, j'explore depuis quelque temps des talents cachés de serveuse en plein cœur d'un quartier festif de la capitale. C'est l'unique job que j'ai déniché pour boucler les fins de mois difficiles. Les débuts, ils ont été périlleux, entre les verres cassés, les clients oubliés, les boissons ratées et les chiottes à se farcir en fin de soirée. Néanmoins, ma chance a été de tomber sur un patron doté d'une grande patience et d'une indulgence sans laquelle beaucoup m'aurait déjà flanquée à la porte. Mais Mika, humaniste dans l'âme, m'a appris toutes les astuces du métier, et aujourd'hui, Tom Cruise et ses cocktails peuvent se taper la plonge, car désormais, je maîtrise d'une main de fer shakers et clients assoiffés.

Le destin est venu frapper à ma porte lors d'un matin d'automne, alors que mon chat essayait désespérément de me sortir du lit après une nuit encore trop courte. C'était le coup de fil qui allait changer mon existence.

« Allôôô ? », prononçais-je péniblement.

— Bonjour, vous êtes mademoiselle Chamfort ?

— C'est moi-même. Qui est-ce ?

— Je suis monsieur Binard, directeur des Éditions Binard. Je ne vous dérange pas au moins ? »

Surprise, je quittais alors violemment mon oreiller et par un geste indélicat, envoyais virevolter le chat, la couette et les paquets de gâteaux.

« Non, non pas du tout ! J'étais justement plongée en plein travail et votre appel va me permettre de faire une pause... » Un p'tit mensonge est parfois bénéfique en vue d'une meilleure crédibilité.

« Tant mieux, car j'ai une bonne nouvelle pour vous... Je souhaiterais publier votre roman qui m'a... Il faut le dire, bouleversé.

— Vraiment ? Bouleversé ? », je me demandais si quelqu'un de mon entourage n'était pas en train de me faire une blague de mauvais goût.

« Bien sûr que oui, et je ne comprends pas que personne ne vous ait encore donné votre chance. Un rendez-vous dans la journée serait-il possible, à moins que vous ne souhaitiez plus partager avec le public votre histoire...

— *Of course* que je veux ! Parfait, aujourd'hui, disons 18 heures ?

— Excellent ! »

Les bonnes nouvelles c'est comme tout, ça vous tombe dessus quand vous ne vous y attendez plus. Et de ce fait, c'était l'occasion rêvée de fêter cet événement tant attendu dès le soir même. Mes trente-deux mètres carrés imprégnés de mon inspiration et de toutes mes humeurs qu'ils ont dû supporter depuis bientôt deux ans allaient enfin être récompensés en accueillant amis, famille et voisins. Champagne, coups de fil et mot d'invitation placardé sur le hall d'entrée de l'immeuble, mes *guest stars* allaient comprendre ce que signifiait réellement le terme *the place to be*.

Après plusieurs défilés devant mon miroir, j'étais fin prête pour le rendez-vous de ma vie qui m'amena dans le 19<sup>e</sup> arrondissement. Implanté en pleine vie populaire, le chic des beaux quartiers ne respirait pas une seconde ici ; il était clair que la maison d'édition Binard avait rayé de sa liste le point glamour. Mais on dit que l'habit ne fait pas le moine.

« Bonjour, mademoiselle Chamfort ! Je suis heureux de rencontrer celle qui raconte si bien la vie parisienne quand on a vingt-cinq ans ! Installez-vous, je vous prie, mon bureau est juste là... Café ?

— Oui... Merci.

— Martiiiiine ! Deux cafés ! cria-t-il, ce qui n'était de toute évidence pas nécessaire vu que son lieu de travail était à peine plus grand que ma demeure. C'est la secrétaire, un peu *old school* par son look je vous l'accorde, mais croyez-moi, ses soixante balais lui ont appris à relever toutes sortes de défis ! Alors, on le signe ce contrat ? »

Après 1 heure 30 de négociations intenses, je suis sortie du rendez-vous de ma vie un peu perplexe. Je ne savais pas si je devais voir ça comme un signe, mais je n'avais pas ce sourire éclatant qu'il me semblait que tout auteur venant de signer son premier contrat devait logiquement avoir. Faut dire que mon ciel bleu du matin venait d'être perturbé par quelques nuages sombres : pas d'avance sur mes futures ventes fixées à seulement cinq pour cent sur chaque bouquin vendu (il était parti pour quatre), pas d'attachée de presse, mais mémé Martine se chargerait d'endosser ce rôle en plus de son poste de secrétaire et enfin, la distribution de mon livre commencerait par les détaillants de quartiers qui selon ses dires, *effectueraient parfaitement le bouche à oreille*. Monsieur Binard publiait peu d'auteurs et avait donc naturellement peu de budget à me consacrer. Du haut de son mètre quatre-vingt-dix, monsieur Binard, brun aux yeux bleus et à la barbe de trois jours, était un ancien professeur de lettres qui avait toujours rêvé d'ouvrir sa maison d'édition : *mon adrénaline se déclenche quand j'ai le pouvoir de faire connaître des auteurs comme vous au grand public*, pas méchant et plutôt de bonne volonté. Mais on sentait que l'ADN « requin » lui manquait s'il voulait se faire une place dans le monde impitoyable de l'industrie éditoriale. Et c'est ainsi que je livrais ma confiance au destin, malgré ce sentiment d'insatisfaction qui me poursuivait jusqu'aux portes de mon mini château. Malheureusement, ce n'était pas demain que j'immigrerais dans un deux-pièces...

« Suuuupriiiiise !! »

Surprise, c'était le mot inapproprié dans ma situation. Je restai alors figée devant une quinzaine de personnes qui s'impatientsaient de connaître tous les détails de ma future ascension sociale dans le monde merveilleux des artistes... Ces gens, qui nous font tant rêver.

« Ne reste pas plantée là voyons, on croirait un yucca dont mémé a oublié l'existence ! J'ai voulu te faire la surprise et j'ai mis ta gardienne dans la poche... Paul ! Apporte une coupe de champagne à notre écrivaine en herbe ! Alors tu n'es pas censée être heureuse ? Tu ne dis pas un mot...

— Euh, merci Ingrid. Excuse-moi, c'est juste que je suis un peu sonnée par tous ces évènements... Mais tu as raison, champagne pour tout le monde ! ». Dommage qu'elle n'ait pas prévu une soirée masquée, ça m'aurait permis de dissimuler mon inquiétude.

« Alors ton roman, on se jette dessus dès demain à la *Fnac* ? s'exclame Nicolas.

— Hahahaha !, la *Fnac*... Promis, je posterai la date d'entrée sur *Facebook* ! » la bonne blague... Comment leur dire que les super pouvoirs de méméMartine se limitent au boucheàoreille ?

« Salut ma belle ! Dis donc, tu vas faire de notre amitié le trio VIP des soirées mondaines avec Ingrid !

— Salut Aurore. N'allons pas jusqu'à dire cela, tu sais, il ne suffit pas d'un coup de baguette magique, il faut laisser... un peu de temps pour que tout se mette en place. Et puis les soirées mondaines, c'est pour les acteurs !

— T'es bien modeste, va ! Dis plutôt que ça va être du tonnerre ! Au fait, pour l'évènement, j'ai hésité à appeler Oscar pour qu'il partage ton bonheur ce soir... Mais je ne l'ai pas fait, je t'attendais pour...

— Non non, tu as bien fait ! J'ai tourné la page et puis le fameux boucheàoreille se chargera de lui faire savoir.

— Attends, tu ne veux pas lui dire ? Imagine, ça serait peut-être l'occasion ultime de réveiller votre histoire.

— Non écoute Aurore, j'apprécie ton enthousiasme, mais ce bouquin me permet de prendre un nouveau départ, et ça le vaut aussi pour ma vie privée. Je veux du rose pour ma nouvelle vie et Oscar ne pourra jamais me la colorer comme je l'entends. Allez, n'en parlons plus, car ce soir c'est *the place to be* et il faut faire péter les bouchons et la musique ! »

Deux mois plus tard. Rien n'a bougé et on est loin du best-seller que j'imaginai avec les quelques cinq cents exemplaires vendus dont la majorité se trouve certainement entre les mains de ma famille, mes amis *facebookiens*, la secrétaire de mon père et ma gardienne. Je soupçonne même mon meilleur pote d'avoir filé un billet à monsieur Binard en échange d'un carton et de son silence. Rares sont les apparitions dans la presse, mais heureusement pour moi, le peu de critiques est positif, je suis en pleine extase... Quant à Martine *old school*, j'exerce sur elle un harcèlement quotidien.

« Allô Martine ? Y'a du nouveau !? » En ces temps de crise, la pauvre dame à lunettes a perdu ses tympanes par ma faute.

— Emma ma choupette... Je t'ai déjà dit de ne pas crier. Et bonjour !

— Oh ! désolée Martine, rappelle-moi de t'acheter une boîte de boules *Quies* quand mon livre sera

dans le top 10 ! Mais la rivière est tellement plate, même pas un *guppy* qui s'agite dans la flotte... Martine, je me suis mise à l'*Euphytose* pour calmer mon stress ! Je t'en supplie, donne-moi une bonne nouvelle pour l'amour de Dieu !

— Emma chouquette, si tu me laissais parler...

— Et arrête de m'appeler chouquette ! Tu devrais remuer ciel et terre pour moi... N'oublie pas que je pourrais être ta fille !

— Ah ! je t'interdis de mêler le chantage affectif. Je disais donc, que si tu ne me coupais pas la parole, je pourrais t'annoncer que tu es invitée sur le plateau de Canal+ mardi prochain...

— Quoi ?!? C'est une *joke* ?

— *Joke* ?

— On est en 2011 Martine, mets-toi à la page ! Bref, tu veux dire le plateau de Michel Denisot ?

— Lui-même !

— Mais pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ? Veux-tu que j'atteigne l'infarctus à mon âge ?

— Quelle idée ! Tu pourrais être ma fille ! Alors, on dit quoi à méméMartine ?

— T'es géniale, t'es au top, je t'adore ! Monsieur Binard est-il au courant ?

— *Of course* il l'est, je te rappelle que nous sommes que deux dans nos locaux !

— Waouh *of course* tu vois quand tu veux ! Martine, que Dieu te bénisse et sur ce, je te laisse et *yes you can* !

— Bon vent, chouquette ! »

Le miracle que je n'espérais plus s'est enfin décidé à me faire une fleur. Direction immédiate la pharmacie du coin, il faut un coup de pouce à mon *Euphytose*, les *Fleurs de Bach* seront idéales pour gérer mon état mental qui part en vrille. À compter d'aujourd'hui, j'ai six jours pour parfaire mon image et pour que le défi soit garanti : quoi de mieux qu'une cure de sport et de shopping !

Au fil des jours, Mika constate un résultat spectaculaire :

« Et bien, ma belle serveuse semble épanouie tel un ange sur son petit nuage. Alors demain, c'est le grand jour ?

— Un mojito et deux téquilas, Emma !

— Cinq sur cinq Tony ! Oui, c'est demain. Je suis si excitée, mais j'ai tellement la trouille... Tu imagines ? C'est mon premier plateautélé.

— Sois zen et tout se passera bien. Je suis fière de toi, en quelque temps, tu es devenue la reine du cocktail que tout le monde s'arrache et surtout, la roue a enfin tourné à ton avantage. Bravo... Ton acharnement a fini par payer, tu vois.

— Merci Mika, ton soutien m'a été d'une grande aide. Et merci de m'avoir appris à manier avec brio les cocktails chéris de ces pochetrans. Sérieusement, tu as facilité ma vie et ça n'est pas rien. Et qui sait ? Peut-être qu'un jour grâce à ton enseignement, j'ouvrirai un petit bar sur une plage thaïlandaise...

— Alors dans ce cas, je sais où désormais je passerai mes vacances et exceptionnellement, tu partiras à minuit ce soir ; je veux que tu sois fraîche comme une rose pour demain ! »

Une heure du mat' *in the bed*. Sur l'oreiller voisin, Jack ronronne de plaisir, y'a-t-il fort à parier qu'il détecte mon bonheur ? Oui, car il sait que demain soir, il mangera du poisson.

Plus de neuf mille quatre cents réveils dans ma vie et pour la première fois je m'extasie au son de cette horrible alarme. Il est 10 heures, je me lève, prépare le café, remplis la gamelle du *cat*, et me regarde dans le miroir. J'ai le sourire de la mariée qui s'apprête à vivre le plus beau jour de sa vie. Douche, déjeuner et deux épisodes de *Gossip Girl* me sont vitaux si je veux me détendre. 16 heures, le taxi arrive et durant le trajet, je récapitule : *ma robe noire décolletée good, mes Fleurs de Bach on the bag, les Tic Tac aussi... Quoi d'autre ? Celui qui m'interviewe, c'est qui déjà ? Mon agenda, où est mon agenda ? Ouf, il est là... Alors... Oh my godness, c'est Jocelyn Batz. Il est si craquant... C'est sûr, avec son regard de velours, il va m'hypnotiser... Non, non il en est hors de question ! Jocelyn Batz, c'est bien ce journaliste qui est la nouvelle coqueluche du PAF et dont tous les médias lui prédisent un avenir prometteur ? Oui, c'est bien lui. Non, je n'ai pas la pression...*

« On est arrivé, madame, ça fera 19 euros.

— Mademoiselle, gardez la monnaie ! »

Me voilà devant le building Canal et bizarrement je me sens toute fébrile.

« Bonjour, je suis Emma Chamfort et je suis une invitée du plateau de Michel Denisot.

— Très bien. On va vous accompagner à votre loge. » Carrément une loge ?

« Nous y voilà, si vous avez besoin de quoi que ce soit, il y a un téléphone. La maquilleuse ne va pas tarder.

— Merci. »

L'art et la manière du makeup... me voilà avec une face de poupée. Laure m'a donné une leçon de maquillage. Dans ma p'tite robe moulante et perchée sur mes talons façon croco signés *Ralph Lauren*, je me sens comment dire... comme dans la peau d'une célébrité ! Pardonnez mon côté snobinard, mais je préfère savourer ces paillettes au cas où elles brilleraient pour la dernière fois. Et puis soyons honnêtes, vous feriez pareil non ? Oh, le conte de fées m'a aussi réservé un bouquet de roses... Qui a bien pu me livrer des fleurs, car si ma mémoire est bonne, il n'y a malheureusement pas de *boyfriend* à ma connaissance ? Ah, il y a une carte.

*Bravo petite sœur, nous sommes fiers de toi ! Et n'oublie pas de respirer... Pense à Bob sinon ! On t'aime !*

*Safi et Charlotte.*

*PS : demande un autographe à Denisot en souvenir de ses années magiques du PSG pour ton frangin, sinon fais une croix sur ton cadeau d'anniversaire... Je plaisante bien sûr !*

J'ai la larme à l'œil... Ils ont raison, je vais plonger ma tête dans le bouquet afin de respirer un bon coup afin d'oublier qu'une partie de la France va être postée devant son petit écran... Toc-toc, ça frappe à la porte et ça rentre.

« *No pression, everything is gonna be all right...*

— C'est une impressionnante technique de yoga, j'y penserai !

— Oh ! Bonjour, je ne vous ai pas entendu entrer. Je... je me sens un peu stupide tout à coup...

— Non je vous en prie, nous avons tous un peu le trac avant un plateau télé, rien de plus normal. Je

suis Jocelyn Batz, journaliste chroniqueur et je suis donc branché culture. C'est moi qui vais vous poser des questions embarrassantes !

— Ah, vraiment... ? Il est encore temps de prendre la fuite alors ?

— Non, je vous taquine, ne vous en faites pas. Un admirateur ? , demande-t-il en regardant les fleurs.

— Un admirateur ? Ah, vous parlez des roses ? À vrai dire oui : mon frère et ma sœur, deux fans assurés à vie quoiqu'il se passe, c'est toujours bon à prendre. »

*Humm je ne comprends pas... Pourquoi s'approche-t-il de moi sans prononcer un mot et avec ce regard perçant ? Craquante, cette discrète cicatrice gravée sur son sourcil. C'est vrai qu'il est beau gosse et son côté bad boy... J'comprends mieux pourquoi la gent féminine bave devant cette gueule d'ange... Mais pourquoi suis-je tendue comme un string ? Merde, je sais pourquoi, parce qu'il est en train de me déstabiliser et ces quelques centimètres qui désormais distancent nos visages ne vont pas arranger mes affaires. Qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je fais ? Attend-il que je l'embrasse ? Pourtant on se connaît à peine, voir pas du tout. N'est-ce pas un peu prématuré ? Étrange... Et il n'a pas l'air de vouloir communiquer... Mieux que ça ! Il opte pour le langage du corps et d'un geste délicat, le voilà qu'il passe sa main sur mon décolleté. Je me laisse faire, je reste statique devant ce bel inconnu ténébreux.*

« Permettez, un pétale s'est perdu dans la dentelle de votre décolleté. »

Plus un son, seulement la sensualité et la poésie opèrent alors qu'il me regarde profondément dans les yeux. Cet instant est si intense que la raison s'envole pour laisser nos cœurs délivrer leurs messages le temps d'une petite minute. Une pluie d'étoiles s'abat sur moi ; cendrillonis back !

« À tout à l'heure Emma, sur le plateau et... restez comme vous êtes, vous êtes parfaite. »

J'en reste sans voix, bien que le parfum de cedoux pétale imprègne encore la paume de ma main. Alors... c'est donc ça le coup de foudre ? Le cœur qui bat à toute vitesse, les mots qui vous perdent et les mimiques qui vous trahissent... La sensation que cette poussée d'adrénaline pourrait vous faire faire le marathon de Paris sans même qu'une seule goûte de sueur ne coule. C'est officiel, je suis clairement perturbée en ce qui concerne la suite des événements et surtout, la question pour laquelle j'angoisse est : vais-je être capable de pondre quelque chose d'intelligent durant l'émission ? Puisque j'ai tendance à devenir un peu niaise lorsque je perds mes moyens...

« Emma, dans dix minutes c'est à vous. Restez à proximité du plateau. Lauuure ! Amène tes fesses et fais-lui une retouche maquillage en vitesse. Soufflez un bon coup mademoiselle, pétez, rotez, buvez, bref, faites votre « truc », et tout va bien se passer », me conseille la chef de plateau.

« Merci, c'est charmant et sûrement efficace ! » Mais j'ai préféré garder en guise de nouveau grigri le pétale dans le creux de ma main. Discret, on y verra que du feu...

« Alors, Jocelyn, ce soir vous faites découvrir au public une jeune artiste... ,interroge monsieur Denisot.

— Oui Michel, encore méconnue, mais ornée de talent... C'est une jeune écrivaine qui... »

« Attention Mademoiselle Chamfort dans dix, neuf, huit, sept, six... ». *Oh maman, je t'en supplie, donne-moi vite un bout de ton paradis, promis j'te le rends après tout ce brouhaha.*

« Cinq, quatre, trois... »

La pression est à son comble, je vais vomir.

« Je vous demande d'accueillir Emma Chamfort ! »

« Deux, un, c'est à vous et bonne chance ! », sur ses derniers mots, la chef de plateau me pousse telle une proie dans la cage aux lions. Je fais mon entrée en improvisant le fameux *Colgate smile*, entends les applaudissements du public, mais ne le regarde point par peur de me casser la gueule.

« Bonsoir, Emma.

— Bonsoir Michel, bonsoir tout le monde.

— Et bien, Jocelyn, vous avez oublié de nous dire qu'elle était ravissante. »

*Tout en me regardant, Jocelyn confirme ces propos. Il faut absolument que je fasse abstraction de ce qui s'est passé en loge, d'ailleurs il ne s'est rien passé. Je suis là pour une seule raison : vendre mon livre.*

« Alors *Je suis comme vous, unique !*, c'est donc votre premier roman publié aux Éditions... euh, Binard... ? Et ça raconte l'histoire d'une jeune parisienne de vingt-cinq ans qui, à la sortie de ses études, part à la conquête d'un idéal. Alors cet idéal, vous, Jocelyn qui avez découvert ce livre, y est-elle parvenue ? »

— Pour le savoir, je ne vais pas être original, mais il faudra lire son bouquin ! L'histoire mêle aventures professionnelles qui n'ont, il faut le dire, ni queue ni tête, des amours variables, des potins entre copines et dans cette folle jungle qu'est Paris, cette jeune femme va aussi vivre une tragédie. C'est un livre bien écrit, de manière simple et parlée, franc, drôle et parfois très touchant. Vous touchez une large cible féminine, qui, c'est sûr, se reconnaîtra dans ce personnage. Je le conseille à toutes les femmes friandes du genre *chick lit*. Alors moi, il y a quelque chose qui m'a interpellé, puisqu'on imagine que vous vous êtes inspirée de votre vécu... Vous étiez, ce fut un temps, journaliste ? »

« *Ce fut un temps* », un épisode dont il pouvait amplement se passer, ça n'intéresse personne. Monsieur Batz sort ses griffes en m'affichant devant tous ses confrères... Sympa ! Il m'a touchée-coulée, l'enfoiré a ciblé ma faiblesse.

« Hahahaha ! Oh, un temps de bonheur, c'est vrai que j'en ai fait mes études et j'y ai bossé... Mais comme vous le dites, je me suis un peu inspirée de mon histoire. J'étais à la recherche entre autres, d'un épanouissement professionnel, ce qui n'est pas chose évidente à notre époque et surtout lorsque l'on sort de ses études. De ce fait, j'ai goûté à différents métiers, c'est l'école de la vie... Et c'est ce qui me définit aussi aujourd'hui. Alors mon idéal, oui c'est cette plume que j'ai voulu retransmettre sur papier. »

L'émission a suivi son cours se focalisant sur d'autres invités, dont des politiques, sur des reportages et bien évidemment sur l'état moral de notre pays et son actualité brûlante. Je crois qu'en ce qui me concerne, je ne m'en suis pas trop mal tirée...

« Bien chers amis, il est l'heure de se quitter et de rendre l'antenne. Merci à tous les invités, mais avant de se dire au revoir, il y a quelque chose qui m'intrigue depuis le début de l'émission... dit Michel Denisot tout en me fixant. Qu'enfermez-vous dans la paume de votre main Emma ? Je suis curieux de savoir...

— Oohhh... rien, c'est juste un p'tit porte-bonheur improvisé pour ma première télé.

— Ne soyez pas si mystérieuse et montrez-nous ce que vous cachez ! »

Horreur, voilà que le public se met à l'encourager avec des *on veut voir !*

« Non... Je vous assure, c'est un peu ridicule... dis-je plus que gênée.

— Ne soyez pas timide, Emma... » et il ne manquait plus que le clin d'œil de Jocelyn ! N'ayant plus le choix face à cette pression médiatique, je finis par déplier les doigts de ma main laissant découvrir...

« Un pétale de rose ? s'amuse monsieur Denisot. Je ne dirai pas que c'est ridicule, mais romantique ! À vous de découvrir, cher public, si le cœur d'Emma Chamfort est encore à prendre ! Passez une bonne soirée sur notre chaîne et on se retrouve demain. Bonsoir ! »

Générique de fin lancé, pendant que Jocelyn récupère ses documents, il ne peut s'empêcher de jeter des coups d'œil dans ma direction. Toujours ces mêmes regards et ce sourire malicieux que je n'arrive décidément pas à décoder. Et puis merde, je n'ai pas de temps à consacrer à ces gamineries, monsieur beau gosse doit avoir son cheptel de meufs canons à sa botte, qu'il ne tente même pas d'ajouter mon nom à sa liste. Retour dans ma loge, je suis tout aussi éprouvée que si j'avais fait ce foutu marathon imaginaire. Dans le taxi du retour, j'en profite pour écouter ma messagerie vocale qui ne tarit pas d'éloges... Sur la route, le soulagement me gagne, les lumières de la capitale défilent et finissent par me plonger dans mes pensées ; je pense à ce moment dans la loge et à ce courant inattendu entre ce journaliste et moi. C'était beau, magique, mais c'est l'univers de la télé, c'est donc normal.

Les trois jours suivants, je m'accorde répit et plaisirs dans les rues d'Amsterdam que je partage avec Georges, mon fidèle ami. Sur le chemin du retour, je constate dans le rétroviseur que les festivités ont davantage creusé mes cernes et que mon grain de peau ne vaut pas celui de miss Schiffer... Mais existe-t-il un prince à charmer ?

« On a dépassé la frontière Georges ?

— Ah ! Ça y est, tu émerges enfin ! Oui, nous avons retrouvé nos vieux camemberts. Bien dormi ?

— Oui, ça peut aller. Excuse-moi, j'ai été un peu lâche sur ce coup. Il faut que j'écoute ma messagerie au cas où Binard serait miraculeusement en rupture de stock. »

*Vous avez cinq nouveaux messages.*

*Bonjour Emma, ici Binard. J'espère que votre roadtrip se passe à merveille. Alors, les nouvelles... Et bien, il semblerait que la promo à Canal a fait son effet, les ventes se sont légèrement envolées. Nous sommes sur la bonne voie... Je vous embrasse !*

« Quatre messages : Ingrid, Aurore, ma sœur et enfin Binard qui m'informe que les ventes se sont légèrement envolées... Pas de quoi fouetter un chat.

— Attends Emma, accorde un peu de temps à ton livre. Encore quelques promos et on te demandera déjà si tu as un deuxième projet d'écriture. Je ne m'en fais pas pour toi !

— Si tu le dis... »

Quelques heures et kilomètres plus tard, le 11<sup>e</sup> arrondissement récupère ses deux rescapés victimes des excès amstellodamois.

« Bonjour Emma ! Vous avez passé un bon week-end ?

— Oh, bonjour madame Rodriguez ! Oui, il m'a fait le plus grand bien. »

Madame Rodriguez veille précieusement au confort des habitants de l'immeuble, à son entretien et se passionne pour les fleurs de notre cour. Célibataire et un enfant à sa charge, il ne faut surtout pas se fier à son jeune âge, car tout mal autrui a affaire à ses crocs.

« Je vous ai vue à la télé, vous étiez formidable !

— C'est gentil... Et Jack et moi nous vous sommes reconnaissants pour avoir rempli sa gamelle. Cependant, j'espère qu'il ne vous a pas trop importuné.

— Non, il est adorable comme minou... Ah ! Avant que vous partiez, je dois vous remettre des fleurs.

— Des fleurs ?

— Oui, le livreur me les a laissées et je les ai mises dans l'eau en attendant votre retour. Vous semblez surprise... Serait-ce le premier pas d'un admirateur secret ?

— Je ne pense pas, car il y a de fortes chances qu'elles me soient envoyées par un membre de ma tribu. Merci pour tout et passez une bonne journée, madame Rodriguez. »

Une fois ma tour atteinte, le parfum des roses me susurre de découvrir hâtivement qui est ce mystérieux expéditeur. Je m'empresse de lire le mot qui accompagne le bouquet...

*Vous nous avez conquis et mon cœur en particulier.*

*Feriez-vous de moi un homme privilégié en acceptant un dîner ?*

Jocelyn Batz

PS : n'en voulez pas à Martine de m'avoir donné votre adresse.

Martine est dans le coup évidemment ! Elle qui s'attriste en imaginant mon oreiller voisin désempilé d'amour alors qu'il pourrait l'être par un homme qui saurait combler parfaitement ma vie, juge-t-elle à chacune de nos rencontres. Elle adore mon bouquin, car elle adore les potins et particulièrement les histoires à l'eau de rose. Elle me tire sans cesse les vers du nez pour me faire cracher le morceau. Le problème étant que malheureusement, il n'y a rien à cracher sauf le fait qu'elle me rappelle à chaque fois à quel point ma vie sentimentale est inexistante. Mais pour une fois, les oignons dont Martine ne devrait pas s'occuper ne me font pas pleurer, bien au contraire.

« Emma chouquette, quelle joie de voir ton numéro s'afficher lorsque tu appelles !

— Dis surtout que ta joie n'est pas indifférente au fait que tu t'impatientes de découvrir si je vais accepter l'invitation.

— Ne me gronde pas, mais je n'ai pas pu résister à t'imaginer aux bras de ce charmant garçon. Emma, bon sang, tu es encore jeune alors laisse les clefs d'un amour déverrouiller ton petit cœur, je t'en supplie ! Ça me chagrine de te savoir seule alors que tant de tourteraux roucoulent dans ton environnement... » Manque plus que La maladie d'amour en fond sonore et on est bon pour se tirer une balle.

« Tu débordes de mots doux et de bisounours, ça me donne le tournis Martine ! Et contrairement à ce que tu penses, je ne suis pas une jeune fille malheureuse et mon horloge biologique peut encore dormir tranquille... Mais comme j'aimerais que tu cesses ton insupportable désespoir qui me déprime, je vais accepter son invitation.

— Vraiment ?? Oh, c'est génial ! Bientôt, deux êtres ne feront plus qu'un et ça sera l'idylle de l'année. Emma, promets-moi de me donner tous les détails...

— Ne t'enflamme pas Martine, je vais juste dîner. Et transmets-moi son numéro par SMS.

— C'est comme si c'était fait ! »

Cinq secondes plus tard, numéro du beau gosse réceptionné. Mes petits doigts de fée composent le numéro, ça sonne et mon cœur bat aussi vite que les ailes d'un colibri. Serais-je déjà en train de voler vers une histoire qui pourrait enfin me correspondre ?

« Allô... Jocelyn ?

— Lui-même et laissez-moi deviner qui se trouve à l'autre bout du fil... Cette divine voix ne peut-être que celle d'une jeune et charmante écrivaine à qui j'ai envoyé des roses...

— En plein dans le mille et elles sont magnifiques, merci. J'ai été surprise par votre invitation...

— Mais... ? Ne me dites pas qu'il y a un « mais ». Et encore moins que votre cœur est déjà pris par un beau mec qui vous couvre de bonheur, même si vous le méritez bien sûr... Mais en y réfléchissant, c'est vrai que je ne me suis même pas posé la question de savoir si vous étiez libre... J'ai simplement suivi mon instinct et là je me rends compte que je suis en train de vous faire une nanodéclaration. Cette fois, c'est moi qui me sens un peu con.

— Bien, il faut dire que je ne vous imaginais pas aussi romantique et intimidé face aux sentiments. À l'écran, vous paraissez plutôt sûr de vous à tous points de vue... Et n'ayant nullement le besoin de charmer une femme avec des fleurs ou des nanodéclarations pour qu'elle succombe.

— Détrompez-vous Emma, passer à la télé c'est comme le maquillage qu'on nous colle, ça masque quelques vulnérabilités. Pour ma part, je suis plutôt du genre timide...

— Timide ? Quoi qu'il en soit pour le moment, vous êtes hors antenne.

— Oui et je confirme que je le suis. Vous savez, ma récente notoriété, encore nano soit-elle, ne me donne pas plus envie qu'avant d'aller draguer les nanas. Je ne suis pas ce genre de type, mais il faudrait me connaître pour le croire. Qu'en pensez-vous ?

— Et bien j'en pense que l'on pourrait commencer par se tutoyer et que si je comprends bien tes dires, je suis une privilégiée... ?

— C'est un peu ça... rigole-t-il. Sérieusement, puisque tu sembles difficile à convaincre, autant continuer ma nanodéclaration... » Il reprend son souffle et s'y jette sans avoir froid aux yeux.

« Quand on s'est rencontrés dans la loge l'autre fois, quelque chose s'est passé, je ne saurais expliquer quoi, mais une sorte d'alchimie évidente... Tu m'as foudroyé et cela ne s'est peut-être pas vu, mais j'étais complètement perturbé par ta présence durant le direct. Et le problème, c'est que depuis ce phénomène, car pour moi c'est un phénomène, je ne peux m'empêcher de penser à toi... Et pourtant, je te connais à peine. C'est comme... comme...

— Comme... ?

— Comme... un coup de foudre. Bon Dieu de merde ! Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Écoute Emma, je crois que j'en ai beaucoup dit, ne me fais pas tourner en bourrique plus longtemps, et si tu as enregistré la conversation, ne la poste pas sur Twitter, je suis à l'aube de ma carrière... Sans déconner...

— Je te coupe la parole, car tu es une vraie pipelette en fait... même si j'apprécie ton franc-parler, car c'est bien rare de nos jours. Alors oui, tu es un beau mec, ne fais pas le modeste, oui je te fais doucement tourner en bourrique, mais ça te rend chou, quoi encore... Ah oui, je n'ai pas de Twitter, mais un compte Facebook... Oui, je suis un cœur à prendre et j'accepte ton invitation et enfin... oui, c'était bel et bien réciproque : il s'est passé quelque chose dans cette loge. »

Par ces mots, j'ai déclenché un profond sourire de soulagement à l'autre bout du fil.

« Merveilleux... Tu m'en vois ravi. Je passe te prendre demain chez toi à 20heures, si ton agenda te le permet ?

— Parfait. Je crois que Martine t'a laissé mon adresse ?

— En effet, et je penserai à la remercier. À demain alors... ?

— Sans faute, bonne soirée Jocelyn. »

Un cri de bonheur m'échappe par surprise. Suis-je en train de rêver, je regarde les roses et son numéro pour voir si tout cela est bien réel... Oh que ouuuuuii, le scénario romantique à l'américaine vire en un tourbillon parisien. Et pour cause, n'y a-t-il pas plus romantique que Paris pour vivre une idylle au grand jour ! Les plus grands parfums tournent leurs spots publicitaires dans notre capitale, car on y trouve magie, mystère et glamour. Carrie Bradshaw ne retrouve-t-elle pas son amour de toujours sous nos lumières ? Tout comme nos héroïnes de Gossip Girl qui ne jurent que par Paris et ses gourmandises aussi riches soient telles. Imaginez alors une liaison folle entre le beau Jocelyn Batz, le célibataire le plus en vogue du PAF et la jeune écrivaine en herbe bohème sortie tout droit d'un champ méconnu. Une idylle marquée par un amour infaillible, comme si nous nous attendions depuis toujours. Le beau gosse du petit écran si convoité par ces dames et dont la presse féminine se demande chaque semaine pourquoi, mais pourquoi ?? , et bien il se pourrait, chères lectrices, que ces magazines optent bientôt pour un autre son de cloche : Son cœur n'est plus à prendre, arrêtez de fantasmer . Portant le doux rôle d'heureuse élue, je serais alors adulée, chérie, choyée, approuvée par le sexe féminin... Soit au contraire, je serais châtiée, bannie au même grade que les malheureuses conquêtes des Clooney ou Pattinson, auquel cas le risque d'une descente aux enfers serait à prévoir pour ma pseudo carrière, et je n'aurais alors d'autre choix que de m'exiler en Asie pour concocter mes cocktails. Oui, il faut toujours prévoir un plan B en cas d'averse subite.

Le lendemain soir est arrivé plus vite que je ne le pensais. À mon grand étonnement, je n'ai pas consacré mon après-midi à défiler devant ma glace pour savoir quelle tenue me mettrait le plus en valeur et n'ai que brièvement passé blush, mascara et rouge à lèvres, moi qui adore pourtant squatter la salle de bain. Habituellement, j'aurais joué la carte de la perfection, mais cette fois tout semble naturel. Comme notre premier échange de bise pour se saluer, comme nos premières paroles durant notre trajet, comme nos premières conversations qui imprègnent parmi tant d'autres les murs de La Tour d'Argent. Naturels sont aussi nos premiers fous rires et notre premier baiser qui s'improvise avant l'arrivée de nos desserts. Jocelyn s'excuse de me quitter le temps de quelques minutes pour répondre à un coup de fil professionnel qui ne peut attendre. Comment ne pas pardonner un jeune homme qui sait encore ce que signifient les règles de courtoisie ? Monsieur est de bonne famille, grand merci à ces géniteurs qui m'offrent à mon tour une perle en voie d'extinction. Je savoure ce délicieux Saint-Émilion, ferme les yeux pour les rouvrir devant cette vue spectaculaire qui fait face aux quais et pour comprendre que Cupidon s'est enfin servi de la bonne flèche. Il aura fallu vingt-six longues années pour que l'amour, le vrai, se décide à me livrer toute sa magie, et à en croire Jocelyn, c'est aussi son cas. Notre histoire coule de source, c'est comme si

nous nous connaissions depuis toujours, comme deux amis d'enfance qui se perdent de vue et dont les chemins se croisent un beau jour, et il ne suffit alors que d'un regard pour comprendre que rien ne pourrait plus nous séparer. Soirée déroulée sous les meilleures ondes, mais qui va cependant engendrer un effet boule de neige... Une photo volée et nous voilà la semaine suivante en une des people. On peut voir le bon côté des choses, désormais nous avons un premier album souvenirs illustré de nos premiers tout : baiser, rires, main dans la main, échange de fourchettes, yeux dans les yeux et le cliché qui dévoile même Jocelyn le chevalier galant m'ouvrant la porte de sa Cooper ! Nous devons alors nous habituer à cette nouvelle notoriété, car durant les semaines suivantes nous continuons à faire couler beaucoup d'encre. Enfin quand je parle de nouvelle notoriété, je parle évidemment surtout en ce qui concerne ma personne, car bizarrement, depuis que je m'affiche à ses bras, mon nom d'auteur est soudainement plus connu des médias et donc du grand public. Et à ce propos, je me réconforte auprès de mes proches et de Martine, car je dois faire face aux critiques les plus violentes signées par mes ex-confrères qui ne se privent pas de révéler ma brève carrière de journalisme : un roman cucul la praline à lire chez mémé , je prends cette critique avec ironie et comme service public rendu à la nation pour tient compagnie aux personnes âgées . De même que certains ont enquêté sur mon mode de vie : entre confections de cocktails pour arrondir ses fins de mois et ses heures perdues, l'écrivaine s'est servie de sa pseudo expérience d'écriture pour nous pondre un bouquin, avis aux amateurs qui souhaitent créer à tout prix . Et vlan, prends-toi ça dans la tronche ! Enfin, il en faut pour tous les goûts, quitte à faire mal, ça n'est point leur souci : flirtez avec une célébrité et c'est promo garantie pour un livre qui ne décolle pas ! . Ainsi, je pense à ces stars qui ne prêtent plus attention à ces méchancetés gratuites, mais comment font-elles ? Les lunettes noires, la perruque, le foulard façon Marilyn... Ma tête dans les journaux n'implique pas encore que je m'inflige ce dress code draconien, mais je me demande bien quel est le secret des Adjani, Bruel et compagnie pour passer outre ces sataniques critiques. Sans doute, méditent-ils sur les trois singes de la sagesse : ne rien voir, ne rien dire et ne rien entendre.

« Emma chérie,... je suis désolé, car à cause de moi, tu endures les pires critiques, mais je t'en prie, essaie de faire abstraction...

— Facile pour toi Jocelyn, mais c'est moi qui tiens le mauvais rôle. Tu imagines, ils m'accusent même de sortir avec toi juste dans le but de promouvoir mon livre ! J'encaisse, mais je ne pensais pas faire face à autant d'injures.

— Je sais bien, mais que crois-tu ? Dès que tu t'exposes ne serait-ce qu'un peu, tu déclenches inévitablement quelques foudres des médias, par jalousie, méchanceté ou ennui. Moi aussi, à mes débuts, j'ai payé le prix fort et c'est loin d'être fini...

Huummm... Tu as sans doute raison, mais faut avouer que lorsqu'on n'était pas encore ensemble, les papiers concernant mon bouquin étaient certes rares, mais ces quelques publications avaient le mérite d'être positives... Aujourd'hui, je suis tartinée sauvagement dans tous les journaux et le pire, c'est que ça ne fait pas plus vendre qu'avant. Les nanas étaient parties pour me porter dans leur cœur et voilà qu'elles me boycottent parce que je sors avec Jocelyn Batz, le célibataire qui n'est plus.

Ne dis pas ça... me dit-il en prenant mon visage dans ses mains. Tu ne comprends pas que c'est leur but de nous séparer. Ne laisse pas ces torchons abîmer notre amour. Je t'en prie, sois forte, c'est une épreuve qui peut jouer qu'en notre faveur. Et crois-moi Emma, ton bouquin vaut le coup. Et puis, ce n'est peut-être pas l'année de ton karma professionnel tout simplement...

— Mon karma professionnel ? Voilà que tu t’y mets aussi ! C’est fou ce gros melon que vous pouvez avoir lorsque vous avez mis un doigt dans la marmite médiatique ! Mais j’y pense... je ne t’ai jamais demandé comment et pourquoi tu avais décidé de m’interviewer ; c’était comme chercher une aiguille dans une botte de foin... ? »

Son silence et son pincement de lèvres partent à la poursuite d’un argument fort afin d’être crédible.

« En réalité, je dois ça au hasard... Je prenais l’apéro chez mon amie Juliette et ton livre traînait dans sa cuisine. Le titre de ton bouquin m’a intrigué, je me suis alors demandé quel genre de pari pouvait bien se cacher dans la vie de cet auteur. Juliette m’a conseillé de le lire, car il avait peu de pub et qu’il fonctionnait au bouche-à-oreille. » Je souris et pense à Binard quand j’entends ces derniers mots.

« Du coup, je l’ai lu d’une traite et je suis tombé amoureux de ton histoire. Et le mystère et la curiosité se sont joués de moi... » Monsieur sort son irrésistible regard pour lequel je succombe à chaque fois, mais qu’en est-il de ma suite ?

« Je voulais absolument mettre un visage sur ton nom... Et dès l’instant où je t’ai vue dans cette loge, mon cœur a fait boum. Voilà, tu sais tout... » Encore une fois, j’ai craqué comme on craque pour une tartelette à la fraise, sans remords, juste pour le plaisir de la croquer à pleines dents avec la plus folle des gourmandises sans penser aux conséquences.

« Huuummm... Mon cher Batz, il semblerait que vous m’ayez convaincue.

— Tant mieux parce que je t’aime et je voudrais te présenter à mes parents qui s’impatiente de connaître celle qui partage ma vie.

— Waouh ! Une pression supplémentaire !

— Mais non, ne te fais pas de souci, ils vont t’adorer ! J’ai déjà pris les billets pour la Baule.

— OK... Et c’est pour quand le départ ?

— Ce week-end ! se réjouit-il.

— Génial ! Décidément que d’émotions, mais pour toi, je les supporte avec plaisir... parce que je t’aime aussi. »

N’est-ce pas trognon toutes ces belles paroles ? Je peux au moins me complaire dans le fait d’avoir trouvé mon idéal masculin, moi qui croyais dur comme fer que cela n’était promis qu’à Katherine Heigl. J’ai le mec parfait, zéro défaut, celui dont nous rêvons toutes... Non, je ne vais pas m’en plaindre même si j’éprouve un hic. Le hic, c’est mon livre pour lequel j’ai mis toutes mes tripes, mes émotions et mon temps, et le résultat est bien en dessous de mes espérances. Qui se vaut, mais qui ne se vend pas pour autant, faute à une communication pourrie entre une maison d’édition qui compte ses centimes, d’un mec que tout le monde envie et qui joue en ma défaveur, et d’une presse qui a le pouvoir de faire la pluie et le beau temps. À côté de ça, je vis grâce à mes économies, au chômedu et à mes cocktails que je confectionne, comme ils disent, si bien. Super tableau pour lequel Jocelyn se verrait bien modifier quelques traits de pinceaux : comme le bar dans lequel je travaille, qui fait un peu tache dans son décor. Jocelyn dit m’aimer comme il n’a encore jamais aimé, n’empêche qu’il souhaite bien que je corresponde parfaitement à ses désirs. Des désirs qu’il n’ose m’avouer, mais qu’ hélas je devine. Les femmes ont ce sixième sens que les hommes n’ont guère. Alors oui, je suis comme cette belle pomme verte, fière de sa maturité, qui brille sur sa branche au soleil. Croquante et savoureuse, son jus est parfaitement sucré, sauf qu’on n’y goûte pas,

car un petit vers s'en charge déjà. C'est ça, je suis à demiheureuse, partiellement épanouie, mais j'accorde ma confiance au destin. Paraît-il de toute façon que l'on ne peut pas avoir la crème, le beurre et l'argent ? J'ai déjà l'amour, je devrais m'en contenter et jouir de notre bonheur. Mais dites-moi alors pourquoi suis-je à moitié convaincue par ce que je suis en train de vous raconter ?

Bref, passons, car à présent le top départ du week-end spécial rencontre belle-famille est déclenché. Et un des privilèges de sortir avec un homme de « bonne famille », c'est que la question ne se pose pas de savoir dans quel wagon nous allons loger : la première classe, ça va de soi. Mais n'allez pas sous-entendre que Jocelyn est un bourgeois qui fait partie de ces gens qui n'empruntent jamais le métro. Non, il est conscient de son confort et juge utile d'en profiter quand il le peut. Jocelyn est un homme rempli de B.A. ; j'ai été surprise de voir dans son courrier le nombre d'organismes pour lesquels il offre des dons réguliers : WWF, SPA, Unicef, Croix Rouge, etc. À vrai dire, plus le temps passe et plus je me demande si je vais découvrir son pot aux roses.

« Ça va, Emma ? Tu as besoin de quelque chose ? Café, croissant, bisous ?

— Juste un bisou, tout est parfait mon chéri !

Tu sais, je crois que je te l'ai rarement dit... Mais je suis si heureux d'être avec toi. Ma vie est plus belle depuis que je te connais. Et c'est sans doute pour cette raison que tu es la première femme que je présente à mes parents. »

Je confirme, le petit nuage amoureux sur lequel je suis posée grossit de jour en jour. Comment ai-je pu hériter de cette perle ? C'est un cadeau du ciel que j'admire durant notre voyage et sur lequel je finis par m'endormir alors qu'il bosse encore sa prochaine interview.

« Bonjour mon chéri ! Oh, mais n'aurais-tu pas perdu quelques kilos ? Est-ce que tu manges bien au moins ? » ces exclamations, c'est Josiane sa mère poule.

« Excuse ta mère, fils, tu la connais on ne la refait pas !

Ça, tu l'as dit papa ! Emma, je te présente ma mère Josiane et mon père Michel.

— Enchanté Emma, bienvenue à La Baule, vous connaissiez ? se réjouit le chef de famille en me faisant la bise.

— Non pas du tout. Je suis heureuse de vous connaître, Jocelyn m'a tellement parlé de vous.

Madame, bonjour et ravie de vous voir enfin. » Elle m'embrasse bien qu'on dénote un peu moins de chaleur de sa part.

« Allez, c'est parti, allons déjeuner. Ta mère a préparé un repas pour tout un régiment. »

Les parents de mon mec sont le genre de beaux-parents que là encore, nous rêvons toutes d'avoir. Bien que la mère soit sur ses gardes me concernant, ils respirent le bonheur, la générosité et la sécurité. Ce sont des Français comme on dit « bons vivants ». Originaires de la région, ils idolâtraient La Baule.

« Malheureusement, c'est devenu the place to be, comme vous dites les jeunes, le lieu fétiche des Parisiens bobos, mais pour rien au monde nous quitterions nos terres.

— Surtout depuis que tu es à la retraite mon chéri, surenchérit belle-maman. Je vous ressers un peu de gigot, Emma ?

— Avec plaisir, Josiane. »

Papa Batz est un riche industriel qui a fait fortune dans l'agroalimentaire, ce qui laisse présager l'assurance d'avoir des cuillères en argent dans la bouche pour les générations à venir. Et de ce fait, cela explique certainement pourquoi au moment du dessert, je vais subir l'interrogatoire d'une belle-maman digne d'un agent du FBI.

« Alors vous avez écrit un livre ? Marche-t-il ? Que prévoyez-vous par la suite ? Que font vos parents ? Ah... mes condoléances pour votre mère, ma pauvre chérie vous êtes pourtant si jeune. Diplomate de carrière ? Elle devait être une femme très intelligente. Votre papa entrepreneur ? Frères, sœurs ? Six ?!? Il a refait sa vie alors ? C'est ça, c'est un sacré coq... Et vous, vous voulez des enfants ? Combien ?

— Arrête maman, ça suffit, ça devient gênant...

— Oui chérie, laisse Emma manger tranquillement. À cause de toi, elle ne voudra plus remettre un pied ici ! plaisante Michel.

— Non, ça n'est rien, ça ne me dérange pas. Après tout, nous faisons connaissance.

— Merci Emma... Et tu m'excuseras Michel, mais je dois bien m'assurer de savoir si la petite amie de mon fils est digne de tenir ce rôle. Comme vous le savez Emma, Jocelyn est notre fils unique alors ne m'en voulez pas...

— C'est normal Josiane, je comprends. Quelle mère ne veille pas à la fréquentation amoureuse de son fils ? » J'acquiesce d'un sourire qu'elle me renvoie, signe de paix et de future complicité. Mission accomplie, belle-maman est dans la poche d'autant que pour beau-papa, l'affaire est dans le sac depuis qu'il m'a vue à la gare.

De retour sur Paris, notre relation est officiellement officielle. À tel point que lorsque nous nous retrouvons tête-bêche sur le lit, Jocelyn me formule une demande des plus inattendues et à laquelle j'ai toujours riposté un « non » catégorique et souvent même, suivi d'une rupture.

« Je voudrais que tu emménages avec moi. J'en ai marre de te voir faire des allers-retours parce qu'il te manque une culotte, une chemise, ton mascara ou parce que tu dois nourrir ton Jack que j'adore. Je veux me coucher et me réveiller à tes côtés tous les jours parce que tout me manque lorsque tu n'es pas là. Ton parfum, ton sourire, tes jérémiades, ta cuisine, tout ! Voilà... Encore une fois, je te fais une nanodéclaration. Dis-moi oui, je t'en prie sinon je mourrais ! » rigole-t-il même si ses mots sonnent pourtant vrais. Sans réfléchir une seconde, je lui saute aux bras tout en lui exclamant un oui digne d'un oui éternel. Et une fois n'est pas coutume, j'ai encore craqué comme s'il était cette fameuse tartelette. Mais en même temps, comment prendre le temps de réfléchir face à ce prince charmant ? Vous, vous auriez hésité ?

Chose dite chose faite. Le week-end suivant, les biceps amicaux nous viennent en aide. Le dimanche soir, Jack et moi occupons notre nouveau domicile ; un grand trois-pièces de quatre-vingt-dix mètres carrés situé rue de Bretagne. Que demande le peuple ? En fait, Jocelyn demande plus et ronchonne quand je lui annonce que je préfère garder mon studio en location... Au cas où.

Les trois mois qui vont suivre regorgent d'amour, de deux vies bien remplies entre soirées de cocktails où je me dois de l'accompagner, de week-ends à La Baule, à Londres et à Rome et de repas à thèmes entre amis. Sous la pression de Jocelyn, j'ai finalement dû mettre un terme à servir mes jeunes clients alcoolisés.

« Avec les ventes de ton livre et l'argent que je gagne, tu n'as plus besoin d'avoir ce job

alimentaire, Emma. » m'a-t-il dit. J'ai répondu sans conviction, amen. Sans me rendre compte que je deviens moi aussi ce mouton naïf qui suit son berger. Un jour viendra peut-être où le loup profitera d'un moment d'inadvertance... Cela vous paraît un tant soit peu ennuyeux ? C'est possible, oui. Quant à Jocelyn, lui est excité comme une puce ; à croire qu'il ingurgite des packs de Duracell... Ce qu'il peut être agaçant parfois ! Enfin, ne serais-je pas comme lui si ma vie professionnelle se voyait prendre une mégatop promotion à la veille de mes trente ans ? Nous sommes en été, ce qui signifie en plein mercato du PAF. Nous rentrons à peine de notre séjour asiatique, que la boîte vocale de mon mec croule sous les messages. Parmi eux, Canal pour qui il bosse. Jocelyn a brillé cette année et a fait parler de lui. C'est la coqueluche que tout le monde s'arrache. Et pour être sûre de garder son poulain, la chaîne lui propose d'animer sa propre émission culturelle. Quel idiot dirait non ? C'était prédit vu son talent. Ce que j'en pense ? Et bien je l'aime, donc je suis heureuse pour lui, car... c'est ça l'amour : ne pas être jalouse, ne pas être envieuse, ne pas serrer les dents et continuer à jouir même si à vous, rien ne vous arrive. Et puis, j'adore ces nouvelles paillettes qui étincellent d'avantage la notoriété de mon mec ; à présent, il illustre les unes de magazines, enchaîne les shooting photos, check non-stop ses réseaux sociaux pour voir les commentaires de son fan-club de pétasses en Wonderbra, et puis, comme je suis une compagne exemplaire, j'ouvre mes oreilles pour écouter ces tartines d'éloges décrites dans ces lettres, celles de ces femmes qui fantasment sur mon adorable amoureux. Il s'en vante souvent lorsque je cuisine, il m'arrive alors d'avoir des envies de meurtre et cette fois, ce sont ces satanées tomates que j'égorge, pauvres victimes de ces insupportables lectures.

Fin septembre. La folie et tout ce qui englobe son job détériorent de jour en jour notre couple, et moi, je marque mes distances. La goutte d'eau ? Lorsque je prends une douche froide chez mon libraire, ce moment-là où j'ai lu en gros, en gras sur la couverture d'un torchon titrant en exclusivité : **le beau Batz** aurait-il craqué pour une autre ? ,et d'alimenter en sous-titre : coup dur pour son écrivaine qui vit des moments difficiles. Les larmes me montent, je ne peux pas y croire. Ma conscience me dicte de penser fortement à la règle de ces trois fameux singes. Ce ne sont que des rumeurs... Et puis merde quoi, quels moments difficiles suis-je censée vivre au juste ? Malgré une sage décision de me rendre immédiatement à un cours de yoga en compagnie d'Aurore, sur mon tapis je me questionne afin de trouver ce qui cloche. Et après 1heure 30d'étirements qui ne m'ont pas détendue, je détiens cependant la réponse : je vis dans son ombre. Tout simplement. Un soir comme beaucoup d'autres, monsieur rentre sur les rotules, mais ne me trouve pas derrière les fourneaux. Mon téléphone sonne mille fois, c'est lui. Je devine qu'il sort en ce moment même de ses gonds, je décide de le faire poireauter encore une heure ; c'est certain, un accueil des plus chaleureux m'attend derrière cette porte, mais je prends sur moi pour affronter, lorsque j'enfonce la clef, notre star en pleine crise.

« Et bien c'est pas trop tôt ! T'étais où ? s'excite-t-il. Il est 22 heures passées et il me semble que je t'ai offert une montre ! »

Unbelievable ! Croyez-le ou pas, mais l'agneau que j'ai connu s'est transformé en un véritable pitbull prêt à me sauter à la gorge.

« Non, mais tu ne vas pas bien ? Ton gros melon est-il percé pour me parler de cette façon ? J'étais avec des amis et pour info, je n'ai aucun compte à te rendre ! » Le temps est venu de libérer ma colère...

« On est en couple à ce que je sache et on vit ensemble. Mais tu sors tous les soirs si ça se trouve,

pendant que moi, je galère à bosser comme un chien pour ramener de l'argent. Je n'arrive pas à y croire. En fait, tu te fous de moi ?

— Je rêve, c'est l'hôpital qui se fout de la charité ! Tu n'es jamais là avant 22 heures parfois minuit entre ton taf et tes soirées mondaines. Moi en attendant, je n'ai pas l'impression que nous vivons à deux puisque généralement je suis seule. Et je t'en prie, comment oses-tu me parler de galère et d'argent ? Je ne t'ai rien demandé et c'est toi qui insistais pour que je quitte mon bar, carcomprenez, ça fait un peu tache dans l'existence flamboyante du beau Jocelyn Batz...

— Ne dis pas n'importe quoi, Emma... Tu dérives...

— Et il me semble que tu ne te plains pas d'avoir ton fan-club et toutes ces gronasses du genre top-modèle qui te tournent autour à longueur de journée. Et moi, je dois supporter ça et je ne dis rien, alors n'enfile pas, s'il te plaît, ce rôle de victime...

— Emma, voyons calme-toi...

— Que je me calme ? Mais non au contraire, j'en ai ras-le-bol ! Toi qui prétends m'aimer, tu ne te rends même pas compte de ce que je vis à tes côtés. Et ne dis pas que je dérive, car c'est toi qui vires de bord, tu ne prends même plus la peine d'appeler ta mère ! C'est moi qu'elle appelle parce qu'elle s'inquiète et elle me supplie d'être patiente... Alors, remets-toi en question Batz !

— Mais qu'est-ce que tu fais ? Où vas-tu ? » monsieur panique enfin, même s'il est déjà trop tard.

— Je vais dormir dans mon studio. Tu vois, j'ai flairé le truc, finalement il va me servir. Salut Jocelyn.

— Emma attends, pardonne-moi, je suis sur les nerfs en ce moment... » regrette-t-il tout en me poursuivant dans les escaliers et c'est en pleurs que je lui rétorque :

« Et bien je ne suis pas celle sur qui tu peux te défouler... T'as qu'à demander à ta pétasse de te reconforter !

— Quoi ? De quoi tu parles ? » Surpris, il m'arrête dans ma lancée en m'attrapant par le bras.

« Ah, tu ne sais pas ? Étrange pour un journaliste ! Je te l'ai laissé, le magazine, sur la cuisine... À présent, fiche moi le camp Jocelyn, c'est déjà assez dur comme ça... » Sur ces derniers mots baignés de larmes de crocodile, je saute dans le premier taxi et à travers la fenêtre je regarde celui que j'aime s'éloigner. Ses yeux sont mouillés et pour la première fois, il semble s'apercevoir qu'il doit payer le prix de sa gloire. Par inadvertance, il a laissé ce fichu loup s'immiscer dans notre paradis.

Mes nuits sont tristes et ne faire à manger que pour une seule personne me semble soudain fade. J'ai beau mettre des épices pour relever le goût, c'est toujours aussi insipide. Même le Nutella me paraît neutre. Les croix barrées sur le calendrier m'indiquent que sept jours se sont écoulés depuis notre dispute et toujours pas de nouvelle. Pas qu'il daigne ne plus vouloir m'en donner, bien au contraire il me harcèle de textos et de coups de fil, mais ses appels restent sans réponse de ma part. Il me supplie de le pardonner, qu'il s'est laissé naïvement envahir par les paillettes du show-biz, qu'il regrette de ne pas avoir fait attention à nous, qu'il est fou de moi et qu'il ne trouve pas plaisir à vivre ses journées si je ne suis pas là. Le problème c'est que je ne peux pas sécher mes larmes parce que mon cœur ne parvient pas à panser ses plaies. Aujourd'hui, il m'a laissé un dernier message, une sorte d'ultimatum : Emma... J'arrive à bout. Une semaine maintenant sans toi, sans nouvelle, sans rien et j'ai l'impression que cela fait une éternité. Je sais que j'ai fauté en toute beauté, mais mon enthousiasme avec le boulot m'a bouffé. Je peux changer, je peux me rattraper,

mais tu dois accepter aussi les contraintes de mon job si tu veux que ça marche. Comme ces rumeurs, car cette fille avec moi en couverture, c'est juste une collègue. Tu sais comment sont les médias. Je suis conscient que je t'en demande beaucoup... Bref, je souffre d'être sans toi, je ne mange plus, je travaille sans plaisir, je rentre et je me couche et mon lit est vide... Tu me manques tellement Emma... Je voudrais que l'on se voie, j'ai bien réfléchi et j'ai quelque chose d'important à te dire. Voilà... Je ne peux plus rester sans nouvelle de toi parce que ça me ronge. Alors les mots que je vais te dire me font terriblement mal... Mais ce message sera le dernier si tu ne me rappelles pas. Laisse-moi une seconde chance, je t'en prie. Je t'aime.

Dernier message. Une seconde chance. Il m'aime. Trois arguments décisifs et qui font sacrément pencher la balance. Plus de doute, il ne m'accorde plus de temps à la réflexion et de cette façon il m'impose les cartes entre les mains. À moi d'en faire bon usage. Mais que faire, tourner la page et reprendre à zéro ? Cela paraît si simple. Lui laisser une seconde chance, mais qu'est-ce qui me prouve qu'il ne m'en demandera pas une troisième et ainsi de suite ? Et pourtant, même si j'ai longtemps douté, je sais que mon cœur ne bat que pour lui. Depuis que nous sommes séparés, je suis comme lui. Vidée, anéantie, je tourne en rond, mon inspiration stagne sur la même page blanche depuis des jours, j'ai remplacé ma cuisine par Picard et Allo Sushis, et je squatte mon ancien bar, mais cette fois en tant que cliente déprimée qui se reconforte aux mojitos. Mika me conseille d'imaginer mon futur aux côtés de Jocelyn. Imaginer mon futur ? Pourquoi pas, suggestion approuvée. Voyons... Quel rendez-vous me confierait le futur si je laissais une seconde chance à mon bien-aimé ? Premièrement, cela ne fait aucun doute puisque je l'aime et c'est à lui que je donnerai mon rein, mon foie, mon cœur, mes yeux et pour qui je décrocherai la lune. Et lui ne peut apparemment pas vivre sans moi. L'amour nous donnerait des ailes pour l'éternité. La logique veut que nous ayions des mioches, disons deux, un garçon et une fille... Et y'a pas photo, ils seraient canon. Nous continuerions sur un bon train de vie, lui serait largement conforté dans son statut de journaliste et moi... et bien, j'aurai gagné en crédibilité dans mes écrits. Bref, c'est certain, nous ne manquerions de rien. La tribu Batz enfin agrandie et belle-maman Jojo se hâterait de nous faire son gigot lors de nos vacances à La Baule et beau-papa ferait un beach soccer avec ses petits-enfants. On serait très heureux. Beau tableau, non ? D'autant que c'est un futur plausible puisqu'il n'y a rien d'extraordinaire à ce schéma. Pourtant, il y a cette foutue alarme dans ma tête qui me chiffonne. Celle qui vous alerte sur un éventuel risque et qui vous empêche alors d'être pleinement convaincue au moment où vous devez prendre une décision. Et malheureusement, je sais de quoi il s'agit. Et si un jour il manquait Jocelyn sur mon tableau ? Pas de mari lors de nos vacances pour cause de surplus de travail. Et si le scénario se répétait trop de fois pour finalement ouvrir les yeux et m'apercevoir que je suis trop souvent seule ? Et cette fameuse collègue en couverture, rien ne prouve que ce ne soit qu'une collègue après tout ? Quand bien même, vais-je devoir supporter ces doutes à chaque fois que la presse à scandale sortira un nouveau scoop de ce genre ? Et toutes ces journalistes, stagiaires et invitées aux allures de Penélope Cruz où je ne sais qui, qu'il côtoie quotidiennement... Je ne suis pas sûre d'avoir les épaules assez larges pour affronter ça. Et dans le futur que je m'imagine, il y a en fin de compte trop de « si ». Mais comme il dit, ce sont des contraintes que je dois accepter... Et nul ne fait aucun doute que je l'aime tendrement. Alors c'est décidé, je vais l'appeler.

Le soir venu, dans le lit et dans le silence, je m'échappe avec une cigarette aromatisée à l'herbe pour songer à nous. Demain soir, dîner à La Tour d'Argent, même lieu que notre tout premier rendez-vous. Là-bas, il m'annoncera ce qu'il a de si important à me dire. D'ailleurs de quoi s'agit-

il ? Va-t-il m'avouer finalement qu'il a eu une aventure avec cette collègue ? Je préfère fermer les yeux que m'imaginer pire scénario. La nuit, paraît-il, porte conseil...

Moment venu, il est 20 heures. Jocelyn m'attend assis à cette table près de la fenêtre, celle que nous avons déjà la première fois. Il boit une gorgée de vin et caresse le pied de son verre en cristal. Elancée dans ma robe rouge, je m'avance vers lui. Soudain, il relève la tête et son regard se pose sur moi. Il ne me sourit pas ou très légèrement, il semble tendu comme si quelque chose de sombre le tourmentait.

« Bonsoir, Emma. » Comme à son habitude, il se lève pour me tirer ma chaise.

« Bonsoir, Jocelyn. » Pour la première fois depuis que nous nous connaissons, la gêne et la timidité s'invitent parmi nous.

« Je suis content que tu m'aies rappelé... Je suis complètement perdu sans toi. »

Le serveur souhaite savoir ce que nous désirons boire pour l'apéritif. Jocelyn lui commande deux coupes de champagne. En ce qui me concerne, je suis toujours un peu perdue dans ma réflexion, mais lui ? Le champagne pour mieux avaler la pilule adultère ? Quoi qu'il en soit, je n'en touche pas un mot, testons-le et voyons s'il a assez de courage pour me l'avouer.

« Comment se sont passés tes derniers jours ?

— Bien... J'en ai profité pour rafraîchir mon appartement, voir Ingrid et ma sœur, et je suis descendu trois jours sur la côte visiter mon frère. J'ai aussi écrit un article pour Elle. » Que de mensonges, excepté l'article !

« Dans le Sud ? Tu as du avoir beau temps, pas comme ici. » menteur à son tour ! Il a fait excellemment magnifique cette semaine sur la capitale.

« Je ne savais pas que tu étais en contact avec la rédaction de Elle ? C'est génial !

— Oui, j'ai dépoussiéré mon carnet d'adresses. »

Durant tout le repas, nous discutons de la pluie et du beau temps sans oser entamer notre pourquoi du comment nous en sommes arrivés à ce stade alors que tout allait parfaitement bien, peut-être trop. Jocelyn aurait-il peur de ma réaction s'il m'avouait sa tromperie ? Et moi, suis-je assez sûre de lui dire ce que j'ai à lui dire ? Il est évident qu'il a illuminé ma vie et je suis folle de lui.

« J'aimerais pouvoir t'appeler avec des mots doux, mais je n'ose pas...

— Pardonnez-moi de vous interrompre, mais je vais vous apporter le dessert.

— Oui, très bien. » lui répond Jocelyn avec un clin d'œil clairement loupé. D'ailleurs, ça ne lui prend pas souvent de faire ce genre de grimace.

« Mais nous n'avons même pas commandé.

— Je me suis permis de commander ton dessert préféré lorsque tu es partie te refaire une beauté... Une tartelette à la fraise.

— OK, très bon choix. Pourquoi n'oses-tu pas ?

— Tartelette à la fraise pour madame, fondant au chocolat pour monsieur. Bon appétit ! » annonce le serveur accompagné d'un franc sourire, lui aussi foiné.

« Le service est particulièrement rapide ce soir... Et n'est-il pas étrange ce serveur, Jocelyn ?

— Non... je ne trouve pas, mais tu as peut-être raison. Je n'ose pas te prononcer ses mots doux, car ces derniers jours passés sans toi m'ont mis le doute. Du coup, je suis un peu perdu dans mes gestes et dans mes paroles. C'est bête, non ? sourit-il.

— Ce n'est pas bête du tout, c'est compréhensible. Et... c'est fou ce que cette tartelette à la fraise est délicieuse ! C'est un pur régal... » Et pendant que je croque, je vois dans ses yeux autant de pétilllements que de crainte. Mais pourquoi est-il aussi bizarre ce soir ? C'est ça, il s'agit de cette pétasse et il n'a pas assez de couilles pour me l'avouer parce qu'il a sans doute peur que je le quitte définitivement... Et bien pour une fois, il n'a pas tort ! Mais... mais qu'est-ce que c'est ? C'est quoi ce truc, encore un peu et je perdais une dent !

« Ça te fait sourire en plus ? » lui dis-je en plaisantant.

— Oui, un peu... Et bien qu'est ce que c'est ?

— Je ne sais pas... » Je sors ce mini truc de la bouche recouvert de crème et de sablé, l'essuie à l'aide de ma serviette, quand soudain je comprends pourquoi le serveur me semblait étrange. Je lève les yeux, regarde Jocelyn qui a le plus beau des sourires et la plus belle des expressions qu'un homme peut avoir.

« Emma... veux-tu m'épouser ? »

Il n'y a donc pas de pétasse en question et c'est romantique à en mourir. Ce dont j'avais toujours rêvé est arrivé. Je reste muette et prise sur le fait, le temps de ma réflexion ne joue pas en faveur de Jocelyn qui s'impatiente de connaître ma réponse. Que feriez-vous à ma place chères lectrices ? Est-ce que vous hésiteriez devant ce prince charmant qui pourrait vous rendre heureuse ?

« Emma, alors... ? Tu veux mon arrêt cardiaque ? » rit-il jaune.

— Je... Je... » Les larmes me montent et les mots ne sortent plus, il y a juste cette émotion qui me gagne.

« Bon, tu sembles décidément me faire courir, mais pour toi je le redemande une seconde fois... Souhaites-tu, devenir ma femme ?

— Non. »

Aussitôt, ma réponse terrorise celui qui vient de demander ma main. Je ressens le monde s'écrouler autour de lui et les larmes doucement coulent déjà le long de son visage. Quant à moi, j'ai tellement mal que je n'ose le regarder. Je réfugie alors mon regard sur la Seine et ses lumières qui deviennent floues.

« Je... Je ne comprends pas... Je t'aime tellement Emma, se déchire-t-il à me dire. Il voudrait crier pour me l'assurer, mais le monde l'en empêche. Je suis désolé si je t'ai fait mal, pardonne-moi, pardonne-moi. Ça ne se répétera plus jamais, je te le promets... Mais je t'en prie, prends au moins le temps de réfléchir...

— Jocelyn mon amour... crois-moi, c'est une douleur insurmontable... mais on ne peut pas continuer. Cette dispute que nous avons eue, elle était inévitable justement.

— Mais c'est normal ! Tous les couples se disputent, ce n'est pas pour autant qu'il faut fuir... Je t'en prie, Emma ne m'fais pas ça.

— Tu m'as demandé d'accepter les contraintes de ton métier et... et je ne pourrai pas les assumer. Aujourd'hui, on peut encore y faire face, mais un jour viendra où je craquerai. Ta carrière est en

plein essor... Je ne peux pas t'empêcher de la vivre comme tu l'entends. Et je ne veux pas être celle qu'au fil du temps, tu auras oublié ou mise de côté. Jocelyn, pardonne-moi, et je suis tellement désolée de te faire tant de mal, mais plus tard tu te rendras compte que j'avais raison. »

Rongé par la douleur, ses larmes ne finissent plus de couler. Il ne dit plus un mot. Je pose ma main sur la sienne, le regarde droit dans les yeux pour lui dire mes derniers mots :

« Merci mon amour, pour tout. J'aurais tellement rêvé avec toi... Tu sais bien que tu seras toujours dans mon cœur... Je t'aime. »

Je me lève pour l'embrasser sur la joue. Le dernier baiser. Il pose au même moment sa main sur ma nuque pour me murmurer à l'oreille :

« Je t'aime comme on ne t'a jamais aimé Emma. »

Je souris à ses mots, passe mes doigts dans ses cheveux et gagne sans me retourner la sortie du restaurant, dans lequel d'ailleurs je ne reviendrai plus.

Fin du premier scénario.

## SECOND SCÉNARIO

Putain de merde, alléluia, je suis en pleine extase ! Excusez mon vulgaire langage, mais vous savez quoi !? Je peux enfin retirer cet euro qui serait mes deux petits abricots en guise de pression et par la même occasion, je clame le *coming out* du string ! Que me vaut cet élan d'euphorie jouissive ? La réponse en six mots et pour me la péter *in internachional* : *my book is in my pocket* ! Mon rêve de jeune écrivaine goûte enfin à la réalité, à la consécration de voir mon bébé publié par une grande maison d'édition. *Yes, I did it* et la bonne nouvelle étant que la chance a rapidement croisé mon chemin.

En effet, je n'ai percuté que quelques misérables cailloux avant de trouver l'éditeur qui croirait en mon histoire. Et cette fois, je n'ai pas sorti le grand jeu et n'ai donc point misé une partie de mon argumentation sur un vernis accordé à mes chaussures ou à un brushing « no one frisottis ». Non, cette fois j'ai joué la carte de la sobriété féminine distinguée, point barre. Mon côté chieuse « je veux, j'ai » a été mon arme de destruction massive. Ma cible ? Monsieur Tazoni, grand éditeur au sang corse. Pourquoi un Corse ? Excepté le hasard et son genre éditorial, un Corse, si j'avais bien compris, se qualifie entre autres comme étant résistant et fervent défenseur. Soit deux points communs qui nous unissent. Car comme lui, j'ai décidé de résister jusqu'au jour où il céderait, certes contradictoire avec ce que je viens de mentionner à son sujet, mais je serai l'exception à la règle. Comme lui encore, j'ai décidé de défendre corps et âme ce que j'aime, à savoir mon putain de bouquin. Et enfin pour mettre toutes les chances de mon côté, j'ai même frôlé le ridicule en lui glissant que le chat de ma sœur est originaire de l'Île-Rousse. Un bâtard né dans le maquis, mais un bâtard comme mon Jack né dans la bourgeoisie coincée du 16<sup>e</sup> arrondissement de la capitale.

Alors après avoir cédé à ma lourde insistance et préférant plutôt récupérer toutes les capacités mentales de sa secrétaire, déconcentrée à force de me voir gigoter sur le canapé spécial *guest* à 2 000 euros, monsieur Tazoni s'était enfin décidé à me recevoir dans son prestigieux bureau. Il l'a d'abord feuilleté mon bouquin. Comme on feuillette un *Santé Magazine* dans la salle d'attente de son médecin. Ce qui signifie, je feuillette, histoire de me divertir sans conviction pourvu que le pourquoi du comment je me retrouve dans cette situation s'achève au plus vite. En l'occurrence, dans mon cas, monsieur Tazoni se hâtait de me voir déguerpir. À première vue, il le trouvait « bof et sans plus », ce qu'évidemment je n'approuvais pas. Je le suppliai alors de le lire ou de le faire lire. Ayant bien traduit l'expression « parle à mon cul ma tête est malade », je n'allais pas le laisser filer aussi facilement. J'avais donc fait de cet éditeur ma proie. Car sur ses larges épaules reposaient mes espoirs, mes loyers, mon shopping, mes *happy hours*, mes *road trips throught the world*, bref, mon destin ne dépendait plus que de lui. C'est ainsi qu'à force de lassitude de m'apercevoir durant les dix jours suivants dans l'ascenseur, à la réception, à la cantine et à la machine à café de ses locaux, qu'il a désespérément fini par m'approuver un *why not, c'est vrai que l'on peut peut-être en tirer quelque chose*. Va sans dire que j'espérais un peu plus d'enthousiasme de sa part, mais le *deal* conclu, c'était là l'essentiel. Pas d'arnaque en vue avec en prime Lucie, mon attachée de presse digne de ce poste, j'étais aux anges.

Un mois maintenant s'était écoulé depuis que j'avais sorti mon stylo des grandes occasions sur lequel est inscrit *I'm the best*, celui qui m'a été indispensable pour la signature de mon contrat.

*Driiiiiiiiiiiiiing*, comme à notre habitude Jack et moi sursautons à la sonnerie stridente de mon interphone. À croire que nous vivons dans un palace...

« Qui est-ce ?

— Le facteur, j'ai un recommandé pour vous.

— Très bien, c'est au dernier étage. »

Des lustres plus tard, le voilà qui arrive essoufflé tel un bœuf.

« Je comprends mieux pourquoi vous évitez de préciser l'étage. Comment faites-vous ?

— Oh c'est une question d'habitude et je préfère me dire que c'est la tour de Cendrillon. Je signe où ?

— Ici, l'autographe. J'espère que c'est une bonne nouvelle qui vous attend.

— Espérons... Merci et bonne journée.

— À vous aussi. »

Je déballe le paquet comme un enfant déchirerait son cadeau de Noël qui cache le trésor qu'il a tant souhaité. Mais une fois ouvert, je prends mon trésor avec douceur et émerveillement. C'est du concret, mon premier bouquin est bel et bien dans mes mains. La couverture est comme je l'imaginai, pétillante, fraîche, du moment, impossible de passer dans les rayons sans détourner son regard sur elle. Émue aux larmes, je lis le mot joint à *Je suis comme vous, unique !*

*Pari gagné pour des débuts prometteurs.*

*Félicitations !*

*Lucie.*

*Tuut tuut.*

Un message sur mon téléphone.

*Salut ma belle. Je crois savoir que c'est à compter d'aujourd'hui que l'apothéose te sourit. Pour marquer le coup, rendez-vous ce soir dans notre restofétiche chez le thaïlandais. Je t'attends à 20 heures. T'embrasse tendrement.*

*PS : Félicitations !*

Que dire à part le fait que j'atteins le summum du bonheur ! Toute la journée je vais recevoir des bravos et des *happy for you*, postés sur mon *Facebook* ou provenant de coups de fil. Mais avouez que ce qui vous interpelle, c'est ce message intime que j'ai reçu. Je ne vous en ai pas parlé ? Eh bien oui, chères lectrices hip hip hip hourra j'ai un mec ! Un vrai, et pour de bon, avec en prime ces fameuses *cojones* ! En fait, je vous l'ai vaguement déjà mentionné. Souvenez-vous... Dans mon dernier chapitre qui s'intitule « le bilan », je vous ai fait part d'une rencontre dont le prénom m'avait marqué. Un certain Léonard...

Et bien, il s'avère que nous nous sommes revus après l'avoir, lui aussi, rencontré sur mon ancien lieu de travail dans le 8<sup>e</sup>. Léo, je l'appelle ainsi, m'a agréablement surpris dans sa tentative de drague qui était des plus originales. Contrairement aux autres chevaliers peu servants et dont la technique numéro un est de se servir d'un bolide de luxe pour impressionner les nanas, Léo lui, pilotait... une Renault Laguna. Pas de quoi flamber en effet, mais cette discrétion du quatre roues m'a émoustillée. Quand je l'ai remarqué, j'étais dans ma boutique avec Louisa, ma collègue esthéticienne.

« Regarde-moi celui-là, Louisa ! Il tente un créneau qui le dépasse...

— T’as raison Emma, rigolait-elle en se moquant de lui. Mais, il va renverser la moto derrière !

— Et qui a dit que les femmes ne savaient pas conduire ?

— Même ses amis dehors se paient sa tronche... Cinq minutes pour se garer, mais il y est parvenu. »

De la Laguna est alors sorti un très bel homme qui se marrait de sa performance tout en regardant s’il n’avait pas touché la moto. Puis s’en est allé avec ses amis. Je ne pensais plus le revoir quand un peu plus d’une heure plus tard, le voilà qu’il mettait ses deux pieds dans ma boutique accompagné de son copain. Autant vous dire que j’étais surprise.

« Bonjour, vous vous souvenez de moi ?

— Euuuhhh...

— Mais si, je suis venu il y a un peu plus d’un mois avec ma fille et il y avait malheureusement ma femme... Ou plutôt mon ex-femme... » Il m’annonçait ça avec un tel sourire et une telle envie que je m’en souviens, je ne sais pour quelle raison, que j’ai ainsi répondu :

« Ah oui, bien sûr ! » La vérité est que je ne m’en souvenais pas du tout. Pas même un vague souvenir. Sur ce, je n’ai pas pu m’empêcher de le taquiner.

« J’ai surtout en face de moi un expert en matière de créneau... !

— Hahahaha ! Vous avez remarqué ? Il paraît oui... Je m’appelle Léonard.

— Et moi Emma... »

Sans faire gaffe aux quelques clientes qui sont rentrées à ce moment-là, nous avons ri et parlé pendant plus d’une heure, de choses improbables qui ne se disent pas nécessairement entre deux inconnus. Ni lui, ni moi n’avons vu le temps passer.

Léonard m’a immédiatement fascinée. Il s’exprimait avec beaucoup de chaleur, il avait de l’humour et son attitude faisait de lui un homme bien dans ses baskets. Il m’inspirait confiance et honnêteté. Cerise sur le gâteau, la nature l’avait physiquement gâté. Il était grand et proportionnellement bien bâti, ni gros ni trop mince, je devinais une musculature énergique. Son visage me remplissait les yeux de bulles de champagne. Traits parfaitement dessinés, yeux bleus éclatants, châtain clair au sourire ravageur, j’étais tout simplement émerveillée par cet homme.

« Oh mon Dieu, voilà qu’elle me colle une prune devant mes yeux. Attends, tu permets je vais tenter de la dissuader. »

Je le regardais alors qu’il essayait de négocier avec la Martiniquaise en costume. Mais rien à faire, à elle, le charme ne la déconcentrait pas d’un pouce. Il rigolait. Mais de quelle planète venait-il ? C’était bien la première fois que je voyais un homme se marrer alors qu’il venait de se prendre une amende.

« 35 euros ! Je n’ai pas vu le temps filer, je dois y aller. Alors, soyons sérieux deux petites minutes... Serais-tu d’accord de me donner ton numéro ?

— Pourquoi ? Pour m’inviter à dîner dans un de ces bars *lounge* en vue de m’impressionner ? Je ne pense pas, car franchement ce n’est pas très original...

— Qui a dit que j’allais t’inviter à dîner ? » plaisantait-il. Sa réplique me laissa sans voix. Quoi, comment ? Il avait le culot de me dire qu’il ne souhaitait pas m’inviter à dîner, il ne manquait pas

d'air, mais c'est cela justement qui me poussa à le lui donner.

Une semaine plus tard, il est venu me chercher dans sa Laguna qui nous a aussitôt séduits puisqu'elle était quelque part l'objet de notre rencontre. Assise dans cette voiture, j'avais déjà adopté ses sièges en velours comme si je sentais que j'y monterais encore et encore. Léo était changeant en tout. Contrairement aux autres donsjuans que j'avais connus, il m'amena prendre l'apéritif dans une rue très vivante du 14<sup>e</sup> arrondissement. Ensuite et finalement, il m'invita dans un restaurant farfelu, mais typiquement thaïlandais. Il s'est confié très rapidement, me racontant les coups durs qu'il avait vécus professionnellement et sentimentalement. Maintenant, il était à son compte dans le *business*. Honnêtement, je n'avais pas vraiment compris grand-chose à ses histoires d'*offshore*, mais peu m'importait. Deux bars et quelques digestifs plus tard, nous profitions encore pleinement de cette soirée magique, alors que j'imaginai en ce jour de semaine les Parisiens roupiller depuis belle lurette. Il me disait qu'il aimerait vivre un jour au bord de la mer. 2 heures du matin avait sonné, et la majorité des bars de la capitale vous renvoie désormais dans vos appartements. Mais le problème, c'est que nous ne voulions pas nous quitter.

« Je te connais seulement depuis quelques heures, mais avec toi j'ai l'impression d'être en vacances. » À ces mots, il m'a répondu que c'était la plus belle chose qu'il avait entendue depuis longtemps, mais que mes vacances allaient sans doute s'interrompre après l'aveu dont il souhaitait me faire part... Accrochez-vous pour ce qui va suivre, car je m'attendais à tout sauf à ce cataclysme :

« Si je t'avoue ce que j'ai à te dire, tu vas partir et je veux vraiment continuer à te connaître...

— À moi d'en juger. Et je te promets de ne pas prendre la fuite. »

Il fallait forcément qu'il y ait une cloche à mon conte de fées. C'était trop beau pour être vrai, alors que je pressentais le pire. Dans un instant, mes vacances ensoleillées prendraient des allures de gîte paumé.

« Après tout, je verrai bien comment tu réagis... Quel âge me donnes-tu ?

— Quelle question ! Et bien je ne sais pas, je dirai trente-cinq, trente-six ans... ? »

Il sourit, baissa les yeux et cela m'inquiétait.

« Je suis né en soixante-quatre. »

Soixante-quatre ça faisait vachement loin et le temps de faire le calcul me prenait bien quelques secondes.

« Quarante-six !?! »

— Oui... » Il osa à peine me regarder, sans doute pensait-il que c'était déjà la fin de notre romance.

« OK. Regarde je suis encore là. »

Soit vingt ans de différence. Ce que l'amour m'offrait, c'était son package complet : marié puis divorcé, un enfant et pour bonus deux décennies en avance sur mon âge. Cela, habituellement, n'entre guère dans mes critères de sélection. Dans mon idéal, ils s'avèrent bien plus raisonnables : la trentaine, aucune marque d'empreinte sur l'annuaire, pas de gosse et un boulot stable pour lequel je saisis l'activité. Mais voilà, ce soir-là il était déjà trop tard pour faire machine arrière, mon choix c'était lui et je me fichais pas mal des handicaps que notre relation comprenait déjà. C'était donc en toute connaissance de cause que nous avons terminé la soirée chez moi et pour la première fois de

ma vie, j'offrais mon corps dès notre première nuit.

Durant les mois suivants et jusqu'à ce jour, nous ne nous sommes plus quittés. Notre relation est improvisée, comique et passionnée. Léo m'apporte l'assurance et les découvertes quand moi je lui réapprends à sourire et à croire que tomber amoureux peut encore lui être permis. Il adore ma jeunesse (sans blague) et me taquine quand je me montre naïve. Oui, cet homme est tombé dans ma vie comme un cheveu sur la soupe et ce soir, c'est à ses côtés que je vais célébrer mon entrée littéraire dans les *Fnac* et compagnie.

« Quinze minutes de retard... Ton livre sort demain et déjà, je subis ta nouvelle notoriété !

— Mille excuses mon chéri, lui dis-je essoufflée. Jack a percé le paquet de croquettes pendant que je prenais ma douche et il a fallu que je passe l'aspirateur... Enfin, il s'est improvisé comme tel !

— Le salopard, il ne changera donc jamais. Je plaisantais pour ton retard, d'ailleurs tu es ravissante.

— Je te remercie, tu n'es pas mal non plus... Et une chose est sûre : si nous avons des enfants, ils seraient sublimes !

— Des enfants ?

— Quoi ? Ça va, détends-toi... Inutile de prendre cet air paniqué, je déconnais !

— Non, non... Je ne paniquais pas. Euh... Je nous ai commandé deux coupes de champagne pour fêter ton futur succès et notre amour...

— Merci ! Car il faut que je te le dise maintenant : si je suis parvenue à finir ce livre, c'est un peu grâce à toi. Tu m'as apporté l'inspiration qui me manquait, tu as été cette lumière qui m'a éclairée tout au long de ces pages... » Ma révélation semble le surprendre.

« Et bien... Je ne savais pas que je comptais tellement pour toi. Ce que tu viens de me dire me touche profondément... Il est vrai que depuis que j'ai croisé ta route, ma vie a repris un sens et pourtant, je ne pensais plus jamais pouvoir un jour retrouver un tel bonheur. Alors... merci et levons nos verres à nous, ma chérie ! »

Le pari fou que je m'étais lancé, à savoir l'épanouissement professionnel et savourer le fruit d'un amour mutuel, est maintenant un pari défié, je suis une femme comblée. C'est un fait, aujourd'hui ma vie a réellement changé. Et ça va sans dire que j'ai un emploi du temps de ministre, si nous oublions le salaire qui va avec. Je cours après les séances de dédicaces, fait la promotion sur quelques plateaux télé et radios. À côté de ça, j'entretiens mon corps trois matins par semaine, écris quelques articles pour la presse féminine et comme je n'ai pas touché le jackpot de l'*Euro Millions* (désormais j'y joue), je travaille quelques soirs par semaine dans un bar situé à Bastille, quartier festif de la capitale pour les étudiants en manque d'alcool. Le bar dans lequel je confectionne des cocktails en tous genres, c'est la buvette *funny*. Et le plus *fun*, c'était à mes débuts lorsque j'enchaînais les boulettes : verres cassés, recettes trompeuses, oublis de servir pour cause de débordement, notes non payées et chiottes à se farcir en fin de soirée. Les premières nuits quand je rentrais me coucher, j'avais l'impression d'être une éponge dont il ne restait plus rien de la partie grattante, faute à des abus excessifs de la part de ces jeunes pochotrons. Quant à la partie mousse, elle n'absorbait plus une goutte... Et dire que lorsque j'étais étudiante, je me trouvais dans le même état avec mon groupe de potes. *Mea culpa* à toutes les *barmaids*... Pendant ces premières soirées, un œil attentif m'observait nerveusement de très près. Celui de mon boss. Mika s'est tiré plus d'une fois les cheveux en me voyant faire mon pseudo métier de serveuse.

« Tu te foutais de ma gueule lorsque tu me disais que tu connaissais parfaitement le métier de *barmaid* ?

— À vrai dire, je l'ai parfaitement observé en tant que... cliente. Excuse-moi Mika, mais j'ai besoin de ce job !

— Huummm... OK c'est bon, mais arrête de pleurnicher, je vais t'apprendre. »

C'est ainsi qu'il me prit par la main et se montra très patient. Sans doute un peu par pitié, mais aussi parce que comme lui lorsqu'il avait mon âge, je prenais le risque de dire *fuck* pour tenter de réaliser mes rêves. Et désormais, je gère d'une main de fer *shakers* et clients déshydratés. À côté de ça, les ventes de mon livre, selon Lucie, se portent bien et *nous croyons vraiment que cela va décoller davantage*, m'a-t-elle ajouté.

« La stratégie Emma : d'abord, nous commençons lentement mais sûrement, histoire que tu te fasses peu à peu connaître, que tu ne te jettes pas dans la cour des grands tel un éléphant, car dans ce cas, ton succès pourrait être important, mais éphémère. Non, on débarque gracieusement, tu es la discrète écrivaine mystérieuse dont la presse se demande d'où vient cette talentueuse petite fleur. Ensuite, vu les bons premiers résultats et la voie qui nous est dégagée, nous attaquerons fort dans un mois pour les fêtes de Noël. Cela fera alors huit mois que ton livre est sur le marché... Ce qui veut dire que tu es libre jusqu'à fin novembre... Alors, prends des vacances, bosse ton prochain bouquin, fais ce qu'il te chante, mais quoi qu'il en soit je te veux en forme pour décembre, parce que nous sortirons la grosse artillerie. »

Ce qui réjouit Léo à l'idée que nous pourrions partir en Thaïlande chez un couple d'amis, et ce à quoi je réponds « *Let's go !* Préviens tes amis, on prépare nos valises ! »

Trois jours plus tard, nous voilà les pieds dans l'eau, cocktails à la main et savourant le soleil de l'île de Koh Samui. Notre vie est un paradis. La maison dans laquelle nous accueille Georgio et Jeanne est digne d'un palace dans lequel Clooney prendrait son *What else ?* lors de ses vacances ; c'est un lieu paisible et harmonieux, vaste et coloré de fleurs. Et puis, il y a aussi les cris joyeux d'enfant. Flora a quatre ans et ce n'est pas une tête à claques. Ce petit bonbon que l'on voudrait croquer.

« Alors les tourtereaux, la vie est belle ? » s'exclame Jeanne élégamment vêtue d'un paréo noir laissant deviner des courbes parfaites.

« Ah, vous voilà ! Et bien je crois qu'avec Léo, nous n'avons pas à nous plaindre.

— Flora, mets tes bouées si tu ne veux pas te noyer ! C'est radical, mais ça fonctionne. Elle n'est pas toujours évidente, mais elle est tellement mignonne. Et vous alors ? C'est pour quand ?

— Pour quand quoi ? demande Léo surprit.

— Bein, les enfants, idiot !

— Jeanne tu ne peux donc jamais te mêler de tes oignons, laisse -les tranquilles ! C'est plus fort qu'elle, c'est dingue...

— Ne t'en fais pas Georgio. À vrai dire, dans peu de temps j'aurai cinquante ans et je ne me vois pas à nouveau dans le rôle du papa qui change les couches, se lève la nuit... J'ai déjà une fille...

— Voyons Léonard, ne sois pas égoïste et arrête de dire de si grosses conneries... Tu es beau et surtout tu as la chance de ne pas faire ton âge. Mais pour être honnête, tu as le mental d'un vieillard

de soixante-dix balais ! Jeanne a un franc-parler qui m'épate.

— Je te remercie ma belle, ça me va droit au cœur, lui répond Léo sur le ton de l'amertume.

— Mais de rien ! Et as-tu eu au moins l'amabilité de demander l'opinion de ta fiancée ou tu ne penses vraiment qu'à toi ? Hein, ma chérie ? Toi, tu veux des enfants n'est-ce pas ?

— Et bien... C'est vrai que je ne te pensais pas aussi radical sur la question, Léo. Je ne sais pas Jeanne... Tout ce que je sais, c'est que je n'ai pas cette fibre maternelle comme vous dites si bien... Et, avoir des enfants n'est pas une priorité pour moi. Mais arrêtons de parler de ça, de toute façon, ce n'est pas d'actualité.

— Bravo Léo, tu es content ?

— Ça va Jeanne, si j'ai besoin d'une conseillère conjugale, je t'appelle, mais en attendant, lâche-nous les baskets. » Au moins, c'est dit.

Ce soir au menu : poissons et gambas cuits au barbecue. Divin, mais : les yeux de ces grosses crevettes ont beau essayer de me faire comprendre que la moindre des choses serait de les sucer jusqu'à la moelle et d'ensuite savourer leur chair tendre après ce qu'elles ont subi, mais il n'en est rien, *nada*. Je les regarde avec peine et compassion. La vérité est que je ne suis pas dans mon assiette. Seul le vin parvient à m'animer.

Enfin notre chambre. Qu'en est-il de la chambre ? Trente mètres carrés d'intimité. Le lit est terriblement confortable, la brise soulève délicatement les rideaux et le bruit des vagues est incontestablement délicieux. Léo s'est endormi comme une masse. Moi je ne trouve pas le sommeil. Je ne peux m'empêcher de repenser à cette conversation que nous avons eue à la plage. L'idée que Léo ne souhaite pas d'enfant ne m'avait jusqu'à lors jamais effleuré l'esprit. Comment ne m'étais-je jamais posé la question et surtout comment lui ne m'en a-t-il jamais parlé ? Jeanne a raison, il est égoïste. Ne s'est-il jamais demandé si moi, je voudrais peut-être fonder une famille et en l'occurrence avec lui ? C'est vrai que je n'ai pas cette fibre maternelle et c'est vrai que cela n'est pas une priorité. Mais de là à m'imaginer faire ma vie sans au moins une progéniture ? Je ne peux pas affirmer un oui catégorique, c'est impossible... Contrairement à l'homme qui partage ma vie depuis un moment déjà. Mes yeux sont un peu humides. Sans doute parce que mon cœur vient de se prendre un coup fatal ; et pourtant je n'envisage pas une seconde de vivre sans Léo. Il est bien trop tard puisque je suis hélas tombée éperdument amoureuse, et lui aussi. C'est donc ça le sacrifice de notre histoire ? Top génial.

Nos quinze jours de vacances se sont consommés aussi vite qu'un feu de paille. La bonne nouvelle est que j'ai zappé cette fameuse histoire de bébé. Du moins, elle est enfouie dans un coin de ma tête dans le compartiment archives et le jour où j'aurai alors besoin de le consulter, la poussière aura opéré. Dorénavant, *no stress, no question* et *no* angoisse. Quand bien même si dans un avenir lointain, l'envie de procréer titillait mes hormones, je peux toujours me consoler en pensant à Rachida Dati, ses quarante ans passés et son mystérieux *sperme-man*.

Paris, tu m'as manqué ! Tes embouteillages, tes *Vélib'* qui nous rendent tous complètement *crazy*, tes crottes de chien, tes sautes d'humeur, tes croissants, tes terrasses chauffées, tes belles Parisiennes et tes lumières. Oui, tu m'as manqué. Et j'ai moi-même manqué à Lucie qui m'a laissé plusieurs messages durant ces trois derniers jours.

*Mais t'es partie combien de temps bon sang ? Je ne t'ai pas dit de faire le tour du monde. Bref, rappelle ! Tiiiiiiiiiiiiit. Allô ! Fais-moi penser à te faire prendre l'option internationale, ça craint !*

*Bisous. Tiiiiiiiiiiiiit. Dernier message, aujourd'hui à 7 h 37. Salut, je suis confuse de te dire ça par téléphone, mais... mais nous devons arrêter la publication de ton bouquin immédiatement, il y a du plagiat dans l'air. Rappelle-moi, c'est urgent !*

Quuuuuoiiii ? Du plagiat dans l'air ? Mais c'est complètement insensé. Qui aurait pu plagier ma vie ou me faire accuser d'une telle idiotie ? Nous sommes plus de six milliards, c'est impossible... C'est déjà la fin de mon bouquin, alors qu'il a à peine commencé... Je n'ai donc plus qu'une chose à faire : me jeter sous les ponts pour que le livre reprenne vie. Il paraît que la carrière d'un artiste décolle souvent quand sa triste existence prend fin. Même pas trente ans, c'est pathétique et j'ai envie de chialer.

« Allô Lucie ? Je suis rentrée, c'est quoi cette histoire de plagiat ? C'est du grand n'importe quoi...

— Ah, ma belle ! Je savais qu'après ce message-mensonge tu me rappelleras. Alors ces vacances ?

— Quoi ? Quel mensonge ? C'est bidon ?

— Mais oui, allez n'en fais pas tout un plat, j'ai de bonnes nouvelles. Dès demain, tu reprends les promos.

— Tes prétextes me donnent la gerbe Lucie, enfin c'est pour la bonne cause, c'est pourquoi je te pardonne.

— J'espère que tu es en forme. On commence par les grands points libraires, promos dédicaces, parutions presse. Ensuite, tu as deux plateaux télé cette semaine, la semaine suivante aussi et ce jusqu'à la fin du mois. Idem avec le programme radio. Maintenant, je te dévoile mon cadeau de Noël avant l'heure : pour commencer la nouvelle année sur les chapeaux de roues, tu te rendras sur le plateau du... Grand Journal !!! Ce n'est pas merveilleux ça ?

— Si c'est encore une de tes blagues, c'est franchement de mauvais goût Lucie...

— Mais non, espèce de nouille ! Je te signale que ton livre est aussi le mien. Plus il cartonnera, plus je me ferai moi aussi un nom dans ma profession. *Anyway*, j'ai parfaitement compris, cache ta joie et ne me remercie pas surtout...

— C'est donc vrai ? Denisot en face-à-face ? Je ne réalise pas en fait ! Attends, il faut que je me frappe... ClaaaC !

— C'était quoi ce bruit, Emma ? Une claque ?

— Oui, c'est bon, j'ai bien mes deux pieds sur terre. T'es top géniale Lucie, je ne sais pas comment te remercier...

— Ne me remercie pas, fais ton job, c'est tout ce que je te demande. Au fait, ça va avec Léonard ?

— Bein oui, ça va, tout baigne... Mais pourquoi soudainement ma vie privée t'intéresse ?

— Ne dis pas n'importe quoi voyons, je m'y suis toujours intéressée...

— Pas à moi Lucie...

— OK, je crache mon morceau. C'est juste que tu es jeune, belle et tu as une carrière qui t'attend, enfin si tu ne négliges aucun détail...

— Huuummm... Je ne saisis pas, ne tourne pas autour du pot.

— Léonard est certes beau comme un dieu, le problème c'est... qu'il a vingt ans de plus ! Et ça, malheureusement, ça ne joue pas en faveur de ton image. Ton bouquin marche et il se peut

fortement qu'il devienne une sorte de best-seller. Les médias vont s'intéresser à ta vie privée Emma. Et ton mec n'est pas vendeur, pire, il pourrait être un frein.

— Oh *my god* ! Arrête, je t'en supplie, tout ça devient ridicule. Je n'ai pas signé avec une agence matrimoniale à ce que je sache ! Et avec Léo, on s'aime et rien ni personne y changera quelque chose. Cela me tue que tu me dises ça.

— Je sais ma belle... Mais c'est la vérité et j'ai le mauvais rôle.

— Et alors ? Demi Moore et Ashton Kutcher ? C'est du pipi de chat leur relation ?

— Emma, tu parles de deux stars mondiales issues des extravagances hollywoodiennes ! Regarde Lorie et Garou... Personne n'y croyait et tout le monde le prenait pour son père. Je suis désolée, mais regarde la réalité en face, si tu te declares célibataire, cela te sera bien plus bénéfique...

— Oublie Lucie, oublie ! Il en est hors de question... Je peux te faire une seule faveur, c'est de semer le doute si jamais on me parle de ma vie privée, mais au-delà, je ne serai pas de la partie, c'est bien clair ?

— OK, OK, ne te mets pas dans cet état... Après tout, c'est toi qui vois. Bon, avant de te quitter je veux que tu retrouves la banane et n'oublie pas, jusqu'à janvier, je serai collée à tes basques ! Je veux savoir où tu es, avec qui tu traînes, de quelle couleur est ta culotte, ce que tu as dans la tête, bref je serai ton oxygène ! Allez, bise mademoiselle, j'ai une montagne de boulot ! »

Les jours suivants vont s'avérer épuisants, mais riches en émotions. Le marathon que Lucie m'avait promis porte ses fruits. On me découvre au grand jour, et mon visage et mon nom ne sont plus si méconnus. J'illustre quelques pages de magazines féminins et je dois l'avouer, c'est un pur régal. Moi qui ai toujours rêvé d'être à la place de ces actrices, de ces chanteuses qui posent dans des tenues à faire pâlir de jalousie votre dressing *Ikea*... Désormais, je peux crâner dans du *Dior* et je peux, comme elles, raconter des anecdotes dont tout le monde se fiche. Mais vous savez quoi ? Je suis la première à m'en ficher, car ma vie je l'adore ! Et j'adore aussi rencontrer mes lectrices pour qui je dédicace mon livre. Ça aussi, j'en ai rêvé. En revanche, en ce qui concerne les plateaux télé et la radio, c'est moins glam puisque mon stress m'oblige à évacuer un jus de pomme express cinq minutes avant de faire mes entrées. J'imagine que ce *pipi-room* désobligeant disparaît avec l'habitude. Et enfin, je ne suis pas la seule à être aux anges, ma banquière jubile à son tour. Celle qui gère mon compte depuis la prestigieuse avenue des Champs-Élysées ne s'alarme plus depuis que mon argent a repris le goût du vert. Elle m'a même envoyé un mail, dans lequel elle me félicite et me fait savoir qu'elle a dévoré mon livre. Ça m'a touché jusqu'à ce qu'elle termine par : *si vous songez à souscrire une assurance vie pour vos proches, contactez-moi, et encore bravo !* Quel manque de tact !

Cependant, ne croyez pas que ma vie est rose bonbon. Quelques hics viennent malheureusement s'immiscer. Dans ce marathon, je n'ai hélas que peu de temps à consacrer à ma famille et à mes amis. *Noël avec tes proches dans le Sud ? C'est im-po-ssible, ton planning est over-booked ! T'as qu'à le passer avec Léo ma belle.* La garce de Lucie... Quand elle s'y met celle-là, ce n'est pas de la tarte. Impossible ? Ridicule, oui ! Je ne suis ni ministre, ni député, ni patronne d'une multinationale, je suis une artiste bon sang ! Et passer Noël avec Léo... Ce n'est pas faute de lui avoir répété qu'il le passe avec ses parents et sa fille. Quoi ? Eh bien oui, excepté sa fille, les présentations ne sont pas encore faites. Mais j'imagine que cela ne saurait tarder et il me le doit, car j'ai essuyé de nombreuses tempêtes familiales à notre sujet. Allez défendre auprès de ceux qui vous

aime que vingt ans d'écart, divorcé et un gosse à charge, ce n'est pas « si dramatique au fond »... Un vrai défi pour lequel vous devez vous armer jusqu'aux dents si vous voulez sauver au moins les débris des pots cassés. C'est ce qui s'est passé sous notre toit, je les ai balayés pour ensuite les ramasser, alors oui, nous ne sommes pas fâchés, mais ce n'est pas pour autant qu'ils cautionnent, d'ailleurs ils ne souhaitent même pas voir sa personne. Ma sœur et son mec eux, ont fini par accepter. Résultat : peu convaincus donc peu concluant. Mais comme beaucoup d'entre vous, il m'arrive de n'en faire qu'à ma tête ; Léo me rend heureuse et notre amour nous donne des ailes, alors le reste... Et bien, je m'en moque et je préfère dévorer mon bonheur...

... et à son tour, elle fut dévorée. La pintade. La pauvre bête fourrée aux marrons par les soins d'Ingrid a joyeusement rempli nos estomacs en ce réveillon de Noël. Nous nous sommes gavés comme trois gracieuses oies et l'infirmière en congés maternité, si elle le pouvait, roulerait sur elle-même jusqu'au canapé pour s'avachir comme une masse.

— Assieds-toi ma chérie, je fais la vaisselle et je couche Louanne. Emma, sors les chocolats, ils sont dans le buffet et on va pouvoir se mater tranquillement un film avec un bon café, nous propose Farid.

— Tu as un mari extraordinaire, ma chère.

— Oui, il est merveilleux... Mais crois-moi, ce n'est pas toujours évident, je sais que mes hormones fixent la météo de cette maison. J'ai tellement hâte d'accoucher et heureusement, ce n'est plus qu'une question de jours, grâce à Dieu.

— Mais bien sûr ! Et puis hormones ou pas, il peut tout te pardonner. Quand tu te décides, ce sont de vrais *Kinder surprise* que tu lui offres. Deux bébés à un an d'intervalle, crois-moi, tu fais de sacrées envieuses.

— Oui, et bien si un jour ça coince pour toi, je me ferai mère porteuse, plaisante-t-elle. Et toi alors avec Léo, c'est toujours tout feu tout flamme ? D'ailleurs, il déjeune bien avec nous demain ?

— Ah, j'espère bien, car on l'a compté ! surenchérit Farid.

— Oui, il sera des nôtres ! À vrai dire... Je ne peux être plus heureuse, il m'apporte tellement. Et cela fait un bail que je n'avais pas ressenti ça... Un cadeau tombé du ciel. »

*Le lendemain...*

Driiiiing !

« Ça doit-être Léo, je vais ouvrir.

— Salut, chérie.

— Ah Léo, tu es pile à l'heure pour l'apéro ! Et ça tombe bien, comme ça, Emma, tu viens m'aider pour fourrer cette dinde dans le four, annonce Ingrid tout en s'acharnant sur la volaille.

— Salut Léo ! Alors ce réveillon, il fut bon ? Tiens, donne-moi ton manteau que je te débarrasse.

— Merci Farid. Oui, il était excellent et je suis heureux de passer ce déjeuner avec vous. »

Deux heures plus tard, la dinde repose dans nos bidons, le vin a déshydraté nos gorges et la bûche faite maison nous a achevés. Et encore une fois, Ingrid rêve de rouler jusqu'au canapé'.

« Chéri, Lou s'est réveillée, peux-tu me la chercher s'il te plaît ?

— Et voilà la marmotte ! Elle est encore dans le coaltar...

— Tiens, et bien donne-la à Léo, ça lui rappellera des souvenirs. » propose Ingrid.

Pourquoi a-t-il ce sourire crispé ? C'est dingue, ce n'est tout de même pas un bébé qui va le bouffer...

« Farid, je viens te donner un coup de main pour le café.

— Avec plaisir, Emma... »

*Et pendant ce temps, on dit que les murs ont des oreilles...*

« Elle est tellement mignonne, Ingrid. Elle a tes yeux... Et c'est pour quand l'heureux évènement ?

— Bein, à priori vers le 10 janvier si tout va bien ! Et crois-moi, je prie le ciel pour que cela arrive demain. Celles qui disent que c'est un pur bonheur, ce sont des hypocrites ! Je ressemble à un mammouth, j'ai des vergetures gravées à vie, des hémorroïdes tous les quatre matins et j'en passe !

— Hahahaha ! Tu as sans doute raison, mais si je peux me permettre, tu fais une ravissante maman. »

*Au même moment dans la cuisine, le café tarde volontairement. Farid, complice, ne loupe pas une miette de la conversation.*

« Tu es bien gentil Léo, mais fini de parler de moi ! Emma aussi, je pense, ferait une merveilleuse maman. Vous songez à avoir un enfant ? »

La réponse ? Nous attendons impatiemment LA réponse... Mais nos six oreilles restent perplexes face à ce long silence qui paraît interminable.

« En fait... »

En fait quoi ?? Farid, Ingrid, Lou et moi-même prions de tous nos cœurs pour que sa réponse soit la bonne. Léo m'aime, il ne peut en être autrement, me dis-je à voix basse.

« En fait... J'aime profondément Emma. Elle est la plus belle chose qui me soit arrivée, mais je ne souhaite pas d'enfant et je pense qu'elle en a conscience, sinon... Et bien j'imagine qu'elle m'aurait déjà quitté, non... ? »

Farid me caresse aussitôt l'épaule par compassion.

« Et bien Léo, il n'y a pas de doute : Emma t'aime. Je dirais même qu'elle ferait n'importe quoi pour toi... Mais peut-être se dit-elle aussi que si un jour elle tombe enceinte, tu serais finalement le plus heureux ?

— Non. Il ne faudrait pas que ce jour arrive. Je suis déjà papa et il est hors de question que je remette le couvert. Et puis Emma m'a fait comprendre qu'elle ne souhaitait pas d'enfant...

— Huuummm... Bien, si tu le dis et que vous êtes heureux comme ça... C'est l'essentiel ! »

Pour une fois, la naïveté a rattrapé Léo et il ne se doute pas que désormais, je connais parfaitement son opinion sur la question. C'est confirmé, je peux définitivement effacer ce dossier archive bébé de ma tête. Et il ne me reste plus qu'une chose à faire... Me faire une raison. Tout simplement.

« Ma belle, me murmure Farid en essuyant mes larmes, il dit ça maintenant... Mais si cela devait arriver, sans doute qu'il changerait d'avis et puis, tu ne sais pas ce que l'avenir réserve.

— C'est gentil de vouloir me rassurer, mais je le connais. Il est catégorique et malheureusement pour moi... Il pense ce qu'il a dit. C'est triste, mais c'est un choix que j'assume... Et puis, ça me

passera... Non ?

— Bien sûr que oui, allez viens dans mes bras et puis tu verras peut-être que tu auras même une équipe de foot, qui sait ! »

Nous adopterons la politique de l'autruche pour terminer l'après-midi, comme si de rien n'était... Et les jours suivants, je continue à lui sourire, à l'aimer, à partager nos moments de bonheur en oubliant l'ombre qui plane au-dessus de nous. Mon livre, lui, cartonne, il rentre désormais dans le top cinq des meilleures ventes. C'est excellent, me confirme Lucie qui par la même occasion me fait signer avec M. Tazoni le contrat de mon prochain roman. *Je suis comme vous, unique ! is my baby* et c'est avec lui que je m'échappe. Je m'éclate lors des promos radios-télévisées, et quant à la fameuse question que redoute tant mon attachée de presse :

« Avez-vous quelqu'un dans votre vie... ? »

Je sème, comme promis, le doute avec à ma grande surprise plus d'aisance qu'auparavant. À croire qu'à ce sujet, les mots ne me viennent plus. Et Lucie est ravie de voir que ce mystère finalement nous est bénéfique. Mais mon corps, lui, me fait savoir qu'il ne tient plus le rythme. Entre les incessants coups de fil, les *shootings*, les voyages à travers la France et la Belgique pour promouvoir mon roman, je ressens une fatigue qui est à mon goût trop pesante... Mais je ne me pose pas plus de questions, je mets ça sur le compte de l'émotion, de la découverte et compense avec le cocktail café-vitamine C.

Nous sommes le 3 janvier. Je suis l'invitée d'une grande radio et pendant la coupure pub, je reçois un texto.

« Emma ! Emma ! Ça y est ! Ingrid a perdu les eaux, nous sommes à l'hôpital ! »

Je termine ma promo et envoie tout valser sur-le-champ, saute dans le premier taxi et ordonne (pour une fois) à Lucie d'annuler tous mes rendez-vous de la journée. Il est hors de question que je ne sois pas là à son réveil. Une heure plus tard, me voilà dans le couloir de l'hosto où je retrouve l'heureux papa et notre amie Aurore qui l'a une nouvelle fois accouchée.

« C'est une fille en pleine santé ! s'enthousiasme Farid.

— J'ai fait au plus vite, mais ces foutus embouteillages... Bref ! Merveilleux ! Comment vont-elles ? »

— Super et nous pouvons aller les voir.

— Ça va, ma poule ? me demande Aurore. Tu es un peu pâle...

— Oh, ce n'est rien... Juste un peu de fatigue qui s'accumule. »

Comme la première fois, nous nous empiffrons de sushis, retrouvons la joie de faire nos *gossips*, prenons la pause pour une photo souvenir jusqu'au moment où nous décidons, Aurore et moi, de laisser la petite famille jouir d'un moment d'intimité. Mais lorsque je lève mon popotin du lit, un fort vertige surgit. Immédiatement, les trois zigotos me demandent si je vais bien, ce à quoi je réponds logiquement, « le manque de vitamines... »

Sur le chemin du retour, je fais part de la bonne nouvelle à Léo. Il me demande de faire passer « ses vœux de bonheur ». Quel manque d'originalité, c'est ça la quarantaine ? Il souhaite aussi savoir si l'on dîne ensemble, mais je décline l'invitation (la première) préférant me reposer, ce qui est irréfutablement primordial. Mon corps me lance des signaux d'alarme que j'ai jusqu'alors ignorés.

Et si mon cœur allait bientôt arrêter de battre ? Horrible et impossible, je suis bien trop jeune... Mais comment alors expliquer cette fatigue... ? Soudain, je m'arrête et me trouve nez à nez avec une pharmacie. La croix verte clignotante me balance la vérité en pleine figure, je deviens blanche, puis verte comme elle. Avec ce marathon digne des Jeux olympiques, je ne me suis même pas rendue compte que j'avais du retard... Trois semaines ! Trois foutues semaines... Comment n'ai-je pas fait le lien ? J'en ressors aussitôt avec un test et continue le marathon en galopant sur mes talons telle une fusée, direction ma maison et ses toilettes !

« Tac tac tac tac », six étages en quarante-sept secondes, « vlan et vlan ! »

« Miaooooowww !!! » (traduisez « t'es complètement malade !!! »)

« 'Scuse Jaaaack ! » Le pauvre matou a failli se prendre une des portes dans la face !

Je suis dans la salle de bain. Je n'ai pas le choix, je dois savoir. Et si j'étais enceinte ? Non, non, impensable, en plus je prends la pilule. Dans ces cas-là, il faut être forte et prendre sur soi. Nous, les femmes, affrontons la vérité quelle qu'elle soit, n'est-ce pas ? Et puis, la pilule je le répète, est mon alliée, je ne l'ai pas loupée ces derniers temps excepté une ou deux fois, mais ce n'est pas une première, bordel de merde ! Mon corps et ma *Trinordiol* se sont dit oui il y a dix ans, quelques disputes certes, mais jamais de coup de Trafalgar. Ce n'est pas aujourd'hui que cela va commencer. Une claque et je me lance...

*ClaaC !!* Pipi, pipi, je t'en supplie des nôtres, sois des nôtres, je t'en conjure. OK, ça c'est fait, dans un instant, je saurai si ma vie va basculer en enfer. J'attends. J'attends encore. Quelques secondes qui se traduisent comme étant celles les plus longues de ma vie. Ça y est, ça y est, le verdict. Je lis le résultat, je frotte mes yeux pour être sûre. J'ouvre la porte, baisse la tête en direction de Jack qui m'attendait loyalement derrière. Assis, il me regarde comme si lui aussi souhaitait connaître le verdict :

« Miaooowww ? » (traduisez « aloooors ? »)

Alors je le regarde, me baisse à son niveau, assise sur mes genoux et me mets à chialer toutes les larmes de mon corps en criant :

« Jack, je suis enceinte !!! C'est terriiiiible !!! Ma vie est foutuuuuue... »

Après une heure à sangloter et à maudire la terre entière, il fallait que je me reprenne. Soyons censées, il faut exposer les faits afin d'avoir les idées claires pour trouver *The Smart Solution*. Pour cela, il faut établir une sorte de liste. Toujours assise dans la cuisine, j'attrape une feuille, un stylo.

### ***Les faits : je suis enceinte.***

Par où commencer ? :

- Prendre rendez-vous chez le gynéco pour déterminer depuis combien de temps.
- Ne pas paniquer !!
- À la fin de la liste, se décider si je garde l'enfant ou pas.
- En informer Léo ??? = No choice (the big mission) ☹ ☹
- Trouver un coach en cas de coup dur. Qui ? Ma sœur. Même si elle n'approuve pas notre relation, elle sera mon meilleur soutien.

## Si je décide de ne pas garder l'enfant... Ou plutôt pourquoi je ne le garderais pas ? :

- Parce que je ne sais pas pouponner, parce que je n'ai aucune idée de ce que mange un bébé, changer une couche, à quel âge ça parle ou marche. Je suis d'avance une mauvaise mère !
- Parce qu'un chaton est mille fois plus trognon qu'un bambin.
- Parce que je n'ai jamais songé à en avoir.
- Et parce qu'il va de soi... que j'élèverai SEULE cet enfant !! Je perdrai inévitablement Léonard, argument de taille ! ☹ ☹ ☹

## Si je décide de garder l'enfant :

- Il sera canon.
- Jack aura un nouveau copain. ☹
- Une raison valable de déménager pour un trois-pièces. ☹ ☹
- J'ai assez d'argent pour l'élever.
- Et si c'était l'unique enfant que mes ovaires aient décidé de m'offrir ???
- Une nouvelle raison de faire plus de shopping. ☹ ☹ ☹
- S'occupera de moi quand j'aurai un dentier. ☹
- Incontestablement source d'inspiration.
- Un amour pour la vie. ☹ ☹ ☹
- En y réfléchissant bien, pourquoi ne pas vouloir de ce bébé si c'est mon destin ?
- Plus de Léonard. ☹ Merde, merde, merde ☹

## **Conclusion :**

Trois contre pour dix pour. Gros hic : Léo. Si je garde l'enfant, je peux faire une croix sur notre amour. Et si je ne le garde pas, notre amour ne sera plus jamais pareil. Je finirai par lui en vouloir et par la force des choses, nos chemins se sépareront. Et là, il est clair que j'aurai vraiment TOUT perdu.

La réponse est sous mes yeux, je viens tout juste de l'écrire. Je n'ai en fait aucune raison valable de ne pas le garder, sauf celle de perdre Léo. Mais s'il m'aime vraiment, alors il approuvera ma décision et à trois, nous construirons notre famille. Je n'ai pas le choix, c'est un risque que je dois assumer. Et puis... Il n'y a pas une meilleure façon de tester la valeur de notre couple... Non ?

« Qu'en penses-tu Jack ? Ça te plairait à toi d'avoir un petit bout chou comme copain ? »

Oui c'est ça, je peux au moins me réjouir d'avoir l'enthousiasme de ses ronrons. Deux heures plus tard, ma sœur Charlotte apprend la nouvelle. Puis, c'est au tour de Lucie (indispensable pour une question de planning), et enfin le futur papa l'apprendra demain soir à l'occasion d'un tête-à-tête au resto.

« J'ai une grande nouvelle à t'annoncer » lui ai-je dit au téléphone, ce à quoi il m'a répondu vivement « je suis impatient de l'entendre ! »... J'te l'ai pas dit.

Le lendemain matin chez le D<sup>r</sup> Ghassan. Charlotte est à mes côtés pour m'accompagner dans cette nouvelle aventure... qui commence tout bêtement par une échographie.

« Eh bien oui, il y a bien un petit être qui respire, mademoiselle. Regardez là, vous pouvez le voir. » me dit-il en me le montrant du doigt.

— Oh c'est incroyable Emma, c'est merveilleux. Tu vas être maman... » s'émeut Charlotte.

— Et toi, tata ! Je n'arrive pas à y croire... » Des larmes de joie me surprennent la première.

« Attendez, ne vous réjouissez pas trop vite, car bien évidemment, afin de déterminer s'il n'y a aucun problème, nous devons procéder à un bilan sanguin que vous ferez dès cet après-midi. Vous pouvez vous rhabiller.

— Et ensuite ?

— Et ensuite, une fois fait, je recevrai les résultats d'ici troisquatre jours.

— Bien, je patienterai, mais à priori je suis en bonne santé.

— Certainement, mais on ne peut prendre aucun risque, c'est une formalité obligatoire.

— Bien sûr, je comprends.

— Le papa est-il au courant ? »

Les yeux de ma sœur sont si interrogateurs qu'ils devinent par mon silence que la réponse est négative.

« Euh... En fait, il ne l'est pas encore. C'est une question d'heures.

— Très bien ! Dans ce cas, je vous appelle dans la semaine. Voici votre ordonnance.

— Merci, docteur. »

Bilan sanguin effectué. Nous sommes à la terrasse du *Fumoir* non loin du Louvre. L'éclatante lumière du soleil sublime les pierres et réchauffe l'activité parisienne. Pas un jour ne passe sans que je ne sois époustouflée par cette magie permanente qui opère sur la capitale. Paris est un véritable chef-d'œuvre. Quant à nous, c'est la chaleur du rhum dans nos grogs (ou plutôt dans celui de ma sœur puisque le mien n'a plus que le maigre intérêt du thé et du citron) qui se charge de requinquer nos batteries. Sans négliger qu'il me facilite la tâche dans l'explication donnée à ma sœur *du pourquoi ne l'ai-je pas encore annoncé au premier concerné ?*

« Oh, ma pauvre choute... me plaint-elle en me prenant dans ses bras. C'est incroyable comme je peux être intuitive ! J'ai toujours pensé que c'était un...

— Un quoi ? Attention à ce que tu vas dire, je te rappelle qu'on parle malgré tout de l'homme que j'aime !

— Oui, oui... Un... un homme responsable qui du haut de ses quarante-sept balais maintenant assumera ses actes, je l'espère... » Évidemment, dits avec un tel aplomb, ses propos voulaient plutôt signifier un tout autre langage du genre : *espèce de petite enflure, j'ai toujours pensé que tu cachais quelque chose de tordu. Vaut mieux pour toi que tu assumes si tu veux garder un semblant de cojones. Grand con va !*

« Ne t'inquiète, pas Emma... Quoi qu'il advienne, quoi qu'il décide, je serai là pour t'aider. Tu verras, ça sera un bambin magnifique.

— Oui... Tu as raison. J'espère juste me tromper sur lui et voir ses yeux briller quand je lui annoncerai ce soir.

— Mais bien sûr qu'il sera heureux... Tout se passera bien, en attendant, sèche ces petites larmes de poupée. »

Le soir venu dans un resto branché de mon quartier. Il est 20 heures 30, et pour une fois, je suis à l'heure, j'ai même quelques minutes d'avance. Un bon quart d'heure pour être précise. Et une envie soudaine de vomir me vient. Non qu'il s'agisse d'un de ces symptômes de grossesse, mais plutôt d'un satané moment d'angoisse. Normal, vous m'direz : j'ai un tambour à la place d'un cœur qui pourrait lâcher à tout instant, des mains aussi humides que les cailloux pissieux de la litière de mon chat et dans ma tête, c'est le 14 Juillet et ses feux d'artifice ; il y a un milliard de pensées qui fusionnent dans toutes les directions. Berk, j'ai le tournis. Quelques gouttes de mes *Fleurs de Bach* pour calmer tout ça... Je me regarde dans le reflet de ma cuillère. J'y vois une nana qui a l'impression de jouer sa vie dans une partie de poker. Sauf qu'ici, pas question de bluff. Ah ! Voilà, celui qui détient les cartes... Qu'il est beau et mon dieu que je suis accroc. Et son sourire ! Son sourire est mon soleil... Enfin, il pourrait bien que d'ici peu il devienne le tsunami de ma vie. Le principe est donc très simple : soit nous passons la soirée à imaginer dix mille versions de la petite maison dans la ville, soit l'aiguille n'aura même pas fait son tour que j'aurai pris mes cliques et mes claques pour me casser et cette fois, sans me retourner.

« Bonsoir, la plus belle des femmes, ça va ? ». Un tendre baiser échangé, des fesses posées confortablement sur du velours et des yeux pétillants qui s'impatientent de connaître cette « grande nouvelle ». Mais à quoi s'attendent-ils au juste ? Que je sois en fait l'heureuse gagnante du loto ?

« A loors ? Tu me l'annonces cette grande nouvelle ou tu veux me faire patienter jusqu'au dessert, car je te le dis tout de suite, je ne tiendrai pas jusque-là ! »

Je me redresse sur ma chaise et bois une bonne gorgée de vin (alcool accordé pour occasion *very very* exceptionnelle).

« En réalité... C'est une grande nouvelle pour moi, après... tout dépend de toi... De comment tu l'interprètes, mon chéri. »

Ses yeux bleus font soudainement surgir quelques discrètes vagues, comme si le drapeau orange allait virer brusquement au rouge.

« Et bien, vas-y... Lance-toi et mets fin à ce mystère, je suis certain que cela sera une bonne nouvelle pour moi aussi. Je t'écoute. »

Deuxième gorgée, je lâche ma bombe.

« Je suis enceinte. »

D'abord, le silence. Puis très vite, les yeux océan virent en un bleu orageux. Une grande tempête s'annonce, le drapeau rouge est bel et bien de rigueur. Cette fois, c'est lui qui boit, non pas une gorgée, mais son verre de vin cul sec. Je crois que c'est mauvais signe.

« Tu es sérieuse ou tu veux me tester sur la question ?

— J'ai vu mon gynéco. Le bébé a six semaines. » Cela ne fait aucun doute, je ne lis sur son visage, pas la moindre pincée de bonheur.

« Le bébé... ?

— Oui Léonard, le bébé ! Comment veux-tu que je l'appelle autrement ? L'extra-terrestre, l'imposteur, le traître, ou bien encore celui qui ne devrait même pas voir le jour ?

— Mais non, ma chérie, ne dis pas de sottises. Je suis un peu surpris de cette nouvelle, je croyais que tu prenais la pilule.

— Bien sûr que je la prenais. Mais mon corps n'est pas une science exacte ! Bref, là n'est pas la question. Alors je ne vais pas tourner autour du pot vu ton enthousiasme débordant... Veux-tu construire ta vie avec nous ? » Attention, désormais sa réponse vaut de l'or... ou de la merde.

« Parce que tout est réfléchi ? Tu as décidé de garder l'enfant ? » De la merde. Ses mots foudroyants me paralysent.

« Tu n'es qu'un sale égoïste et moi, idiote comme je suis, je suis amoureuse du plus grand égoïste que l'univers a pu créer !

— Mais enfin Emma, cela n'a rien à voir et tu connaissais mon avis sur la question. Tu étais avertie... Je t'aime tellement... Mais je ne veux pas d'un autre enfant.

— C'est bon, c'est bon. J'ai bien reçu le message, va. Tu m'aimes ? Mais pas autant que moi, j'ai été assez naïve de croire que si cela devait arriver, tu prendrais au moins le temps de réfléchir, mais apparemment il n'en est rien. C'est bien triste.

— Je t'interdis de remettre mes sentiments en doute ! Je t'aime comme un fou. Que... que comptes-tu faire ? »

Troisième et dernière grosse gorgée pour avaler l'amère pilule.

« Et bien en ce qui me concerne, je serai folle de rester avec toi. Je prends mon sac, mon manteau et... au revoir Léonard. Tout est dit, n'essaie plus de me voir, n'essaie plus de me joindre et oublie-moi. Je ne veux plus jamais entendre parler de toi.

— Attends ! me crie-t-il en me prenant le bras. Ne fais pas ça, je t'en prie ! »

D'un air toisant, je le regarde une dernière fois, mêlant tristesse, regret et désolation.

« Ne te plains pas, car tu ne sais pas vivre le bonheur, et ça, tu vois, ce n'est pas le genre de vie à laquelle j'aspire. Maintenant... laisse-moi partir, Léonard. »

En seulement quinze minutes, le tsunami a fait ses dégâts, il ne m'a pas épargnée et une partie de moi est brisée. Combien de jours et de nuits me faudra-t-il pour me remettre de notre séparation ? Le temps panse nos blessures et je m'en remets à lui. Les pages de notre histoire sont nées au paradis pour finir brûlées aussi vite en enfer. Comment un tel scénario a bien pu se réaliser ? Pas un jour ne passe sans que je me le demande. Le remède à mes pleurs incessants et à ce chagrin insurmontable est radical : changement de numéro pour éviter tout contact avec Léo, hébergement provisoire chez ma sœur et mon beau-frère, du shopping précoce pour l'arrivée du bébé, ce qui, je l'avoue, me procure un pur bonheur, et enfin, je me consacre pleinement au boulot et à l'élaboration de mon deuxième bouquin. Lucie est une crème onctueuse et compréhensive qui partage ma peine. Je ne la croyais pas dotée d'un tel humanisme, elle qui ne vit que pour le travail. Avec le temps, nous devenons plus proches et une amitié voit le jour.

« Écoute Emma, ce que tu vis n'est pas évident... Alors je me suis arrangée pour que l'on mette un *stand-by* à tes promos vu que ton livre est un vrai succès. Ne t'inquiète pas, personne ne sait que tu es enceinte pour le moment, seulement M. Tazoni qui te passe le bonjour à ce propos.

— C'est adorable, mais alors je ne vais plus en faire ? Et mon interview prévue chez Denisot ?

— C'est reporté pour février, ne te fais pas de souci et d'ici là, peut-être que tu t'y rendras avec une bonne nouvelle. Mais comme rien n'est encore sûr, je ne te dis pas de quoi il s'agit. Donc d'ici là, concentre-toi sur ton nouveau roman, ta santé, ton bébé et tes proches. Je serais ravie si tu m'appelais en cas de coup de blues ou autre, je suis là.

— Merci. Vraiment merci. Tu es, en plus d'être une superbe attachée de presse, une amie certes récente, mais tellement géniale. »

Dernier jour de la semaine, nous sommes vendredi. Vendredi 13. Je ne suis pas superstitieuse mais suffisamment pour jouer les sept numéros. Je découvre lorsque je rentre, un fabuleux déjeuner préparé par les soins de Charlotte. Elle et son futur mari (car oui, il l'a demandé en mariage dans un taxi jaune durant un week-end à New York, ne soyons pas jalouses !) me bichonnent sans compter.

« Ça va, Emma ?

— Bof. C'est un véritable festin que tu as préparé...

— Oh, juste quelques côtelettes d'agneau, des légumes et du fromage. Il faut que tu prennes des forces. Pourquoi bof ?

— Merci, c'est adorable. Bof, parce que Léo me manque terriblement. Mais bon, passons ! Regarde, je n'ai pas pu résister devant ce petit *body*... blanc, vu que l'on ne connaît pas encore le sexe du bébé.

— Mon Dieu que c'est ravissant, mais encore un ? Tu vas bientôt pouvoir ouvrir une boutique à ce rythme !

Oui, c'est vrai, que je pourrai y songer... Mais ça me fait du bien. Et regarde un peu... J'ai l'impression que mon bidon s'est un peu arrondi..., lui fais-je remarquer en touchant mon ventre.

— Oh, mais c'est vrai ça ! Comme j'ai hâte de voir sa bouille. D'ailleurs, le Dr Ghassan a-t-il rappelé ?

— Non pas encore, il ne devrait pas tarder, car cela fait quatre jours maintenant.

— Bon, et bien en attendant passons à table. »

Une heure plus tard.

« C'était délicieux !

— Café ?

— Volontiers, surtout qu'après, je voudrais me concentrer sur mon travail.

— Voilà, ce n'est pas George qui te le sert, mais c'est un *Nespresso* quand même... C'est quoi ce soupir, Emma ? Quelque chose ne va pas ?

— Et bien, je ne peux pas m'empêcher de penser à Léo. À comment nous en sommes arrivés à ce stade. J'ai l'impression d'être plongée dans un rêve et ne pas encore être réveillée.

— Emma, me dit-elle en me prenant la main. C'est malheureux comme les pierres, mais il est plus sage que cela se soit révélé maintenant. Imaginesi cette situation se passait dans quelques années. Tu aurais bien plus souffert. Tandis que là, tu as toute la vie devant toi, tu as toutes tes chances de rencontrer quelqu'un...

— Ah, t'es bien ma sœur ! Dis-moi qui voudra d'une jeune artiste avec un bébé dans les bras ?

— Attends, y'a déjà la queue dans mon *Facebook*, plaisante-t-elle. Et puis, pas n'importe quelle artiste, une artiste à succès qui n'a pas fini de faire parler d'elle.

— Haha !... Tu as raison. Et puis si Jennifer Aniston a survécu à sa douloureuse séparation d'avec Brad Pitt, dont tous les médias du monde entier se sont amusés... Et bien si elle a survécu face à Brad, Angelina et sept gosses, alors je survivrai à un inconnu !

— Exactement ! Tu es une battante ! Les femmes sont comme ça Emma, elles savent se sortir de n'importe quelle situation et la tête haute. Pense à Jeanne d'Arc !

— À qui ? Jeanne d'Arc ?

— Oui... Ou Dalida ! »

De ces idioties, nous nous plongeons dans un incroyable fou rire.

« Je suis heureuse de te voir rire. Tu verras, ça va aller... »

*Dring, dring.*

« Merci Charlotte. Attends, mon portable sonne. Allô ? Ah, D<sup>r</sup> Ghassan. Oui, je vais bien, merci. Aujourd'hui ? Très bien... Je serai là à 15heures. Merci docteur, à tout à l'heure. »

« Alors ? Qu'a-t-il dit ?

« Et bien, il veut me voir à 15heures. Quelle heure est-il ? Ah oui, il faudrait que j'y aille dès à présent.

— Je t'accompagne ! »

Après avoir subi les klaxons et la multitude des grimaces parisiennes au volant, il va de soi que celle du docteur Ghassan n'est pas plus joviale. Il est même inquiétant.

« Bonjour, mesdemoiselles. Asseyez-vous, je vous en prie.

« Merci docteur. Quelque chose ne va pas ? »

Il prend un air sérieux et déconcerté resserrant les paumes de ses mains l'une contre l'autre.

« J'ai malheureusement une mauvaise nouvelle... Voilà ce qu'il en est... D'après les analyses, nous avons découvert une forte substitution d'infection rubéole.

— Une quoi ?? En français, ça se traduit de quelle façon ?

« Calme-toi, Emma. Écoute ce qu'il a à te dire » me dit Charlotte, inquiétée elle aussi.

« Il semblerait que vous ayez contracté la rubéole. En tant normal, chez l'enfant, c'est un virus bénin. Mais en début de grossesse malheureusement, cela nous expose à davantage de risques pour le fœtus.

— C'est-à-dire ? Soyez plus clair docteur, je vous en prie !

— Cela veut dire concrètement qu'il y a de fortes chances que le bébé naisse avec de nombreuses anomalies. Comme la surdité, le retard mental ou entre autres une malformation cardiaque.

— Mais, je ne comprends pas... Cela voudrait dire que j'ai contracté ce virus, mais je n'ai rien senti d'anormal...

— Maux de tête, des douleurs musculaires par exemple ? Très souvent, cette maladie est

inapparente.

— Un p'tit peu peut-être, mais ça ne m'a pas frappée. J'ai mis cela sur le compte de la fatigue sans doute... Mon Dieu, mais c'est horrible. Et que va-t-il se passer docteur ? Cela se soigne-t-il ?

— Et bien pour commencer, il est indispensable de refaire un second contrôle pour confirmer le diagnostic. Je sais que c'est très dur mademoiselle, mais il faudra patienter une dizaine de jours.

— Et ensuite ? » demande ma sœur.

— Ensuite, si le diagnostic confirme une rubéole... Je me dois de vous suggérer une interruption thérapeutique de grossesse.

— Un avortement, pour être plus clair... ? » Les instants de panique et d'angoisse vous font perdre toutes vos facultés. La langue de Molière aussi claire soit elle, vous paraît soudain devenir un étrange charabia.

« En gros, c'est ça oui. Écoutez mademoiselle, je sais que c'est une terrible épreuve que vous allez devoir affronter, mais je vous demande de vous reposer un maximum et d'essayer de ne pas broyer du noir, c'est important. Cela arrive hélas à de nombreuses femmes lors d'une première grossesse. Mais d'ici là, refaites un bilan et je vous appelle quand j'ai les résultats. »

Il n'y a plus de mot pour décrire cette succession de malchance qui s'abat sur moi depuis que je porte cet enfant. D'abord, j'ai perdu l'homme que je croyais être l'homme de ma vie, je me convaincs finalement que oui, je suis une superwoman qui va élever seule son enfant, et quand enfin je me remets un peu de ces émotions, je découvre que mon bébé risque de naître avec de graves anomalies. S'agit-il de signes ? Cet enfant ne doit irréfutablement pas voir le jour ? Ou est-ce le destin qui essaie de me faire passer un message ? Quoi qu'il en soit, il parvient à m'achever, je suis anéantie. Durant les jours qui vont passer, je ne vais plus manger, du moins je m'efforce d'avaler quelques bricoles par-ci par-là, j'engloutis une dizaine de fruits et légumes par jour, histoire d'offrir au bébé un concentré de vitamines, sinon à part ça, je noie mon désarroi dans les bonbecs. Mon activité principale est culturelle : le cinéma avec ou sans copines. Je visionne jusqu'à trois toiles par jour. Et puis j'écris. La nuit. Tellement que j'en suis déjà aux trois quarts de mon deuxième bouquin. Ma préoccupation majeure consiste à faire tourner mes neurones à plein régime afin d'éviter de penser, cela peut sembler un brin totalitaire, mais à quoi bon penser si c'est pour chialer comme une madeleine ? Les dés sont lancés de toute façon, je ne dois plus que « patienter ». Pourquoi dans la difficulté, le temps est-il toujours maître de nos états d'âme ? On lui confie nos craintes, nos peurs et nos peines en lui priant en retour d'atténuer notre douleur le plus vite possible. En attendant, c'est une véritable torture mentale, les journées me paraissent interminables, j'essaie par tous les moyens d'occuper ce temps en m'interdisant tout espoir. Je limite les dégâts en privilégiant la formule « advienne que pourra ». Je ne suis ni chaude ni froide, mais tiède. Ni noire ni blanche, mais grise. La neutralité est mon alliée puisque ma tête est devenue un sablier qui ne cesse de se retourner. Je m'interdis d'imaginer tous projets faisant référence à une vie familiale. Pour le moment, les habitants de notre appartement sont au nombre de deux : Jackmon chatet moi-même. Qui d'autre ? Je m'interdis à songer à un prénom : et si c'était une fille ? Son nom serait magique et, et rien du tout ! Et si c'était un garçon ? Je l'appellerai... Rien, ce n'est juste qu'un fœtus indécis sur lequel nous ne pouvons pas compter pour le moment, mets-toi bien ça dans le crâne ! Le plus terrible est que désormais, je m'interdis même de regarder ou de toucher mon ventre. Car si je le faisais, je pourrais me brûler les ailes. J'aime mon bébé, mais je m'interdis aussi de dire que je l'aime. Je me dis que pour l'instant je ne me pose pas la question de savoir si je

l'aime ou pas. Tous les deux, nous sommes liés par le sang, mais nous sommes étrangers l'un à l'autre et nous devons faire face à une épreuve. Nous ne nous sommes rien promis. Sache seulement que si tu passes cette épreuve avec brio, alors je te donnerai tout sans compter. En attendant, les plans sur la comète nous sont interdits. J'ai souvent été radicale dans la vie, boulot, amitié, amour. Du coup, mes prises de décisions ont fréquemment été suivies d'un « mais je ne comprends pas... T'es sûre ? Pourquoi agis-tu si violemment ? On peut parler... ? Si tu veux, mais ma décision est prise ». Certains voient cela comme de la lâcheté, moi je la vois comme étant la meilleure façon de me préserver, de ne pas trop souffrir.

Et les jours continuent à passer, je ne les vis pas, je les subis. Sur les trottoirs, je ne suis pas à côté des gens, mais plutôt loin derrière, je ne fais pas les centpas, mais profite de tout ce temps pour flâner. Il n'y a pas toujours de soleil, mais qu'importe, je mets mes *Gucci*. Parfois, je m'arrête devant des vitrines dédiées aux femmes comme moi : celles pour lesquelles le ventre s'arrondit. Je regarde ces mamans sans vie avec leurs vêtements que pourtant j'envie, j'imagine une minute et souris dix secondes le temps que la réalité me ramène sur son chemin. Je ne trouve ma place nulle part : ni avec mes amis, ni avec ma famille, ni en tant qu'éventuelle future maman, ni en tant que cliente, ni en tant que quoi que ce soit. Ma place, je la trouve qu'en étant seule parmi des inconnus dans les rues ou dans les salles obscures, je la trouve aussi dans mon bouquin et son succès. Les uniques moments où la banane me rappelle que je ne suis pas en dépression. Car je ne le suis pas, mais agir de la sorte est ma thérapie. De toute façon, ce n'est plus qu'une question d'un jour ou deux, puisque le dernier bilan a été réalisé il y a maintenant treize jours. Oui, je compte les jours. Voyez comme le temps ne m'épargne pas, je dirais même qu'il est une vraie glue. Mon meilleur ami question fidélité et loyauté. C'est beau, mais c'est en fait à gerber... Mon pop-corn et mon milkshake à la fraise. Eh bien oui, que voulez-vous, comme beaucoup de femmes en cloque, je vomis ce que j'engloutis surtout quand les repas sont essentiellement concentrés d'amidon, de glucose et de fructose. Le sucre c'est bon pour le moral. Mais vomir entrave ma thérapie et me rappelle que le cœur d'un petit être bat dans mon ventre. Pour couronner le tout, Lucie m'informe que Léonard laharcèle sur son portable et qu'il est même venu la voir à ses bureaux :

« Je ne sais pas comment il a fait pour avoir mon numéro. Il veut te voir, te parler. Il m'a dit que tu lui manquais. C'est à toi de décider Emma...

— Je ne veux rien savoir. Ignore ses appels, appelle la sécurité s'il revient. Mais c'est trop tard. »  
Oui, le train est déjà passé depuis longtemps et hélas pour lui, il a hésité à prendre son billet.

Quatorzième matin. N'ayant pas fermé l'œil de la nuit, je peux enfin sortir le pied du lit pour admirer de la fenêtre la brume qui réduit mon champ de vision, mais qui laisse toutefois transparaître au loin, le bout de notre tour Eiffel, notre fierté internationale. Une douche exotique parfumée à la coco de *Tahiti*, un makeup légèrement coloré aux tons pastel, une robe courte en laine noire, des bottes en cuir rouges, le résultat lorsque je me regarde dans la glace : pourrait mieux faire si je souriais un peu, mais donc pas mal vu la conjoncture. Direction boulevard Saint-Germain, le *Café de Flore*.

« Salut ma belle !

— Hey Lucie ! Alors quoi de neuf ? », lui dis-je avec un franc sourire que j'avais presque oublié.

« Et bien ça va, mais c'est plutôt à toi que je devrais poser la question. Alors, as-tu eu des nouvelles de ton docteur ?

— *Niet*. Ça fait quatorze jours, j'imagine qu'il devrait m'appeler aujourd'hui ou au plus tard demain. Je n'en peux plus d'attendre... Le mode *stand-by*, y'a rien de pire. Quand bien même la nouvelle serait mauvaise, mais au moins je pourrai passer à autre chose. Là, quoi que je fasse, je ne me sens plus vivre.

— Mais évidemment, tu préférerais avoir une bonne nouvelle... ?

— Bein oui, quelle question ! C'est juste que je ne veux pas me faire trop d'illusions. Perdre Léonard c'était déjà la fin d'un rêve, alors m'imaginer vivre avec le bébé alors qu'il ne viendra peut-être jamais au monde, c'est au-dessus de mes forces, lui dis-je, particulièrement émue. Mais au fond de moi, je prie le ciel afin qu'il m'offre ce cadeau. Tu imagines, j'ai une montagne de vêtements pour lui. Qu'est-ce que je vais en faire si le pire devait arriver ?

— Oh, mais qu'est ce que je vois ? Sèche tes larmes Emma, nous n'en sommes pas là. Et quand bien même les choses ne se passeraient pas bien, je t'en débarrasserai si c'est trop dur. Mais la vie continuera et tu en auras des enfants. C'est souvent le cas... La preuve avec moi.

— Que veux-tu dire ?

— Il y a deux ans, j'ai fait une fausse couche.

— Mais je ne savais pas... Je suis désolée.

— Non, ça n'est rien. Évidemment, j'étais attristée, mais je m'en suis remise rapidement grâce au travail notamment. Ce qui explique cet acharnement que je lui consacre. Mais... si ça peut te rassurer, je suis confiante pour l'avenir... Faudrait juste que je croise le prince charmant... !

— Ah ! et bien si ça peut te soulager à ton tour, nous en sommes alors au même point.

— Parfait ! Que dis-tu d'une soirée nanas pour se requinquer ? Et ce, quoiqu'il advienne ! »

Pour la première fois depuis des jours, je vais rire. À tel point que mes abdos me font mal, mais cela m'a remise d'aplomb, prête à affronter le rendez-vous que m'a fixé le D<sup>r</sup> Ghassan demain. Il ne m'a pas prise aujourd'hui. Étrange, me suis-je d'abord dit. Est-ce bon signe ? N'y a-t-il donc pas urgence ? Ou tout simplement, son agenda est-il déjà *over-booked* ? Pas la peine de me torturer davantage. Fin de journée, après deux cinés, je retrouve ma sœur et son mec chez eux. J'ai commencé la journée sous les auspices exotiques, je la termine donc de la même façon avec un indien épicé. Nous parvenons à passer un bon moment et je m'autorise un verre de vin. Ces fruits sont apaisants. Mon beauf nous a ramené le coffret des *Bronzés*. Des films cultes, mais qui cependant ne chassent pas ces idées noires et cette angoisse permanente qui occupent mon esprit. Et s'il m'annonçait une bonne nouvelle... ? Le somnifère m'apaise peu à peu et sans m'en rendre compte, mon esprit s'échappe à la rencontre d'étranges mondes.

Une lumière douce et éclatante illumine la pièce jusqu'à chauffer le canapé dans lequel j'ouvre les yeux sans savoir pendant quelques instants où je suis. Une agréable sensation de légèreté comme si tout m'était permis, prête à conquérir monts et merveilles. Je suis surprise d'apercevoir à travers le miroir un teint aussi soyeux qu'une peau de pêche ! Mon étonnement se poursuit quand je surprends ma main caresser les courbes de mon ventre. La peau est ferme, la température agréable. Finalement, je suis plutôt jolie voire sexy... Je m'étais imaginée pire que cela. Mes yeux se posent sur lui et l'idée de me dire que je le perdrai peut-être accélère soudain les palpitations de mon cœur. Pauvre de moi, pauvres de nous. Sur la route, Charlotte tente de me reconforter avec ses mots :

« Quoiqu'il arrive... Tu n'es pas seule. » Son sourire me rassure.

Déjà vingt longues de minutes de retard dans la salle d'attente. Je crois qu'au niveau *timing* j'ai largement donné, la marmite va péter. Paradoxalement, il semblerait que je ne sois plus à quelques minutes près.

« Mademoiselle Chamfort ?... Bonjour, veuillez me suivre. »

Nous saluons le docteur en chœur tout en prenant place dans son cabinet. Mes mains sont horriblement moites.

« C'est une bonne chose que votre sœur vous ai accompagnée durant tous nos rendez-vous.

« C'est normal. » réplique-t-elle.

J'appréhende tellement le verdict que pour une fois, j'aimerais bien que le temps me soit exceptionnellement prolongé. Je n'ose même pas prononcer le fameux « alors ? » ce qui de toute évidence m'ait épargné quand il prend la parole.

« J'ai eu les résultats. »

Putain de Bon Dieu de merde ! Va-t-il encore faire durer longtemps le suspense ? À croire que je suis la nominée d'une idiote télé-réalité américaine... Amanda sera-t-elle la nouvelle meilleure amie de Paris Hilton ? Cindy pourra-t-elle bénéficier du rein qui pourrait lui sauver la vie ? Une fois n'est pas coutume, dans un moment d'angoisse, je pense à toutes sortes de sottises.

« Emma... Je suis désolé, mais les résultats confirment l'infection rubéole. »

Silence. Le temps pour moi de capter ce qui vient de se dire. Je ferme les yeux et vois défiler à toute allure trop plein d'images me rappelant des moments de ses dernières semaines : le succès du livre, le résultat du test de grossesse, les pleurs, le sourire de Léo, notre amour, notre rupture, nos rencontres magiques, le bébé, les pop-corns au ciné, mon ventre s'arrondir. Je vois aussi défiler le bébé que je n'aurai pas, celui qui restera à jamais gravé dans ma mémoire et qui ne sera alors qu'un souvenir intime. Celui qui aurait pu être. Je vois maman aussi. Et son sourire.

« Ça va Emma ? m'interpelle Charlotte.

— Oui, ça va. Quand pouvons-nous procéder à l'avortement docteur ? »

La lucidité de ma question semble le surprendre.

« En fin de semaine... Car avant cela, il faut rencontrer l'anesthésiste et ensuite on pourra procéder à l'opération qui ne dure qu'une quinzaine de minutes. D<sup>r</sup> Ghassan est en fait chirurgien gynécologue, c'est donc avec lui que je passerai sur le billard. L'intervention nécessite évidemment une anesthésie générale, mais vous pourrez reprendre, si vous le souhaitez, vos activités quarante-huit heures après. »

À la sortie, Charlotte semble si abattue par cette nouvelle que sa détresse me fout les boules. Son expression est telle qu'on croirait alors qu'une troisième tour vient de s'écrouler.

« Hey... Ne t'en fais pas, je vais bien. Si je m'étais préparée psychologiquement à cette nouvelle, ce n'est pas pour me morfondre maintenant et insulter tous ceux que je croiserai sur mon chemin. Alors je te demande qu'une faveur : trouve-nous un programme croustillant !

— Tu as raison. Pardonne-moi, je ne devrais pas laisser mon chagrin déteindre sur toi... Alors, un coup de peps pour repartir de l'avant et pour ça, que penses-tu de pratiquer notre activité parisienne favorite ? » me propose-t-elle tout en laissant la main enfoncée sur le klaxon.

« Ah, voilà une excellente proposition ! Si seulement ce couillon en double file voulait bien retirer son gros 4x4 ! »

À l'heure où des milliers de Parisiens râlent derrière leurs bureaux et où d'autres s'autorisent un discret microroupillon devant des ordis en veille, nous, nous dégustons un savoureux tartare sur une terrasse chauffée de la rue Saint-Honoré. Un repas poursuivi de deux délicieux fondants au chocolat, le tout saupoudré d'une analyse complète des looks vestimentaires de ces dames passant devant nos yeux à coup de *Prada, Zara, made in China*, j'ai oublié de m'fringuer, ou encore du bling-bling à-tout-va signé « les nouveaux riches de Russie ». Cependant, il n'y a pas pour moi plus élégante que la Parisienne. Quand bien même un matin elle n'aurait pas eu le temps de se pomponner à sa guise, elle a ce charme fou, ce quelque chose en plus que l'on remarque lorsqu'elle tente de maquiller ses yeux entre deux stations de métro. Notre programme se poursuit par une virée shopping marquée par quelques haltes dont nous profitons pour baver devant des vitrines hors de prix qui calme notre fièvre acheteuse.

« Tu verras Emma, un jour ce sac sera à ton bras et ces chaussures à mes pieds ! »

Un après-midi enchanteur comme je n'en avais plus passé depuis un bail. Durant cette journée, j'aurai presque oublié que je perdrai mon bébé, que mon histoire avec Léonard me paraît déjà loin, voire qu'elle n'ait été qu'une illusion. Et enfin, le temps a récompensé ma patience ; sur cette table d'opération, je serai dans quelques secondes plongée dans un profond sommeil. Dix, neuf, huit, sept, six...

*Quelques heures plus tard.*

J'ai l'impression de me réveiller dans une autre vie. Un nouveau départ. Le bébé perdu n'est plus qu'un souvenir minutieusement archivé dans ma vie de femme, comme tant d'autres l'ont déjà fait. Désormais, je me dois de retrouver le sourire... Après tout, *the show must go on* non ?

Quelques jours plus tard, Lucie s'autorise à prendre de mes nouvelles et se ravit de voir que j'ai repris du poil de la bête. Au téléphone, elle en profite également pour m'annoncer cette bonne nouvelle dont elle attendait la confirmation :

« Ton roman va être adapté au cinéma, ma belle ! Ce n'est pas fabuleux ça ? » En effet, j'en reste bouche bée. Mes espoirs dépassent la réalité. J'avais commencé mon roman en gribouillant quelques phrases il y a un peu plus d'un an alors que je m'emmerdais à mourir aux *Galleries Lafayette* et voilà qu'aujourd'hui ma création s'invite dans le septième art.

« Je... Je ne sais pas quoi dire, c'est merveilleux. Bravo à nous ! Je l'avais noté sur mon agenda, mais confirme-moi, c'est bien demain la promo chez Denisot ?

— C'est ça ! Et je te conseille de fêter tous ces événements dès ce soir ! Je t'embrasse Emma et à demaiiiiiin ! C'est trop génial ! » Elle est si excitée que j'aie presque envie de lui jeter un coup de *Taser*. Une fois raccroché, mes pas m'amènent alors en direction de la fenêtre du salon et je constate qu'il peut s'en passer des choses durant une année. Pour la première fois de ma vie, je me sens accomplie, fière et étrangement épanouie. Instinctivement, je lève ensuite mon regard vers le ciel :

« Ça y est maman. J'y suis arrivée. Pleinement et aussi pour toi. » Immédiatement, une chaleur et un réconfort accaparent tout mon corps. Je me sens légère comme une feuille d'automne ; elle adorait cette saison, pour ses couleurs pourpres et ses mystères. Mais en attendant, c'est février et sa Chandeleur que peu de personnes prennent à cœur, mais qui nous rappelle à l'ordre avec son

froid glacial. Les premiers flocons de l'hiver font même leur entrée.

*Le lendemain.*

« Mon écrivaine fétiche, va te changer ! Ta loge est prête, si tu as besoin de quoi que ce soit je suis là. Denisot est déjà sur le plateau, je vais en profiter pour lui demander un autographe et...

— Un autographe ? Je ne te savais pas aussi groupie... J'ai une robe rouge, tu penses que ça ira ? Au mon Dieu Lucie, j'ai une boule de pétanque dans le ventre... Je crois que j'veis vomir.

— Arrête, ne t'angoisse pas ! Ton livre est un bijou qui fait ses preuves. Tu es là pour en parler davantage, mais surtout pour parler de toi, de ton deuxième bouquin et le chroniqueur qui se charge de ton interview t'amènera sur le sujet de l'adaptation au cinéma. Tu as déjà fait des plateaux, ce n'est qu'un jeu d'enfant...

— Oui enfin, là c'est Denisot, mon fantasme médiatique !

— Bon allez : détends-toi, respire un bon coup... Et normalement, un autre fantasme médiatique doit passer te voir, histoire de te briefer avant le direct.

— Que veux-tu dire par autre fantasme médiatique ? Si c'est encore un de tes coups tordus... Et puis de toute façon, je ne veux plus entendre parler des mecs, je crois que j'ai eu ma dose... Je suis cé-li-ba-taire ! Ce n'est pas ce que tu voulais ?

Relaxxx... Il s'agit du chroniqueur qui va t'interviewer pendant l'émission et il s'avère que c'est un très bon ami... Nous avons fait nos études ensemble. C'est une crème et il n'y a pas plus chou que lui, donc tout devrait bien se passer...

— C'est quoi ce regard malicieux ?

— Rien, rien ! Mais tu as sans doute entendu parler de lui... C'est la coqueluche de la chaîne. Bref, il tenait beaucoup à t'interviewer.

— Non, je ne vois pas de qui tu parles. Tu sais, à part les séries américaines, je ne suis pas trop télé. Quoi qu'il en soit, je n'ai plus la tête à ça... Pour le moment, j'essaie plutôt de ralentir les pulsations de mon cœur et je vais d'ailleurs tenter une brève séance de yoga. »

Lucie finit par me libérer, j'en profite alors pour réaliser quelques étirements et faire le bilan devant la glace : je me trouve plutôt canon dans ma robe *Chloé*... Heureusement, mon ventre a rapidement perdu sa petite rondeur, il n'en reste désormais qu'un doux sourire. Enfin prête, je m'autorise alors à goûter un des chocolats qui m'ont été livrés avec des fleurs, cadeaux d'encouragement de mes amis les plus proches, mon frère et ma sœur. La tête la première plongée dans le bouquet, j'inspire une énorme bouffée de rose. Envoutée par le parfum, je n'ai pas entendu frapper à la porte.

« L'heureux élu est un chanceux ! »

Une voix masculine me fait sursauter alors que je me trouve prise en flagrant délit dans une situation ridicule. Surprise, je me retourne pour apercevoir un mirage...

*Un homme grand, aux cheveux brun foncé et dont les yeux couleur noisette pétillent de mille éclats. Je dirais... Qu'il est à la veille de ses trente ans. Son sourire est particulièrement tendre. Et moi qui m'étais pourtant juré de faire l'impasse sur la gent masculine, voilà que je me mets à dévisager le premier venu... C'est fou ce qu'il est beau ET charmant. Même sa parfaite dentition me laisse perplexe... Il doit être sponsorisé par Email Diamant. Il a une cicatrice au coin de l'arcade*

*sourcilière qui lui donne un côté bad boy. Waouh ! Mais qui est-ce ? Une sorte de mi-ange mi-démon, un mixte entre Robert Pattinson et Jean Dujardin ? J'adore Dujardin. Vu son anatomie, je parie qu'il pratique le tennis. Enfin, son visage est parfaitement dessiné : des traits fins, mais secs. Oh ! Voilà qu'il me sourit à nouveau... Mon cœur est touché, je sens ses battements battre de plus en plus fort. C'est drôle, cette alchimie qui nous touche comme s'il y avait entre nous une évidence...*

« Non... non, ce sont des roses offertes par mes proches... Euh... Pardonnez-moi, je ne vous ai pas entendu entrer. Vous êtes ?

— Le journaliste chroniqueur qui est ravi de vous interviewer. Je m'appelle Jocelyn. Jocelyn Batz. »

Oui, c'est une évidence.

*Fin du second scénario.*

# REMERCIEMENTS

Durant cette folle aventure où j'ai craqué mille fois, je tenais absolument à remercier :

Ma famille et particulièrement ma sœur Charlotte, mon coach de toujours, mon frère Safi, cet éternel *positive-man*, et Sébastien, mon super beau-frère que j'adore.

Émilie et Amélie, les privilégiées qui ont lu mon bouquin avant tout le monde, qui m'ont aidé à corriger mes fautes et les points oubliés. Mais surtout celles qui m'ont remonté le moral quand je n'y croyais plus. Merci les filles pour ces séances de psy gratos !

Ingrid, ma meilleure amie qui a toujours cru en mon projet avant même que j'écrive le premier mot. Ta joie de vivre m'épatera toujours...

Benoît... J'étais lycéenne et je t'ai croisé plus d'une fois lors de soirées bien arrosées qu'organisait ton école de commerce. Waouh... ! Qui aurait cru un jour que tu deviendrais mon éditeur ? Merci de devoir supporter mon caractère de nana, car oui, je suis parfois une « saloperie » ! Merci Benoît de croire en moi, en mon livre et que cette aventure nous apporte que du bonheur...

Aurore, Eléa, Fatou et toutes mes copines et copains tout simplement. Je vous aime !

À vous, chères lectrices qui m'inspirez sans le savoir. Merci de me faire l'honneur de me lire.

À Paris, cette capitale qui m'anime tous les jours... Que je déteste et que j'adore.

Jack, mon chat adoré qui supporte tous mes états d'âme et à qui j'ai promis du saumon fumé si mon roman voyait le jour.

Enfin et surtout, je dédicace ce livre à toi, maman. Toi qui m'as toujours encouragé à écrire, toi qui m'a toujours donné ta confiance quand je doutais. Sans toi, ce roman n'aurait jamais vu le jour. Alors, merci maman.



9 782824 200934

# *Je suis comme vous, unique !*

Vingt-cinq ans. C'est l'heure du premier bilan et aux yeux d'Emma, il est moyen, voire complètement nul.

Jeune et déjà ex-journaliste, cette Parisienne pétillante et mille fois reconvertie vient de poser ses bagages aux *Galleries Lafayette*, maison incontournable pour toute nana mordue de mode. Excitée à l'idée de débiter sa première journée de travail, Emma n'oublie cependant pas ses amours en crise et la période orageuse que traverse sa maman.

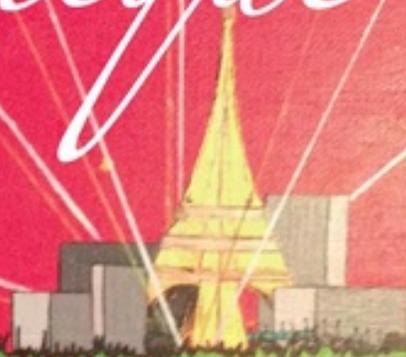
Mais la *pin-up* a tendance à voir la vie plus rose que grise comme elle préfère croquer dans un millefeuille que de s'étouffer avec un yaourt à 0 %.

Aujourd'hui, Emma remet les compteurs à zéro pour faire de sa vingt-cinquième année, son année... Alléluia !



Astrid El Chami

*Je suis comme  
vous,  
Unique!*



La Bourdonnaye

Edition numérique